This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

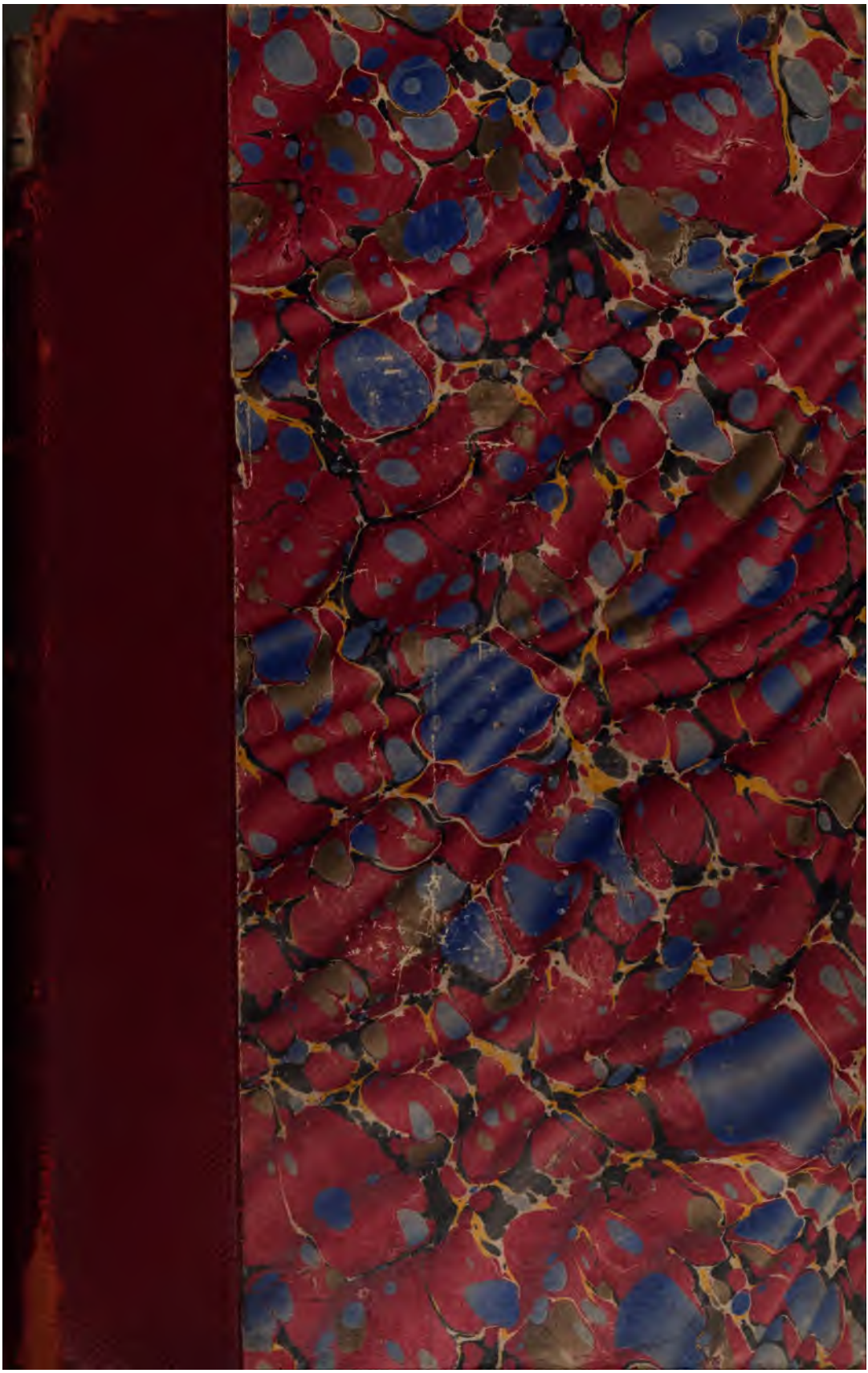
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



LP 47
39.40

Harvard College Library

From the
CONSTANTIUS FUND
Bequeathed by
Evangelinus Apostolides Sophocles
Tutor and Professor of Greek
1842–1883

For Greek, Latin, and Arabic
Literature

ÉTUDE

SUR

PRUDENCE

SUIVIE DU CATHEMERINON

TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR L'ABBÉ A. BAYLE,

Docteur en Théologie,
Aumônier du Lycée de Marseille.

PARIS.

AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES SAINTS-PÈRES, 66.

1860

ÉTUDE SUR PRUDENCE.

ÉTUDE SUR PRUDENCE.

Ouvrages du même auteur.

VIE DE SAINT VINCENT FERRIER, de l'Ordre de Saint-Dominique, suivie du Traité de la Vie spirituelle. 1 vol. in-8°. 6 fr.

— Le même ouvrage, sans le Traité de la Vie spirituelle et les Appendices. 1 vol. in-18 anglais. 3 fr.

VIE DE SAINT PHILIPPE DE NÉRI et des premiers Oratoriens, suivie d'un Appendice sur les Oratoires de France et d'Angleterre, et des Maximes et Sentences du saint pour chaque jour de l'année. 1 fort vol. in-8°. 6 fr.

L'AME A L'ÉCOLE DE JÉSUS ENFANT, Considérations, Exemples, Pratiques pour tous les jours de l'année; ouvrage traduit librement de l'italien. 1 vol. grand in-18 anglais. 3 fr.

Sous presse.

MARIE AU COEUR DE LA JEUNE FILLE; traduit de l'italien. Deuxième édition. 1 vol. grand in-32.

LA MALADIE ET LA MORT SANCTIFIÉES. Explication du rituel de l'Extrême-Onction, de l'Agonie et des Funérailles.

PARIS, IMPRIMERIE BAILLY, DIVRY ET COMP.,
Rue Notre-Dame des Champs, 49.

ÉTUDE

SUR

PRUDENCE

SUIVIE DU CATHEMERINON

TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR L'ABBÉ A. BAYLE,

Docteur en Théologie,
Aumônier du Lycée de Marseille.

PARIS.

AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 66.

1860

Lp 47. 39.

HARVARD COLLEGE
OCT 19 1932
LIBRARY

Constantine fund

A SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR CHARLES-JOSEPH-EUGÈNE DE MAZENOD,

ÉVÊQUE DE MARSEILLE,

AYANT PRIVILÉGE DU SACRÉ PALLIUM,
ASSISTANT AU TRONE PONTIFICAL
SÉNATEUR,
GRAND'CROIX DE L'ORDRE CONSTANTINIEN DES DEUX-SICILES,
GRAND OFFICIER
DE L'ORDRE DES SAINTS MAURICE ET LAZARE, ETC.

HOMMAGE DE PROFOND RESPECT.

TABLE DES MATIÈRES.

ÉTUDE SUR PRUDENCE.

I. De la poésie chrétienne avant Prudence. — Commodien. — Juvencus. — Saint Hilaire. — Saint Damase. — Antonius. — Saint Ambroise. — Poëmes dont les auteurs sont inconnus. — Poëme contre Marcion. — Poëme sur l'Arbre de Vie..... 1

II. De la vie et des œuvres de Prudence. — Patrie de Prudence. — Charges qu'il a remplies. — Ses poëmes. — — Le Cathemerinon. — L'Apotheosis. — L'Hamartigenia. La Psychomachie. — Le poëme contre Symmaque. — Le Péristéphanon. — Le Dittochœum..... 31

III. De la poésie de Prudence. — Caractères généraux de la poésie chrétienne. — Nous les retrouvons dans Prudence. — De ses œuvres lyriques. — De ses œuvres didactiques. — Du symbolisme poétique de Prudence. — Du sentiment de la nature dans le christianisme. — Latinité de Prudence. — Licences de sa versification..... 59

IV. De la théologie de Prudence. — Prudence mérite d'être appelé théologien. — Sa doctrine sur Dieu, — sur la Trinité, — sur la génération divine, — sur la création par le Verbe, — sur la création des anges et celle de l'homme, — sur la chute et la réparation, — sur les théophanies, — sur le Baptême, la Confirmation et l'Eucharistie, — sur le culte rendu aux saints et à leurs reliques, — sur l'éternité des peines et des récompenses, la résurrection de la chair et le purgatoire..... 91

V. De l'archéologie de Prudence. — Importance des divers poëmes de Prudence, tant pour les savants qui étudient l'antiquité profane, que pour ceux qui étudient l'antiquité chrétienne..... 125

LE CATHEMERINON.

Avertissement..... 159
Prologue..... 163
I. Hymne au champ du coq..... 167
II. Hymne du matin..... 173
III. Hymne avant le repas..... 180
IV. Hymne après le repas..... 192
V. Hymne à l'heure où les lampes sont allumées..... 199
VI. Hymne avant le sommeil..... 210
VII. Hymne des jours de jeûne..... 219
VIII. Hymne après le jeûne..... 233
IX. Hymne pour toute heure..... 238
X. Hymne pour les funérailles..... 247
XI. Hymne de Noël..... 257
XII. Hymne de l'Épiphanie..... 264
XIII. Épilogue..... 275
Notes..... 277

CHAPITRE PREMIER.

DE LA POÉSIE CHRÉTIENNE AVANT PRUDENCE.

De la poésie chrétienne avant Prudence. — Commodien. — Juvencus. — Saint Hilaire. — Saint Damase. — Antonius. — Saint Ambroise. — Poëmes dont les auteurs sont inconnus. — Poëme contre Marcion. — Poëme sur l'*Arbre de vie*.

Trois siècles de persécutions sanglantes devaient précéder le triomphe de l'Église catholique. Depuis Néron jusqu'à Constantin, l'idolâtrie s'efforce d'anéantir la religion de Jésus-Christ en détruisant les chrétiens par le glaive, par les bûchers, par la dent des bêtes féroces. Le martyre est, pendant trois cents ans, la grande preuve de la divinité du christianisme. Les fidèles se cachent, ils descendent sous terre; les catacombes sont témoins de leurs agapes, de leur sacrifice mystérieux qu'il ne faut pas révéler aux profanes, de leurs assemblées, que le péril ne rend pas moins fréquentes. L'art et la poésie ne pouvaient pas être cultivés en ces jours malheureux. Les chrétiens se préparaient à mourir. Ils pouvaient se passer de ces ornements du culte; il leur suffisait d'exprimer dans leurs cérémonies les symboles de leur foi. C'est dans les catacombes qu'ils creusaient leurs temples, en même temps que leurs

tombeaux. Ils y communiquaient avec Dieu; ils y ensevelissaient les restes précieux des martyrs. Dans les psaumes de David, ils trouvaient des hymnes assez poétiques, et ils les récitaient sept fois le jour. Ils avaient plus besoin d'apologies que de poëmes. Pour que l'art chrétien se manifeste, il faut que la paix soit rendue à l'Église; il faut qu'il soit permis aux fidèles de quitter leurs souterrains, de se montrer au grand jour, d'adorer dans des temples nouveaux le Dieu inconnu au vieux monde. Enfin, le quatrième siècle se lève; Constantin, vainqueur par la croix, cède au mouvement qui entraîne la société païenne au pied de cette croix victorieuse. Il courbe sa tête impériale sous la main du pontife qui verse l'eau du baptême; il donne à l'Église une existence publique et lui promet de veiller à sa défense; il s'éloigne de Rome, qui depuis longtemps est la demeure des pontifes suprêmes, et, satisfait de voir cette ville aux grandes destinées devenue la capitale de l'empire spirituel, il va donner à l'empire temporel une capitale nouvelle qui portera son illustre nom. Les basiliques constantiniennes s'élèvent à Rome et à Byzance; la joie de l'Eglise éclate en transports solennels; les évêques se félicitent par des lettres où surabondent des expressions d'allégresse; on prophétise des jours heureux, et le peuple entend ses pasteurs célébrer le grand Constantin. Le bois sacré, l'autel où le Sauveur du monde accomplit son sacrifice, la vraie croix est retrouvée par la pieuse mère de l'empereur. De toutes les provinces de l'empire surgissent, pour illustrer ce grand siècle, des docteurs et des pères de l'Église : saint Athanase, plus fort que l'arianisme; saint Hilaire, en qui le dogme de la Trinité trouve un digne défenseur; saint Ambroise, qui

sut résister à Théodose; saint Augustin, qui n'est pas assez loué par le surnom de *Platon chrétien;* saint Chrysostome, si digne d'être appelé bouche d'or; saint Ephrem, docteur de l'Eglise de Syrie; saint Grégoire de Nazianze, que la pureté de sa doctrine fait surnommer le théologien; saint Cyrille, aux savantes catéchèses; saint Jérôme, à qui l'évêque d'Hippone demandait la solution des questions difficiles. Les monastères se peuplent sous la direction de saint Basile, les conciles s'assemblent pour anathématiser l'hérésie, toutes les bouches éloquentes louent Dieu de ce qu'il a fait ces grandes choses. A ce concert unanime d'acclamations, les poëtes chrétiens unissent les accords de leur lyre religieuse.

L'histoire de la poésie chrétienne en Occident, depuis la décadence de la littérature latine jusqu'à la formation des littératures modernes, peut se diviser en quatre époques:

La première époque de la poésie chrétienne comprend environ deux cents ans, elle s'étend depuis le quatrième siècle jusqu'au sixième. Pendant cette époque, la poésie religieuse offre, quant à la forme de la versification, les principaux caractères qui distinguent la poésie profane du grand siècle d'Auguste. Les poëtes chrétiens observent, à quelques exceptions près, la quantité, la mesure, le rhythme des poëtes profanes. Leur latinité même reproduit assez fidèlement l'élégance et la majesté antique; mais ils font subir à la langue dont ils se servent l'influence du spiritualisme chrétien. Prudence est le plus illustre poëte de cette époque, pendant laquelle l'hymne, les poëmes évangéliques et apologétiques sont cultivés de préférence.

La seconde époque s'étend du sixième siècle au neuvième; c'est une période de décadence. Pendant cette époque, les poëtes chrétiens s'efforcent encore de conserver la mesure et la quantité de la prosodie latine, mais on sent que la langue n'est plus parlée par des bouches romaines. Leur latinité se ressent beaucoup de l'état d'abaissement dans lequel était tombée la culture des lettres pendant ces siècles de troubles et de désordres. Ils expriment leurs pensées avec effort et obscurité. Les inversions sont forcées; les mots sont pris dans une acception inaccoutumée. Les principaux genres de poésie cultivés à cette époque, sont l'hymne et la légende ou vie de saint. Le poëte le plus remarquable de cette période, est S. Venance Fortunat.

La troisième époque s'étend du neuvième siècle au douzième; c'est une période de transition. L'ordre s'est établi dans l'état social, il tend à s'établir en littérature. La quantité s'efface de jour en jour, la mesure n'est plus observée; l'ancienne versification latine commence à disparaître pour faire place à une versification nouvelle; la poésie déploie beaucoup d'ornements, dont quelques-uns sont de mauvais goût; la rime paraît, elle est adoptée avec empressement : elle était nécessaire pour établir une différence bien marquée entre la poésie et la prose, à une époque où la mesure et la quantité étaient trop oubliées pour pouvoir donner lieu à cette différence. Les genres de poésie les plus cultivés sont la séquence, qui remplace l'hymne, et la légende qui devient un cantique contenant le récit abrégé de la vie d'un saint. Le plus grand poëte de cette époque, est, sans contredit, Adam de Saint-Victor.

La quatrième époque s'étend du douzième au quatorzième siècle; c'est la vraie renaissance de l'art chrétien. La poésie prend une vie et une forme nouvelles; la rime a pleinement triomphé du mètre; la séquence s'élève à la hauteur des odes les plus sublimes. C'est pendant cette époque que se produisent le *Dies iræ*, le *Stabat mater* et le *Lauda, Sion*, qui posent les dernières limites que puissent atteindre les cantiques chrétiens. La rime, régnant en souveraine, veut un rhythme nouveau; elle crée les strophes de quatre vers et de six vers, qui serviront de modèles aux poëtes français et italiens. Les genres de poésie les plus cultivés sont la séquence, qui est devenue un cantique, et l'hymne dont la versification est plus libre, plus dégagée, grâce au mouvement lyrique imprimé à toute la poésie de cette époque. Les deux principaux hymnographes de cette époque sont en même temps deux grands docteurs, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure.

Cette division de l'histoire de la poésie chrétienne en Occident, peut se comparer à la division généralement adoptée pour l'histoire de l'architecture chrétienne depuis la décadence de l'art antique jusqu'à l'époque de la renaissance. D'abord, les basiliques chrétiennes ressemblent aux prétoires romains, elles sont construites d'après des modèles, des types préexistants. De même, pendant ces premiers siècles, la poésie chrétienne suit comme modèles la strophe d'Horace et l'hexamètre de Virgile. Bientôt l'architecture romane se produit, sévère dans ses lignes, sobre dans ses ornements; elle n'offre plus, pour flatter le regard, les colonnes aux belles proportions et les élégants chapiteaux de l'art grec, elle multiplie l'arcade dont elle

fait reposer le cintre sur des piliers massifs. De même, à cette époque, la poésie ne caresse plus l'oreille, elle ne conserve de la versification ancienne que la quantité, le rhythme a changé de face, le vers hexamètre disparaît, l'iambique est sans élégance, mais énergique et concis.—Le style gothique va commencer ses chefs-d'œuvre, l'ogive se prépare à triompher du plein-cintre. Une époque de transition s'ouvre pour l'architecture en même temps que pour la poésie, qui commence à rechercher l'ornement de la rime et néglige le mètre. Enfin, l'ogive et la rime règnent en souveraines; le sculpteur se joue de la pierre, la taille, la découpe, la festonne à son gré; le poëte se joue de la langue latine aux allures si majestueuses, il l'assouplit, il la soumet à tous les caprices de la rime, il la force à se plier aux mesures de ses vers qui ne veulent qu'un petit nombre de syllabes. Sous les voûtes aériennes des cathédrales gothiques retentissent les strophes à trois rimes du *Dies iræ*.

Avant Prudence, la poésie chrétienne en Occident n'a fait entendre que des accents imparfaits. Commodien (*Commodianus*), le premier poëte chrétien dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous, si toutefois ses œuvres méritent le nom de poëmes, vivait en Afrique vers le milieu du troisième siècle. Il était né d'une famille païenne. Longtemps il adora les idoles et pratiqua la magie. Ayant étudié la Sainte-Ecriture, il embrassa le christianisme et voulut, dès ce moment, consacrer ses talents et ses travaux à Jésus-Christ. Il se donne le surnom de *Gazæus*, soit qu'il fût originaire de Gaza, soit qu'il ait voulu se désigner comme enrichi du trésor de la vérité chrétienne. Il nous reste de lui deux ouvrages, l'un, qui a pour titre : *Instructions*

contre les Dieux des païens, Instructiones adversus gentium Deos; l'autre, qui est intitulé : *Carmen apologeticum adversus judæos et gentes*, poëme apologétique contre les juifs et les païens [1]. Divers passages de ces deux poëmes permettent d'établir que Commodien écrivait vers l'an 250. Il décrit les troubles excités par les novatiens qui agitèrent l'Afrique à cette époque; il ne raconte point comme passée, mais prophétise comme future l'invasion des Goths passant le Danube pour se précipiter sur l'empire romain. Ce n'est qu'après la mort de Maximin que les Goths ont envahi les frontières de l'empire. Ils passèrent le Danube, selon le récit de Zosime, la seconde année du règne de Décius, l'an 250. Du reste, Commodien déclare lui-même qu'il écrit deux cents ans après la mort de Jésus-Christ, lorsqu'il demande aux païens : « Pourquoi, pendant deux cents ans, êtes-vous restés enfants? Le serez-vous toujours [2]. »

Les *Instructions* se composent de quatre-vingts chapitres divisés en trois parties. Dans la première, Commodien démontre aux païens la folie du culte des idoles; il les invite à embrasser le christianisme. Dans la seconde, l'auteur s'adresse aux juifs; il leur parle de l'antéchrist, de la résurrection de la chair, du jugement dernier. Dans la troisième, il parle tour à tour aux catéchumènes, aux fidèles, aux pénitents; il les exhorte à mener une vie pure, à prier sans cesse, à se

[1] Les *Instructiones* furent découvertes par le P. Sirmond, et publiées par Rigault, à Toul, en 1650. Elles ont été plusieurs fois réédités. — Le *Carmen apologeticum* a été récemment publié par dom Pitra dans le *Spicilegium Solesmense*, d'après un manuscrit appartenant à lord Philipps.

[2] Et si parvulitas sic sensit, cur annis ducentis
Fuistis infantes? Numquid et semper eritis?

tenir éloignés des amusements profanes, à fuir surtout les théâtres, à s'aimer les uns les autres. Que les femmes chrétiennes évitent le luxe et l'immodestie des vêtements. Que les ecclésiastiques se tiennent en garde contre l'avarice, et se montrent toujours pleins de charité envers les pauvres.

Le *poëme apologétique* est divisé en quatre livres. — Arraché aux erreurs de l'idolâtrie et aux incantations magiques par la miséricorde divine, Commodien voudrait aider les autres à sortir comme lui des voies de l'iniquité. Il expose le dogme catholique; il esquisse à grands traits l'histoire de la religion; il rappelle la vocation du peuple juif et les miracles sans nombre accomplis en sa faveur; il fait ressortir sa monstrueuse ingratitude; il énumère les diverses prophéties qui annonçaient la naissance, la vie, la passion, la résurrection du Messie; il déclare aux païens que leurs arts et leur civilisation, dont ils sont si fiers, ne leur serviront de rien s'ils ne se soumettent à l'Evangile; il prouve la divinité de Jésus-Christ par ses miracles ; il excite les païens à désirer les éternelles récompenses de la vie future; il peint les supplices qui puniront les adorateurs des idoles; il décrit les joies du ciel et avertit que pour mériter le bonheur éternel il faut avant tout recevoir le baptême. — Commodien se transporte ensuite aux derniers jours du monde; il s'inspire de l'Apocalypse et des traditions chrétiennes; il prédit la venue de l'antéchrist, l'apparition d'un nouveau Cyrus, la dernière persécution, les grands combats des derniers temps, la conversion des juifs, la défaite de l'antéchrist, la résurrection, le jugement universel, la séparation finale des bons et des méchants.

Gennade fait mention de Commodien dans son livre des écrivains ecclésiastiques. « Il a écrit, dit-il, d'un style médiocre, et *comme en vers*, un livre contre les païens [1]..... Il a pu détruire les erreurs des païens, mais il n'a pas affermi nos dogmes. » Le mot de Gennade, *quasi versu*, est très-juste. Les vers de Commodien ne méritent ce nom que par extension. On n'y trouve ni dactyles, ni spondées; ce ne sont point des hexamètres, mais des lignes d'inégale longueur. Ils soulèvent, par là même, un problème littéraire assez intéressant. Les vers de Commodien ne seraient-ils pas un spécimen curieux d'une poésie populaire qui a toujours existé chez les Romains, et qui se plaçait en dehors des lois métriques et prosodiques adoptées par la poésie savante [2]?

Il y avait chez les Grecs, et il devait y avoir chez les Latins, une double poésie; l'une, primitive, plébéienne, accessible à tous, ne consultait qu'un certain charme de l'oreille, prononçait les syllabes, brèves ou longues, de manière à produire par l'accentuation, par le *nombre*, une certaine suite harmonieuse de mots; l'autre, postérieure, compliquée, à l'usage des lettrés, se soumettait à une métrique fixe, à des mesures déterminées par la longueur ou la brièveté des

[1] Scripsit mediocri sermone, *quasi versu*, librum contra paganos.

[2] On peut juger des vers de Commodien par le début du *Carmen apologeticum* :

Quis poterit unum proprie Deum nosse cœlorum
Nisi quem is tulerit ab errore profundo?
Errabam ignarus, spatians, spe captus inani,
Dum furor ætatis primæ me portabat in auras.
Plus eram quam palea levior; quasi centum adessent
In humeris capita, sic præceps quocumque ferebar.
Non satis : his rebus criminose denique mersus
Pene fui factus, herbas incantando malignas...

syllabes, à un rapport constant de ces mesures entre elles, à leur succession régulière. Telle était la poésie classique en Grèce et à Rome. Les anciens avaient leurs poëtes de carrefour, comme nous avons nos faiseurs de complaintes. Leurs chants populaires ne manquaient pas d'une certaine harmonie. Cette harmonie même est plus facilement sentie par nos oreilles habituées à une autre prosodie que celle qui était basée sur la longueur ou la brièveté des syllabes. Suétone nous fait connaître un chant militaire que répétaient les soldats de César :

Gallias Cæsar subegit, Nicomedes Cæsarem,
Jure Cæsar nunc triumphat qui subegit Gallias
Nicomedes non triumphat qui subegit Cæsarem.

Ces vers, qui n'ont aucune forme classique, sonnent à nos oreilles modernes aussi harmonieusement que ceux de Virgile ou d'Horace. Les oreilles des soldats ou des habitants de la *Suburra* ne devaient pas être plus sensibles à la mélodie des hexamètres. La poésie latine populaire fut adoptée par l'Eglise aussi bien que la poésie savante. On peut en reconnaître la trace en parcourant les inscriptions gravées sur les tombeaux des premiers chrétiens. Elle a formé, en se modifiant, cette versification latine dont la rime devint l'indispensable ornement, et qu'au moyen âge on appela *prose*, pour la distinguer de la versification métrique.

La poésie populaire, bien autrement libre que les vers iambiques les plus libres, eut peut-être un charme particulier pour les oreilles peu délicates des divers peuples qui parlèrent latin sur les côtes d'Afrique. Nous ne voyons se produire des poëmes entiers, versifiés hors de tout respect de la prosodie, que dans des

villes africaines. Commodien n'est pas le seul auteur que nous puissions citer pour justifier cette supposition. Saint Augustin n'a-t-il pas adopté la versification populaire dans son *Carmen ad Donatistas?* Ne l'a-t-il pas approuvée dans son livre *sur la musique?* Vérécundus, évêque de Junca, dans la Byzacène, et mort en 552, nous a laissé deux petits poëmes que dom Pitra a publiés dans le quatrième volume du *Spicilegium Solesmense.* La versification en est semblable à celle de Commodien. Quelques inscriptions africaines présentent le même genre de poésie. On peut admettre comme un fait littéraire, que la poésie irrégulière, qui demandait son harmonie à d'autres éléments qu'aux mètres et aux pieds classiques, et qui, en Italie, fut employée seulement dans les chants populaires, a été généralement acceptée en Afrique, où elle a servi à composer des poëmes didactiques et des hymnes religieux.

Si nous ne pouvons pas admirer la forme littéraire des poëmes de Commodien, il faut, du moins, reconnaître que ce rude écrivain nous révèle, à travers la dureté de son style, ses fréquents néologismes, ses tours de phrase pénibles, une véritable piété, un ardent amour de Jésus-Christ, une charité touchante envers les pauvres, la ferveur d'une âme prête à subir le martyre [1].

Juvencus, bien autrement littéraire que Commodien, naquit en Espagne au commencement du quatrième

[1] Guillaume Cave, parlant des ouvrages de Commodien, s'exprime ainsi : « Egregium, crede mihi, antiquæ pietatis monumentum, in quo spirat ubique verus christianæ virtutis et disciplinæ genius, zelus ingens et incomparabilis, mirus erga Christum amor et ardens studium, singularis pauperum cura et animus ad martyrium paratus. »

siècle. Saint Jérôme nous apprend qu'il était d'une famille illustre et recommandable. Les anciens auteurs rapportent qu'il était prêtre, et tout nous porte à le croire. De tous les poëmes de Juvencus, le plus important est, sans contredit, son *Histoire évangélique*, écrite en vers hexamètres et divisée en quatre livres. Il était naturel que le premier essai d'épopée, modulé par une lyre chrétienne, eût pour objet le grand fait de la rédemption. La colère d'Achille et la fondation de Rome sont des événements d'une bien médiocre importance à côté de la régénération de l'humanité par la mort, sur la croix, de l'Homme-Dieu. Après Juvencus, d'autres poëtes ont pris pour sujet de leurs chants épiques la vie et la mort de Jésus-Christ. Vida composa les six chants de sa Christiade, à la prière de Léon X, lorsque déjà la renaissance avait donné aux productions littéraires une couleur trop païenne; aussi mêla-t-il dans son poëme le profane au sacré, les fictions de la mythologie à la vérité des récits bibliques. Deux siècles après Vida, Klopstock écrivit sa Messiade, une des œuvres les plus grandioses que le génie poétique ait inspirées. De nombreuses fictions remplissent les vingt chants de ce grand poëme, où l'auteur déploie toutes les ressources d'une riche imagination ; mais la foi ne peut pas toujours admettre ses suppositions poétiques. L'épisode du repentir d'un mauvais ange est très-touchant, sans doute, mais il est contraire à ce que l'Église nous enseigne sur l'état des anges rebelles. Juvencus ne s'est permis aucune fiction dans son histoire évangélique; il n'a pas voulu, dans un sujet si grave, mêler aux réalités divines les inventions humaines. En écrivant cet ouvrage de longue haleine, il a fait preuve d'un talent de versification qui n'est pas

à dédaigner; mais, assurément, il ne l'a pas composé dans la pensée de s'attirer des applaudissements. Ce qui lui fit entreprendre cet important travail, ce fut sans doute le désir de graver plus aisément dans l'esprit des fidèles les faits contenus dans les récits des quatre évangélistes. Il est facile de remarquer le soin qu'il a pris pour ne faire qu'un tout concordant et harmonique des quatre récits des écrivains sacrés, et pour altérer le moins possible dans ses vers la narration simple du texte inspiré. Son poëme fut, pour les Latins au moins, la première concordance des quatre évangiles. On y rencontre certaines interprétations du texte sacré, que leur antiquité rend très-respectables. En écrivant son *Histoire évangélique,* Juvencus dut avoir sous les yeux l'harmonie des évangiles, composée par Ammonius d'Alexandrie, écrivain du troisième siècle, sous le titre de : *Diatessaron,* et traduite en latin vers le milieu du sixième siècle par Victor, évêque de Capoue. Dans Juvencus, comme dans Ammonius, l'évangile de saint Mathieu sert de base à la narration. Dans ce texte sont fondus les passages tirés des trois autres évangélistes. Les faits qui composent la vie du Sauveur sout exposés, dans le poëme de Juvencus, selon l'ordre qu'avait adopté Ammonius.

L'*Histoire évangélique* est précédée d'un prologue qui mérite d'être cité : « Ce monde, en sa vaste étendue, ne renferme rien d'immortel, ni les empires des hommes, ni Rome la magnifique, ni la mer, ni la terre, ni les globes de feu qui resplendissent au ciel. Le créateur de toutes choses a fixé le moment irrévocable qui verra des torrents de flamme embraser une dernière fois le monde entier. Cependant les hauts

faits et le nom qui s'attache à la vertu, font répéter d'âge en âge les noms de beaucoup d'hommes illustres. Les poëtes leur prodiguent des louanges et grandissent leur renommée; les uns sont rendus célèbres par les chants du poëte de Smyrne, les autres doivent leur gloire aux vers si doux de Virgile, dont Mantoue est fière. Les poëtes eux-mêmes jouissent d'une renommée aussi durable; elle demeure et semble éternelle, pendant que les siècles se précipitent, pendant qu'autour de la terre et des mers roulent avec ordre, roulent sans cesse les cieux étoilés..... Que s'ils ont mérité de vivre dans une longue postérité, ces vers, tissus de mensonges, à la louange des anciens héros, la foi, toujours certaine et vraie, la foi couronnera mes chants dans les siècles des siècles, et donnera du mérite à mes efforts. Je chanterai les actions vivifiantes du Christ, don divin accordé aux peuples qui n'ont reçu de lui que la vérité. Je ne crains pas que les flammes, qui dévoreront le monde au dernier jour, consument ce livre; il me soustraira peut-être lui-même au feu, lorsque, rayonnant de gloire, Jésus-Christ, juste juge, splendeur du Père, souverain Seigneur, descendra sur la nue enflammée. Oui, chantons! que l'esprit sanctificateur m'assiste et me dicte des vers. Inspiration sacrée dont les rives du Jourdain furent témoins, pendant que je chanterai, maîtrise mon âme, afin que je parle dignement de Jésus-Christ [1]. »

Voilà, ce me semble, un magnifique prologue d'épopée. On peut lui comparer l'exposition des *Martyrs*, ou celle de la *Messiade;* la comparaison sera tout à

1 Immortale nihil mundi compage tenetur,
Non orbis, non regna hominum, non aurea Roma, etc.

son avantage. Si Juvencus avait écrit quatre chants avec la même élévation de pensées et le même style, il serait vraiment un des poëtes les plus dignes d'être étudiés. Mais c'est là son meilleur morceau. Dans le reste de son poëme, à cause de la nature de son travail, il est dans une gêne étroite et ne permet pas à sa pensée de prendre un libre essor. S'étant imposé la tâche de traduire exactement en vers le récit évangélique, il ne donne pas un champ assez vaste à son imagination. Mais que ce début est chrétien! que l'humilité du poëte fait plaisir, qu'on aime l'entendre invoquer avec piété l'assistance du Saint-Esprit!

Après ce prologue s'ouvre le poëme divisé en quatre chants. L'accord parfait de ce poëme avec le texte des évangélistes, prouve que vers le commencement du quatrième siècle les livres sacrés qui composent le Nouveau-Testament étaient très-exactement connus. Dans la concordance poétique de Juvencus, pas plus que dans le *Diatessaron* d'Ammonius, on ne rencontre aucun fait tiré des évangiles apocryphes ou des traditions qui ont servi à rédiger ces récits légendaires. Tout ce que raconte le poëte est consigné dans les écrits des auteurs inspirés. Le commencement du premier chant concorde avec le cinquième verset du premier chapitre de saint Luc :

> Rex fuit Herodes Judæa in gente cruentus,
> Sub quo servatur justus, templique sacerdos,
> Zacharias...

Saint Luc avait dit : *Fuit in diebus Herodis, regis Judææ, sacerdos quidam nomine Zacharias.*

Le poëme de Juvencus n'offre jamais cet intérêt, ce charme qui s'attache au récit évangélique dont on

aime tant la divine simplicité, les caractères de vérité si frappants, « si parfaitement inimitables. » Çà et là, cependant, en exposant certaines paraboles, en racontant certains faits, sa poésie se trouve assez bien en harmonie avec le sujet. Pour montrer avec quelle fidélité scrupuleuse Juvencus traduit en vers le texte sacré, il nous suffira de citer un passage important, le récit fidèle, exact, de l'institution de l'Eucharistie. Ces vers suffiraient pour prouver aux protestants qu'au quatrième siècle on entendait les mots *hoc est corpus meum, hic est sanguis meus,* dans le sens catholique, et non point dans le sens de Luther, de Zuingle ou de Calvin :

... Hæc ubi dicta dedit, palmis sibi frangere panem,
Divisumque dehinc tradit, sancteque precatus,
Discipulos docuit proprium se tradere corpus.
Hinc calicem sumit Dominus, vinoque repletum
Magnis sanctificat verbis, potumque ministrat,
Edocuitque suum se divisisse cruorem.
Atque ait : Hic sanguis populi delicta remittet,
Hunc potate meum...

« Ayant achevé ces paroles, il rompit du pain de ses mains divines, pria sur les morceaux et les distribua à ses disciples, en leur enseignant qu'il leur livrait son propre corps. Notre Seigneur prit ensuite le calice, le remplit de vin, le sanctifia par des paroles toutes-puissantes, et fit boire ce breuvage à ses disciples, en leur enseignant qu'il leur distribuait son propre sang. Il ajouta : Ce sang remettra les péchés du monde; buvez-le, c'est le mien..... »

Juvencus avait mis en vers non-seulement l'histoire évangélique, mais la plus grande partie de l'Ancien-Testament. Il nous reste de lui des fragments de poëmes sur la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nom-

bres, le Deutéronome, le Livre de Josué [1]. Mais la versification de ces derniers poëmes est sensiblement inférieure à celle de l'histoire évangélique. On serait tenté de ne pas attribuer au même auteur des œuvres d'une valeur littéraire si inégale. C'est à son exposition en vers du Nouveau-Testament que Juvencus doit de ne pas être tombé à jamais dans l'oubli. Cette œuvre, très-connue au moyen âge, ne perdit pas entièrement la faveur des lettrés à l'époque de la renaissance. Faustus Andrelinus, qui professa pendant trente ans les belles-lettres dans l'université de Paris avec un succès remarquable, choisit, en l'année 1500, la douzième de son professorat, le poëme de Juvencus pour sujet de son cours de littérature. Afin que tous ses auditeurs pussent suivre aisément ses explications, il donna tous ses soins à une bonne édition de ce poëme. Dans un avis au lecteur, placé à la fin de son livre, Andrelinus s'exprime ainsi : « Lecteur, puisque tu es chrétien et né de parents chrétiens, feuillette le jour, feuillette la nuit le poëte chrétien Juvencus, dont les vers exposent les dogmes de la foi chrétienne; ne laisse pas croire que tu ne veux écouter ou lire que tes poëtes ou tes orateurs païens. Assurément, rien n'est plus beau, rien n'est plus honorable que de ne pas ignorer les poëmes dont les vers élégants célèbrent les divins mystères [2]. »

[1] Dom Pitra a publié ces divers fragments dans le premier volume du *Spicilegium Solesmense*. Dom Martène avait édité une grande partie du *Carmen in Genesim* dans le tome IX de l'*Amplissima collectio*.

[2] Tu autem cum ex christianis parentibus christianus natus sis, Juvencum et christianum poetam et de christiana fide disserentem, nocturna versato manu, versato diurna, ne semper gentiles tuos poetas, tuos oratores vel legere vel audire videaris. Nihil profecto pulchrius

Nous devions nous occuper longuement de Juvencus, mais nous ne ferons que mentionner saint Hilaire, évêque de Poitiers, et le pape saint Damase, dont il ne nous reste qu'un petit nombre de vers. Saint Hilaire, d'après le témoignage de saint Jérôme, avait écrit un livre d'hymnes et de mystères sacrés. Il n'est parvenu jusqu'à nous que l'hymne *Lucis largitor splendide*, qui accompagnait une lettre à sa fille Abra. On attribue aussi à saint Hilaire quelques autres petits poëmes du même genre qu'on a souvent édités à la suite de ses œuvres, mais rien ne prouve avec certitude qu'il en soit l'auteur.

Le pape saint Damase composa quelques hymnes et plusieurs épigrammes, qu'on pourrait appeler des poëmes lapidaires, destinés à être gravés sur le marbre, en l'honneur de saint André, de sainte Agathe et autres saints. Il orna d'inscriptions en vers, gravées en lettres magnifiques, les lieux vénérés où avaient été déposés les corps des saints apôtres, dans les catacombes, et les tombeaux d'un grand nombre de martyrs. C'est ainsi qu'à l'entrée du corridor qui menait à la sépulture des saints Protus et Hyacinthe, il fit placer des plaques de marbre portant les épigrammes suivantes, qui peuvent donner une idée du style de ses vers lapidaires :

« Une tombe était cachée à l'extrémité du souterrain qui s'étend sous cette colline; Damase la signale aux regards, parce qu'elle renferme les membres des saints. C'est la tienne, ô Protus, qui as retrouvé un asile meilleur dans le palais du ciel; la tienne aussi, ô Hippolyte, qui as suivi la même route en traversant l'é-

venustiusque est quam divina mysteria eleganti carmine illustrata non ignorare.

preuve du sang ! Ils étaient frères, ils avaient tous deux une grande âme en marchant à la victoire. Celui-ci a mérité la palme de la victoire, l'autre a reçu le premier la couronne [1]. »

« Regarde cette descente. Tu verras à l'extrémité une chose admirable ; car cette rampe te conduit aux monuments des saints dont tu pourras contempler le sépulcre. Là se trouve la tombe des martyrs Protus et Hyacinthe. Depuis longtemps la mort, la terre, la nuit couvraient ce tombeau. Le prêtre Théodore a pris soin de l'orner et d'élargir autour de lui l'espace, pour y recevoir le peuple de Dieu [2]. »

Pour n'omettre aucun poëte chrétien de cette époque, nous devons nommer un certain Antonius, qui a écrit, peut-être, divers ouvrages, mais dont il n'est parvenu jusqu'à nous qu'un poëme contre le paganisme. Quel est cet Antonius ? quelle est sa patrie ? Les critiques n'ont pu donner à ces questions une réponse certaine. Nous savons seulement, par l'aveu qu'il en a fait, qu'Antonius, philosophe autant que poëte, était un païen converti au christianisme. Il chercha longtemps la vérité au milieu des diverses sectes philosophiques, comme l'apologiste Justin, et, comme lui, n'eut l'esprit

1 Extremo tumulus latuit sub aggere montis,
Hunc Damasus monstrat, servat quod membra piorum.
Te Protum retinet melior sibi regia cœli.
Sanguine purpureo sequeris, Hyacinthe, probatus.
Germani fratres, animis ingentibus ambo,
Hic victor meruit palmam, prior ille coronam.

2 Aspice descensum, cernes mirabile factum,
Sanctorum monumenta vides patefacta sepulcris.
Martyris hic Proti tumulus jacet atque Hyacinthi
Quem jamdudum tegeret mors, terra, caligo.
Hoc Theodorus opus construxit presbyter, instans
Ut Domini plebem opera majora tenerent.

et le cœur satisfaits qu'après avoir embrassé la foi chrétienne. Antonius devenu chrétien n'eut pas de plus ardent désir que de propager la vérité. Il voulut dire éloquemment à tous ceux dont il avait partagé les erreurs qu'il n'avait rien trouvé de meilleur que de croire en Jésus-Christ. Pour rendre ses exhortations plus persuasives, il choisit le doux langage des vers plutôt que la discussion philosophique. David n'avait-il pas donné à sa prière l'accent de la poésie ? Cet exemple l'autorise à traiter en vers un sujet religieux.

Discussi, fateor, sectas, Antonius, omnes;
Plurima quæsivi, per singula quæque cucurri,
Sed nihil inveni melius quam credere Christo.
Hoc ego disposui leni conscribere versu;
Et ne displiceat quod talia carmina pando,
David ipse chelyn modulata voce rogavit.....

Antonius, dans son poëme, attaque le paganisme par les mêmes arguments que ceux que nous trouvons exposés dans les écrits des apologistes des premiers siècles. Il s'applique surtout à montrer le ridicule et l'infamie du culte des idoles.

De tous les poëtes chrétiens qui ont écrit avant Prudence, aucun n'a été plus directement son précurseur que saint Ambroise. L'un et l'autre ont réfuté Symmaque ; l'un et l'autre ont écrit des hymnes pour les diverses heures de la journée. C'est à saint Ambroise que revient l'honneur d'avoir introduit en Occident l'usage des hymnes chantées durant l'office public. L'Orient pratiquait depuis longtemps cet usage salutaire conforme au génie du culte catholique et aux recommandations des apôtres. Saint Paul avait invité les Éphésiens à exprimer leur foi et leur piété par des cantiques spirituels, à unir à la récitation des psaumes le chant

des hymnes sacrées [1]. Les actes des martyrs nous apprennent que saint Ignace institua dans l'Église d'Antioche le chant alternatif. Les hérétiques se servirent de la poésie chantée pour rendre populaires leurs erreurs. L'hérésiarque Valentin, avec une souveraine impudence, comme parle Tertullien, composa des hymnes destinées à servir d'expression à sa doctrine. Il fallut composer des hymnes orthodoxes pour combattre l'influence des hymnes hérétiques. Eusèbe nous raconte qu'au second siècle Artémon ayant enseigné que Jésus-Christ n'était qu'un homme fut combattu par un écrivain catholique qui, pour le réfuter, lui allégua la foi de l'Église contenue dans certaines hymnes composées pour les fidèles à une époque voisine du christianisme. Plus d'un écrivain profane peut être cité comme témoin de l'usage universel des hymnes en Orient, dès les premiers siècles. Le cynique Lucien se moque des fidèles qui veillent toute la nuit pour chanter des hymnes. Pline, parlant des usages des chrétiens, dans sa lettre à l'empereur Trajan, dit qu'ils ont coutume de se rassembler avant le jour, et de réciter ensemble une poésie au Christ qu'ils proclament Dieu [2].

Ce fut comme par hasard que saint Ambroise composa des hymnes. Les abeilles, en se reposant sur ses lèvres, lorsqu'il était encore enfant, avaient annoncé la douceur de son éloquence plutôt que l'éclat de sa poésie. Saint Ambroise n'avait rien du rhéteur. Il n'écrivait que lorsque sa charge d'évêque lui en faisait une obligation. Il prêchait au peuple tous les dimanches; il

[1] Loquentes vobismetipsis in psalmis et hymnis et canticis spiritualibus, cantantes et psallentes in cordibus vestris Domino. (*Eph.* v, 19).

[2] Quod soliti essent ante lucem convenire, carmenque Christo quasi Deo dicere secum invicem.

réfutait les hérétiques; il encourageait les vierges; il enseignait à tous les chrétiens leurs devoirs. Persécuté par les Ariens, saint Ambroise fut obligé de rester longtemps enfermé dans la basilique de Milan. Une foule nombreuse voulut partager ses périls, décidée à souffrir et à mourir avec son évêque. On vit le pasteur et le troupeau passer ensemble plusieurs nuits. Pour donner au peuple un moyen de prolonger ses veilles sans trop de fatigues, saint Ambroise composa des hymnes dont le chant réjouit les fidèles. Cette pratique ne cessa pas avec les chants qui l'avaient fait instituer. L'Église de Milan continua toujours à chanter les hymnes de son évêque. Toutes les églises d'Occident imitèrent bientôt une si utile institution. Les hymnes devinrent une partie de l'office public. Le succès des hymnes de saint Ambroise fut si prompt et si universel, que ses ennemis l'accusèrent de s'être servi de ce moyen pour acquérir une dangereuse popularité [1]. Le saint pontife leur répondit : « On prétend que je séduis le peuple au moyen de certaines hymnes que j'ai composées. Je n'en disconviens pas; j'ai en effet composé un chant dont la puissance est au-dessus de tout; car quoi de plus puissant que la confession de la Trinité? A l'aide de ce chant ceux-là qui à peine étaient disciples sont devenus maîtres. » Les vers de saint Ambroise gravaient dans tous les esprits la doctrine catholique touchant les trois personnes divines, et les mettaient en garde contre les hérésies subtiles des Ariens.

[1] Saint Augustin, dans le livre IX de ses *Confessions*, nous fait connaître la vive impression que produisit sur lui le chant des hymnes composées par saint Ambroise : « Quantum flevi in hymnis et canticis tuis, suave sonantis ecclesiæ tuæ vocibus commotus acriter, etc. »

Saint Ambroise n'a pas composé toutes les hymnes publiées sous son nom. A son exemple, et peut-être à son invitation, plusieurs écrivirent des poésies sacrées semblables à celles qu'il avait lui-même versifiées. Comme les hérétiques s'efforçaient de répandre leurs erreurs au moyen de cantiques populaires, l'Église dut se montrer sévère pour l'admission des hymnes qui devaient être chantées dans l'office public. Elle n'adopta que celles dont l'orthodoxie etait garantie, soit par le nom de leur auteur, soit par le nom des augustes pontifes qui les avaient approuvées. La plupart des hymnes *ambrosiennes* n'ont pas été écrites par le saint docteur, mais approuvées par lui et admises à l'honneur d'être chantées dans l'Église de Milan. Il est difficile de distinguer parmi les hymnes éditées sous le nom de saint Ambroise celles qui sont proprement son œuvre, et celles auxquelles son nom vénéré a servi de garantie [1].

Ce qui frappe d'abord dans les hymnes ambrosiennes, c'est que les vers et les strophes sont cadencés régulièrement pour être aisément chantés. On n'y rencontre pas, comme dans les hymnes modernes, des enjambements fâcheux, des phrases construites de manière à ce que le chant s'arrête avant que le sens soit achevé. On peut faire une pause après chaque vers, en lisant ou en chantant. Mais le principal caractère de ces hymnes, c'est la simplicité du style. Elles sont écrites

[1] Parmi les hymnes qu'on peut attribuer à saint Ambroise, avec le plus de probabilité, nous citerons les suivantes : « O lux beata Trinitas. — Deus creator omnium. — Veni Redemptor gentium. — Jesu nostra redemptio. — Conditor alme siderum. — Jam lucis orto sidere. — Nunc sancte nobis Spiritus. — Rector potens, verax Deus. — Rerum Deus tenax vigor. — Lucis creator optime, etc. » On sait que plusieurs de ces hymnes ont été insérées dans le bréviaire romain, et qu'elles ont subi, lors de la correction du bréviaire, diverses modifications.

dans un latin populaire que la foule pouvait comprendre aisément. Elles sont dégagées de ces longueurs et de ces inversions qui rendent souvent les phrases latines obscures et difficiles à saisir. Les dogmes les plus sublimes de la doctrine catholique y sont exprimés avec les mots qui devaient être les plus familiers au peuple chrétien. On peut aussi remarquer dans ces hymnes une tendance évidente à l'assonance et à la rime, quoiqu'elles soient versifiées d'après les règles de la métrique ancienne. Le retour des mêmes notes à la fin des périodes de la phrase musicale, appelait en quelque sorte le retour des mêmes voyelles à la fin des périodes de la phrase poétique.

Parmi les premiers monuments de la poésie chrétienne, nous trouvons divers poëmes dont les auteurs sont inconnus et qu'on a souvent attribués à quelques écrivains du second et troisième siècle, tels que Tertullien, saint Cyprien, Lactance. Plusieurs de ces poëmes remontent évidemment à une haute antiquité, d'autres semblent n'être pas plus anciens que les premières années du moyen-âge.

Tertullien, si souvent cité par Bossuet, fait admirer dans tous ses écrits une profondeur de pensées qui étonne presque autant que l'énergie de ses expressions. On ne peut s'empêcher de lui reconnaître une âme souverainement poétique. Ses pages sont pleines d'images frappantes et de tournures hardies. Il donne parfois à ses invectives un vrai mouvement lyrique. S'il pêche, c'est par l'excès des qualités qui distinguent le grand écrivain, par l'emploi trop fréquent de la couleur poétique. Il se peut que Tertullien, non content d'écrire une si vigoureuse prose, ait plié sa parole aux lois des vers. La plupart des grands écrivains cultivaient la poé-

sie. Nous avons des vers de Cicéron. Mais aucun monument certain ne nous prouve que Tertullien ait imité cet exemple. Celui qui, poussé par la rigueur et la sévérité de son caractère, devint montaniste rigide, regardait sans doute comme une frivolité les agréments du langage versifié.

Aux seizième et dix-septième siècles, beaucoup de savants éditeurs compulsèrent patiemment une foule de manuscrits, désireux qu'ils étaient de produire au grand jour, à l'aide de l'imprimerie, les monuments de l'antiquité ecclésiastique. On publia des bibliothèques des pères, des spicilèges, des *lectiones antiquæ*, des collections d'anciens monuments. Souvent il était difficile de savoir au juste quel était l'auteur de tel ou tel livre qu'on voulait éditer. Pendant qu'un manuscrit déclarait que tel ouvrage appartenait à tel écrivain, d'autres manuscrits attribuaient le même ouvrage à un écrivain différent. D'autres fois les manuscrits ne révélaient aucun nom. Il arriva que sur la foi de quelques exemplaires on regarda comme appartenant à un écrivain ecclésiastique des ouvrages dont il n'était pas l'auteur. C'est ainsi que Pamélius, dans l'édition qu'il donna de Tertullien, crut devoir attribuer à ce père quelques petits poëmes. Fabricius les avait mis au jour sous ce nom dans son édition des œuvres chrétiennes des anciens poëtes ecclésiastiques. D'autres éditeurs suivirent cet exemple.

Le *poëme contre Marcion* est le plus considérable de tous ceux qu'on a publiés à la suite des œuvres de Tertullien. Il a une certaine valeur théologique, sinon littéraire, qui permet de le compter au nombre des monuments de la tradition. Il est divisé en cinq livres et a pour but de réfuter les erreurs de Marcion. Cet héré-

tique, disciple de l'enthousiaste Cerdon, ne rougissait pas de proclamer l'existence de deux principes, l'un bon et l'autre mauvais, auteurs du bien et du mal et se partageant entre eux l'empire de l'univers. Les marcionites affectaient du mépris pour le Dieu créateur, pour le Dieu de l'ancien testament. L'auteur du poëme leur montra que le démon est le père de l'idolâtrie et des hérésies; que la beauté de la création prouve la bonté du créateur; que l'ancien et le nouveau Testament, loin d'être opposés, présentent une admirable concordance; que Jésus-Christ, précédé par les patriarches et les prophètes, est suivi par les apôtres et par l'Église, dont le règne s'étendra sur toute la terre; que les sacrifices hébraïques n'étaient que les types du sacrifice véritable; que toute la vie et toutes les paroles du Sauveur prouvent qu'il avait une chair réelle et non pas un corps fantastique; que Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme, qu'il est fils de Dieu, qu'il a préparé sa venue pendant l'ancienne loi, qu'il a parlé par les prophètes avant de s'incarner pour enseigner lui-même le monde.

De tous les poëmes attribués à Tertullien celui qui porte pour titre : *de ligno vitæ*, mérite plus qu'aucun autre de fixer notre attention. Nous ne croyons pas qu'il ait pour auteur l'illustre apologiste, et pourtant nous le traduirons en entier. C'est que nous rencontrons dans ces vers, dont la forme laisse tant à désirer, la première trace de ce symbolisme chrétien qui surabondera dans les poëtes du moyen-âge. C'est un poëme entièrement allégorique. Cet arbre de vie, dont l'auteur décrit les bienfaits, c'est Jésus-Christ. L'arbre de la croix a porté sur le calvaire un fruit précieux. Ce fruit s'est détaché du tronc qui le portait, il a été enseveli dans la terre, mais sa germination n'a pas été lon-

gue. Après trois jours il s'est élancé, il a crû merveilleusement, ses rameaux couvrent le monde et sa tête est dans les cieux. A ces rameaux sont suspendus des fruits divins, les fruits eucharistiques; mais on ne peut s'en nourrir qu'après s'être lavé dans une eau qui efface les souillures, dans un sacrement purificateur. On le voit, ce poëme, tout à fait chrétien, est une sorte de méditation poétique. Son plus grand défaut, c'est l'obscurité. Il n'est pas toujours facile de saisir la pensée du poëte, on dirait que la discipline du secret l'oblige à voiler son langage. La traduction que nous avons essayée n'est pas toujours littérale. Nous nous sommes efforcé de rendre plus sensible l'enchaînement des pensées, tout en conservant le ton poétique. Puissions-nous avoir laissé subsister tout le charme du symbolisme méditatif qui caractérise ce morceau, dont l'auteur a été peut-être inspiré par le souvenir des peintures des catacombes!

« Au centre de cet univers que nos regards contemplent, il est un lieu que les Juifs appellent Golgotha. Là fut planté, je m'en souviens, un bois coupé sur un arbre stérile, et ce bois produisit des fruits de salut. Il n'en nourrit pas les habitants de la terre qui le portait. Des étrangers savourèrent ces fruits heureux. Ce bois s'éleva comme un arbre sur un tronc unique, mais bientôt il étendit de chaque côté ses rameaux, comme deux bras. Ainsi les larges antennes exposent au vent leurs doubles voiles, ainsi les charrues offrent leurs doubles jougs aux taureaux séparés. Le fruit de cet arbre mûrit et se détacha du rameau, la terre le reçut en son sein, mais, chose admirable! dès le troisième jour la terre ne put contenir davantage ce germe vainqueur; il s'éleva, rameau puissant, étonna la terre et les cieux, et

porta des fruits de vie et de bonheur. Lorsque se furent écoulés vingt jours et vingt jours, telle fut sa force, qu'il crût immensément, toucha le firmament de son faîte élevé, puis finit par cacher sa tête sainte dans les profondeurs des cieux. Il ne cessa pas cependant d'étendre au loin ses rameaux forts et touffus, afin que toutes les nations pussent à jamais trouver en lui leur nourriture et leur vie, afin qu'elles apprissent que la mort aussi peut mourir. Lorsque fut complet le nombre de cinquante jours, un souffle céleste, une haleine plus douce que le nectar descendit du sommet de l'arbre et pénétra les rameaux. Les feuilles déversaient les unes sur les autres la rosée vivifiante qui les emplissait.

« A l'ombre de ces rameaux touffus coulait une fontaine. Rien ne troublait la tranquillité de ses ondes limpides; aucune fange n'en obscurcissait la transparence. Le gazon qui bordait ses rives était émaillé de diverses fleurs, aux couleurs réjouissantes. Tout à l'entour se réunissaient en foule des races et des peuples sans nombre. Quelle variété de genre, de sexe, d'âge et de rang! Des vierges et des mères, des fiancées et des veuves, des nouveau-nés, des enfants, des adolescents, des hommes et des vieillards. Ces troupes heureuses voyaient les rameaux de l'arbre mystérieux se courber et fléchir sous le poids des fruits; elles se réjouissaient, et leurs mains avides s'apprêtaient à cueillir avec des transports de joie, ces fruits imbibés d'un nectar céleste. Mais elles ne peuvent porter la main à ces objets de leurs désirs, sans avoir auparavant effacé les souillures qui, jusqu'à ce jour, ont deshonoré leur vie, sans avoir lavé leurs corps dans la fontaine purificatrice. Longtemps couchés sur le gazon moelleux, ils regardent les fruits qui pendent aux branches de

l'arbre ; quelques-uns goûtent les écorces que les rameaux laissent tomber, et les feuilles d'où distille un nectar aussi doux qu'abondant. Mais combien les fruits sont plus délicieux, et comme ils désirent s'en nourrir !

« Dès que leurs bouches ont goûté la saveur céleste, un changement s'opère dans les esprits, l'avarice n'a plus d'empire sur les cœurs. La douce charité commence à rapprocher les hommes. Il en est beaucoup cependant dont l'estomac mal préparé a été surpris par cette saveur inaccoutumée. Ce miel si doux se mêlait au fiel dont leur poitrine conservait l'amertune, leurs esprits se troublaient, ils étaient forcés de rejeter le meilleur des aliments. D'autres, en mangeant avec trop d'avidité, ne pouvaient conserver ces fruits dont ils ne savaient pas se nourrir. Mais un bien plus grand nombre y puisaient une nouvelle vie, rendaient la santé à leurs esprits malades, supportaient généreusement des travaux dont ils se croyaient incapables, et jouissaient des heureux résultats de leur peine. Beaucoup, hélas! après s'être ainsi lavés dans l'eau sainte, n'ont pas craint de salir leur pureté et de se rouler de nouveau dans la fange dont ils avaient effacé les souillures. Mais beaucoup d'autres aussi recevaient l'aliment précieux dans une poitrine bien préparée, et de tout leur cœur embrassant une vie nouvelle, l'aimaient du fond de leurs entrailles. Que ceux qui veulent s'approcher de la fontaine sainte se réjouissent ; le septième jour a lui, il les convie aux ondes désirées ; il baigne dans des flots salutaires leurs membres assouplis par le jeûne. Ils laveront les taches qui ternissaient leurs cœurs et rendaient impure leur vie. Ils arracheront à la mort des âmes illustres, créées pour être pures et pour gagner le ciel. Voilà le chemin qui conduit aux rameaux

de l'arbre de vie et aux fruits si doux qui sauvent ceux qui s'en nourrissent. Voilà le chemin qui mène au ciel à travers ces rameaux célestes. Voilà l'arbre de vie planté pour tous les croyants. Ainsi soit-il. »

Le poëme sur le jugement dernier est attribué par quelques éditeurs à saint Cyprien. Nous ne croyons pas que l'illustre évêque de Carthage en soit l'auteur. Il faut au moins admettre que les copistes lui ont fait subir d'étranges transformations, car il ne conserve aucune trace du style coulant et orné de saint Cyprien. Plusieurs critiques placent au sixième siècle la composition de ce médiocre poëme. Son incorrection porterait en effet à le ranger parmi les œuvres produites quelque temps avant la renaissance des lettres, opérée par l'influence de Charlemagne. Cependant nous croyons qu'il ne faut pas même lui assigner une antiquité si reculée. Au septième siècle on évitait avec assez de soin les vers léonins; or, dans le poëme qui nous occupe en ce moment nous trouvons un grand nombre de vers léonins :

Qui mihi ruricolas optavi carmini musas
Et vernis roseas titulavi floribus auras.
. . . . . .
Et coluit sanctam semper sine crimine vitam
. . . . . .
Semper victura, semper in luce futura
. . . . . .

Nous ne dirons rien du poëme *De passione domini* attribué à Lactance, ni des poëmes sur le prophète Jonas et sur la ruine de Sodôme. Il est difficile d'admettre que ces œuvres informes aient eu pour auteurs des écrivains du quatrième siècle. Hâtons-nous d'arriver à des poëmes d'une authenticité, d'une valeur littéraire incontestables, aux poëmes de Prudence.

CHAPITRE II.

DE LA VIE ET DES ŒUVRES DE PRUDENCE.

Patrie de Prudence. — Charges qu'il a remplies. — Ses poëmes. — Le Cathemerinon. — L'Apothéosis. — L'Hamartigenia. — La Psychomachie. — Le poëme contre Symmaque. — Le Péristéphanon. — Le Dittochæum.

Le *prince* des poëtes chrétiens est nommé, par la plupart des éditeurs de ses œuvres, d'après le plus grand nombre de manuscrits, Aurélius Prudentius Clémens; mais plusieurs, se conformant à l'usage de son temps, qui était de placer à la fin le nom propre et ordinaire, énoncé souvent sans les autres, écrivent dans l'ordre suivant son nom, son prénom et son surnom : Aurélius Clémens Prudentius.

Dans le prologue qui précède ses hymnes pour les diverses heures de la journée, et qu'on peut regarder comme la préface de toutes ses œuvres, Prudence nous donne de précieux détails sur sa vie. Sans ce document, écrit par lui-même, nous ne saurions presque rien du plus grand poëte du quatrième siècle.

« Déjà ma vie, si je ne me trompe, s'est prolongée pendant cinq dizaines d'années, et après ce demi-

siècle j'ai vu sept fois le retour des saisons, jouissant de ce soleil qui roule sans cesse.

Le terme s'approche, le dernier jour n'est pas loin, Dieu le montre à ma vieillesse; qu'ai-je fait d'utile pendant ce long espace de temps?

Mon premier âge pleura sous les férules, bientôt la toge me vit en proie aux vices et m'apprit à semer, non sans crime, des mensonges dans mes discours.

Alors des folâtreries lascives, alors un luxe insolent (hélas! j'en pleure et j'en rougis), souillèrent de honte et de fange ma jeunesse coupable.

Puis les armes et les combats séduisirent mon esprit agité, et un opiniâtre désir de vaincre m'enchaîna aux terribles hasards de la guerre.

Deux fois j'ai gouverné de nobles cités sous l'autorité des lois; sur mon tribunal j'ai fait justice aux bons, j'ai fait trembler les méchants.

Enfin, la bonté du prince m'honora d'un grade élevé dans la milice, et me rapprocha du trône en me faisant occuper un poste éminent.

Pendant que ma vie s'envole dans ces charges, soudain mes cheveux blanchis m'avertissent que la vieillesse est venue, et me reprochent d'oublier le consulat de cet ancien Salia.

Depuis mon premier jour, sous ce consul, combien d'hivers se sont succédé! Combien de fois, après les frimats, les roses ont fleuri dans les prés! La neige de ma tête me le révèle.

Tous ces biens, qui sont peut-être des maux, me serviront-ils après la chute de mon corps, lorsque la mort aura détruit tout ce que j'aurai été?

Il est temps que je me dise à moi-même : Quelque charge que tu aies occupée, ton âme a perdu ce monde

auquel elle s'était livrée, Dieu n'a pas été l'objet de tes recherches, Dieu sous la main de qui tu vas tomber.

Au terme de ta carrière, que ton âme pécheresse se défasse enfin de sa folie; qu'elle loue Dieu par des chants, puisqu'elle ne peut louer Dieu par des vertus.

Qu'elle remplisse le jour de ses hymnes, qu'aucune nuit ne se passe sans qu'elle chante le Seigneur, qu'elle combatte contre les hérésies, qu'elle expose la foi catholique.

Qu'elle renverse les fausses divinités des Gentils, qu'elle insulte, ô Rome! à tes idoles, qu'elle consacre des hymnes aux martyrs, des louanges aux apôtres.

Pendant que j'écris, pendant que je chante de si nobles sujets, puisse mon âme, affranchie des liens du corps, s'élancer comme un rayon là où tendront les accents de ma langue exprimant un dernier chant! »

Un vers de cet hymne, nous allions dire de cette confession, nous permet de savoir exactement en quelle année naquit Prudence. Le poëte s'accuse d'oublier qu'il est venu au monde lorsque le vieillard Salia était consul [1]. Or, le consulat de Salia, que Prudence nous désigne comme l'année de sa naissance, doit se rapporter à l'année 348, sous le règne des empereurs Constant et Constance. Flavius Philippe partageait avec Salia l'autorité consulaire.

Nous savons que Prudence est né en Espagne, dans la province de Tarragone, mais il est difficile de déterminer quelle a été sa ville natale. Deux cités, entre autres, se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour: Saragosse et Calahorra. En examinant les rai-

[1] Oblitum veteris me Saliæ consulis arguens :
Sub quo prima dies mihi.....

sons apportées de part et d'autre, on voit clairement qu'il n'est pas possible de donner des preuves péremptoires pour ju tifier les prétentions de l'une ou de l'autre de ces deux villes. Dans la première strophe de son hymne en l'honneur des dix-huit martyrs de Saragosse, Prudence s'exprime ainsi : « Notre peuple conserve dans un même tombeau les cendres de dix-huit martyrs; nous appelons Saragosse la ville qui possède un si grand trésor [1]. » Les expressions : *notre peuple, notre Saragosse,* reviennent souvent dans le cours de cet hymne; mais ne serait-ce point seulement parce qu'il est né dans l'Espagne tarragonaise, que Prudence emploie ces expressions? Ce qui nous permet de le supposer, c'est que nous voyons qu'il ne s'exprime pas autrement quand il parle de Calahorra. Dans l'hymne en l'honneur des saints martyrs Hémétérius et Célédonius, nous lisons : « C'est le Sauveur qui nous a lui-même accordé ce bien dont nous jouissons, en enrichissant notre ville des membres de ces martyrs qui maintenant protègent ceux qui vivent sur les bords de l'Èbre; *martyrum cum membra nostro consecravit oppido.* » Même dans l'hymne en l'honneur des dix-huit martyrs de Saragosse, Prudence, après avoir fait l'énumération des saintes reliques possédées par diverses villes, s'écrie : « Notre Calahorra présentera les deux martyrs que nous vénérons; *nostra gestabit Calagurris ambos quos veneramur* [2]. » Pendant le quatrième et le

[1] Bis novem *noster* populus sub uno
Martyrum servat cineres sepulcro;
Cæsaraugustam vocitamus urbem
Res cui tanta est.

[2] Un des derniers éditeurs de Prudence dit très-bien : « Quæ cum ita sint, certam et urbem et Hispaniæ regionem utpote poetæ patriam constitui posse despero. » (OBBAR., *Proleg.*, cap. I.)

cinquième siècle la littérature chrétienne brilla du plus vif éclat en Espagne. La foi catholique jeta de bonne heure de profondes racines en cette contrée, à laquelle nous devons les premiers poëtes chrétiens. Prudence fut appliqué dès son enfance à l'étude des lettres. Vers l'âge de seize ans, revêtu de la toge virile, il fréquenta les écoles des rhéteurs. La dialectique lui apprit à plaider le pour et le contre, *falsa loqui*. Il ne faut point, sans doute, prendre à la lettre ce que le poëte nous dit de ses égarements; on sait avec quelle humilité les saints s'accusent devant Dieu de leurs moindres fautes. Saint Jérôme nous apprend que sainte Paule pleurait des fautes légères avec une si grande abondance de larmes, qu'on l'aurait crue coupable des plus grands crimes. Plusieurs passages des poëmes de Prudence, nous prouvent sa profonde humilité. Il parle toujours de lui comme d'un pécheur, il se regarde comme indigne d'écrire sur des sujets sacrés; il visite les tombeaux des martyrs pour y répandre des larmes, en considérant les plaies de son âme et les misères de sa vie; il gémit de n'avoir encore rien fait d'utile; il se compare à une brebis malade dont le bon pasteur doit avoir pitié; il a besoin que les martyrs intercèdent pour lui. Il prie ainsi saint Laurent : « Écoute un poëte rustique qui avoue les vices de son cœur et déclare toutes ses fautes; il est indigne d'être écouté par le Christ lui-même, je le sais, je le confesse, mais par le patronage des martyrs il peut obtenir un remède à ses maux. » Quel témoignage plus touchant de l'humilité du poëte, que l'épilogue qui termine ses œuvres? Quels accents doux et vraiment chrétiens! Qu'il y a loin de l'orgueil d'Horace, s'écriant, fier de son talent : *Exegi monumentum ære perennius!* Ce n'est point avec la joie

de la vanité satisfaite que Prudence offre ses œuvres à Dieu et aux hommes : « Celui qui est pieux, fidèle, innocent, pudique, immole à Dieu le Père les dons de la conscience dont surabonde son âme bienheureuse. Un autre se retranche l'argent dont les indigents se nourrissent. Nous qui sommes dénué de sainteté et ne pouvons soulager les pauvres, nous offrons des iambes rapides et de roulants trochées. Toutefois, Dieu daigne agréer une poésie pédestre, et l'écoute favorablement. Dans la maison d'un riche, beaucoup de meubles décorent les divers angles; ici brille une coupe d'or ou un bassin d'airain poli, là est un simple vase de terre, ailleurs un lourd et large plat d'argent; il est des meubles en ivoire, d'autres sont taillés dans le chêne et l'ormeau; tout ce qui sert à l'usage du maître a son utilité, car ce qui est en bois meuble la maison comme ce qui est acheté à grand prix. —Dans la maison du père de famille je suis un vase sans éclat; le Christ m'emploie à d'humbles usages, et me permet de demeurer dans un coin. Nous remplissons les fonctions du vase de terre dans la maison du salut; mais quelque infime service que l'on rende à Dieu, on en retire un grand profit. Quoi qu'il arrive, il me sera utile et doux d'avoir chanté le Christ, mon maître et ma vie. »

L'amour des belles-lettres n'empêcha point notre poëte de se livrer à l'étude de la jurisprudence. Le Forum l'entendit souvent plaider avec éloquence et un très-vif désir de gagner ses causes : peut-être soutint-il plus d'une fois des causes difficiles. Il obtint, comme avocat, assez de succès pour être distingué de la foule des orateurs, puisqu'il fut nommé deux fois, gouverneur d'une province césarienne d'Espagne :

peut-être de la taragonnaise. On n'envoyait dans les provinces sénatoriennes que des consuls et des préteurs; ils les gouvernaient pendant un an. Les légats impériaux ne dépendaient que de l'empereur, qui réglait seul le temps de leur gouvernement. Appelés tantôt *judices provinciarum*, et tantôt *judices ordinarii*, juges ordinaires, les gouverneurs de provinces avaient le droit du glaive et jouissaient de la faculté de rendre la justice.

Prudence fut élevé ensuite à un plus haut degré d'honneur : l'empereur le rapprocha de sa personne. Il est difficile de déterminer exactement le genre d'honneur dont veut parler Prudence, quand il dit que la bonté de l'empereur lui fit occuper plus près du trône un poste éminent [1]. Il est évident que les mots *militiæ gradu*, employés par le poëte, ne doivent pas s'entendre d'un grade militaire, mais d'une charge plus élevée, dans le genre de celles que Prudence avait déjà exercées. Quelle est cette charge dans l'ordre civil? Fut-il nommé *vicaire* en Espagne ou comte de premier ordre? Fut-il élevé à la dignité du proximat, avec faculté d'entrer dans le conseil de l'empereur? Nous ne pouvons rien préciser. La dignité qui rapprochait le plus de l'empereur, était celle de patrice; on l'accordait à ceux dont les grands services méritaient une haute récompense. Rien n'empêche d'admettre que, par les mots *ordine proximo*, le poëte a voulu désigner cette dignité [2].

[1] Tandem militiæ gradu
Evectum pietas principis extulit,
Assumptum propius jubens ordine proximo.
(*Prolog.*)

C'est l'opinion d'Obbar qui ajoute : « Neque huic sententiæ Pru-

Prudence était âgé de cinquante-sept ans, lorsqu'il écrivit l'hymne qui est comme la préface de ses œuvres. A ce moment il devait avoir composé tous ses poëmes. Le prologue où il raconte sa vie et fait l'énumération des hymnes qu'il veut offrir au Seigneur, contient l'indication de ce qu'il a terminé plutôt que le programme des travaux qu'il se propose d'entreprendre. Ces sortes de préfaces poétiques, destinées à être lues avant les œuvres complètes, s'écrivent lorsque ces œuvres sont achevées.

L'humilité n'est pas la seule vertu de Prudence que nous révèlent ses vers pieux; ils nous font connaître son détachement des biens de ce monde. Le poëte nous dit qu'il ne peut point faire de grandes aumônes. Peut-être habitait-il ordinairement la campagne. Il s'appelle un *poëte rustique*. Il célébrait tous les jours les louanges de Dieu, le matin, à midi et avant de se mettre à table; il ne mangeait que vers la fin du jour, et se nourrissait le plus souvent d'herbes, de légumes, de miel et de fruits. Il semble dire, dans une de ses hymnes, qu'il mangeait du poisson et même des oiseaux; mais quant à la viande des animaux à quatre pieds, il l'éloignait probablement de sa table, comme n'étant propre que pour des barbares [1]. —La vie de Prudence s'écoula tantôt en Espagne et tantôt à Rome. Aucune conjecture ne peut indiquer avec quelque probabilité en quelle année il mourut.

Les œuvres du grand poëte chrétien du quatrième siècle, sont nombreuses et variées; il leur a donné pour titres des noms grecs. Elles se composent : 1° de

dentium in Hispania vixisse repugnat, quoniam patricii in provinciis sæpe habitabant, ibique jus exercebant. » (*Proleg.*, cap. I, not. 8).

[1] V. Tillemont, *Mém.*, t. X, p. 566.

deux recueils d'hymnes, l'un, le *Cathémérinon*, qui est comme une Journée du Chrétien, un *Livre d'heures* en vers; l'autre, le *Péristéphanon*, ou Livre des Couronnes, qui chante les louanges des martyrs; 2° d'un poëme didactique, l'*Hamartigénia*, sur l'origine du mal; 3° de deux poëmes qu'on peut appeler polémiques, dont l'un, l'*Apothéosis*, combat les hérésies qui affligeaient l'Église au quatrième siècle, et dont l'autre, *Contra Symmachum*, combat le paganisme, en s'adressant au rhéteur qui, dans son plaidoyer en faveur de l'autel de la Victoire, fit entendre la dernière apologie de l'idolâtrie romaine; 4° d'un poëme descriptif, la *Psychomachia*, qui expose les combats que les vertus livrent contre les vices et la victoire des vertus; 5° enfin du *Dittocheum*, qui n'est autre chose qu'une suite de quarante-huit quatrains contenant une histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Dans le prologue de ses œuvres, Prudence fait allusion à la plupart de ses poëmes. Il veut que sa voix chante jour et nuit des hymnes au Seigneur : c'est ce qu'il a fait par le *Cathémérinon;* il veut qu'elle combatte les hérésies et qu'elle défende la foi catholique : c'est ce qu'il a fait par l'*Apothéosis* et l'*Hamartigénia;* il veut qu'elle renverse les idoles des païens : c'est ce qu'il a fait par ses deux livres contre Symmaque; il veut qu'elle célèbre la gloire des apôtres et des martyrs : c'est ce qu'il a fait par le *Péristéphanon* [1].

Douze hymnes composent le recueil de méditations

[1] Hymnis continuet dies,
Nec nox illa vacet quin Dominum canat;
Pugnet contra hæreses, catholicam discutiat fidem,
Conculcet sacra gentium,
Labem, Roma, tuis inferat idolis,
Carmen martyribus devoveat, laudet apostolos.

poétiques, de prières quotidiennes, auquel Prudence a donné le nom de *Cathémérinon*. La première hymne est écrite pour l'heure du chant du coq, *ad gallicinium*. Le poëte invite les fidèles à sortir de leur sommeil, dès que le chant du coq les avertit de l'approche du jour. Pour lui, ce chant, qui retentit dans le silence de la nuit, est le symbole de la voix de Jésus-Christ, excitant les âmes à sortir des ténèbres du péché. Il rappelle comment saint Pierre se repentit de son reniement dès qu'il entendit chanter le coq. Le temps de la nuit est un temps d'aveuglement, d'ignorance et d'oubli. Heureux qui attend la lumière, qui va au-devant d'elle, qui prie et veille avec courage. Que nos voix invoquent Jésus. Pleurons, prions, soyons sobres, une supplication ardente empêche le cœur de s'endormir.

La seconde hymne est écrite pour l'heure du matin, *hymnus matutinus*. Les Romains appelaient *gallicinium* le temps compris entre minuit et le crépuscule. Le matin commençait dès que les premières lueurs de l'aube éclairaient l'horizon. C'est l'heure où les hommes reprennent le travail de chaque jour. Celui-ci, nous dit le poëte, est emporté par la gloire du Forum, celui-là par le son de la trompette guerrière. Ici c'est le marchand, là c'est le paysan qui soupirent après le lucre ; mais les chrétiens ne doivent songer ni au gain, ni à l'usure, ni à l'éloquence, ni à l'art de la guerre. Qu'ils tournent toutes leurs pensées vers le Sauveur. qu'ils le prient en mêlant leurs voix, en fléchissant les genoux, en psalmodiant. Un nouveau jour les invite à des vertus nouvelles. Que la lumière naissante leur apporte la sérénité ; qu'elle les rende purs comme elle. Que la journée s'écoule sans péché. Là-haut réside un

témoin qui est aussi notre juge. Il observe toutes nos actions depuis l'aurore jusqu'au soir.

L'hymne avant le repas, *hymnus ante cibum,* est une des plus belles du Cathémerinon. Elle nous montre avec quelle reconnaissance et quelle piété les fidèles des premiers siècles recevaient de la main de Dieu leur pain de chaque jour, comment ils évitaient avec soin le luxe de la table et l'intempérance. Leurs repas toujours sobres contrastaient avec les festins sensuels des païens. Ils ne se couronnaient pas de roses. Ils ne répandaient pas autour d'eux des parfums odorants, pour ajouter aux plaisirs de la table une volupté de plus. Ils ne rassemblaient pas des joueuses de flûte pour charmer leurs oreilles, ni des gladiateurs pour distraire leurs regards. Ils appelaient sur leurs aliments les bénédictions du Seigneur. Que nos tables, dit Prudence, nous fassent goûter Dieu ; que le sang du Christ coule dans nos coupes. Il montre ensuite comment Dieu a fait de l'homme le roi de la création et lui a donné les fruits de la terre, le lait des troupeaux, les oiseaux qui tombent dans ses piéges, les poissons que l'hameçon saisit au milieu des flots. Il rappelle ensuite comment une nourriture, un fruit défendu a perdu nos premiers parents, comment Jésus-Christ, le Verbe du Père, s'étant fait chair nous a délivrés des suites funestes d'une coupable manducation.

L'hymne après le repas, *hymnus post cibum,* contient une action de grâces et un éloge de la tempérance. « Les cœurs dégagés, parce que leur nourriture est sobre, reçoivent mieux, quand il se répand en eux, Dieu, la vraie nourriture de l'âme et sa vraie saveur. » Le poëte raconte comment Daniel, dans la fosse aux lions, fut nourri miraculeusement, malgré la haine et la vi-

gilance de ses persécuteurs. Ainsi, les chrétiens sont accablés de maux, languissent dans les prisons, meurent dans les supplices, mais de célestes aliments leur sont apportés. Heureux qui les savoure et s'en nourrit!

La cinquième hymne est destinée à sanctifier l'heure où la chute du jour oblige à allumer les flambeaux, *hymnus ad incensum lucernæ*. Le poëte remercie Dieu, créateur de la lumière, qui ne s'est pas contenté de donner aux hommes la clarté du soleil et de la lune, mais qui leur a, de plus, enseigné à frapper un caillou pour en faire jaillir des étincelles, semences de lumière. C'est par la bonté de Dieu que les flammes mobiles resplendissent dans nos demeures. C'est de Dieu que découle la lumière; il accorde à son gré ce bienfait. Le poëte rappelle comment une lumière miraculeuse conduisit les Israélites, fuyant l'Égypte. Il chante dans un mode pindarique les merveilles que Dieu accomplit pour sauver son peuple, pour le nourrir dans le désert. Dieu nourrit de la même manière les chrétiens. Il les appelle à une terre promise où règne une éternelle félicité. La lumière du Christ réjouit toutes les créatures. Elle a même suspendu les supplices infernaux, lorsque, au milieu de la nuit, le Christ sortit des ténèbres de la mort comme un soleil resplendissant. C'est nous, surtout, que réjouit cette résurrection de celui qui est la lumière du monde. Nous la célébrons en décorant nos temples de flambeaux sans nombre, en passant dans des joies pieuses toute la nuit qui nous rappelle chaque année la nuit de la résurrection. Le poëte revient ensuite aux flambeaux allumés chaque soir. « Il est juste, ô Dieu, que ton troupeau t'offre, au commencement de la nuit humide de rosée,

la lumière, le plus précieux de tes dons, la lumière qui nous fait apercevoir tes autres bienfaits. »

Dans l'hymne avant le sommeil, *hymnus ante somnum*, Prudence rappelle aux chrétiens que le repos de la nuit nous est accordé par la bonté de Dieu. Il a soumis à la loi du sommeil nos membres débiles, afin de tempérer nos labeurs par un agréable remède. Les méchants sont tourmentés par des songes pénibles qui troublent leur sommeil ; ceux qui ont le cœur pur sont consolés par des songes célestes. Le patriarche Joseph connut l'avenir au moyen des songes. L'apôtre bien-aimé vit l'agneau de Dieu et les splendeurs de la céleste Jérusalem. Que de secrets profonds sont découverts souvent aux justes pendant leur sommeil ! Serviteur de Dieu, souviens-toi que les flots sacrés du baptême ont coulé sur ta tête et que tu as été marqué du Saint-Chrême. N'entre pas dans le lit de ton repos sans tracer sur ton front et sur ton cœur le signe de la croix. Ce signe puissant chassera les démons. Ton âme, délivrée de leurs piéges, pourra au milieu même du sommeil penser encore à Jésus-Christ.

L'hymne pour les jours de jeûne, *hymnus jejunantium*, fait l'éloge de l'esprit de pénitence qui pousse les chrétiens à priver leurs corps de nourriture, pour augmenter les forces de leur âme. Le jeûne dompte le luxe, la paresse, l'intempérance, les vices divers des sens révoltés. Le poëte rappelle les jeûnes d'Élie, de Moïse, de Jean-Baptiste. Il raconte comment Ninive obtint son pardon, en s'imposant, à la voix de Jonas, des jeûnes rigoureux. Il propose l'exemple de Jésus-Christ qui a voulu jeûner malgré sa divine sainteté. « Puissions-nous tous suivre l'exemple sacré que tu as donné à tes disciples, ô Christ, ô Maître, afin que l'âme,

domptant la gourmandise, triomphe en souveraine. » Au jeûne il faut joindre l'aumône. Heureux celui qui étend sa main droite, prodigue de dons charitables, tandis que sa main gauche ignore ce bienfait ! Il sera enrichi des trésors éternels ; ses dons lui seront rendus avec usure et au centuple.

Dans l'hymne après le jeûne, *hymnus post jejunium,* Prudence remercie Dieu qui n'exige pas de ses serviteurs des pénitences au-dessus de leurs forces. Il chante Jésus-Christ sous le titre de bon Pasteur. La mesure de l'abstinence est libre pour tous. Nous ne sommes pas forcés par une sévérité terrible ; chacun n'est obligé qu'à vouloir ce qu'il peut. Mais il faut invoquer Dieu avant et après le repas. Croyons qu'il est salutaire pour nous de ne prendre que des aliments consacrés par la prière.

L'hymne pour toute heure, *hymnus omni hora,* est un magnifique dithyrambe en l'honneur de celui vers qui les chrétiens doivent élever sans cesse leurs pensées. « Enfant, donne-moi ma lyre, afin que je chante sur des rhythmes fidèles un doux poëme, une mélodie, pour célébrer les actions merveilleuses du Christ. Que notre muse ne glorifie que Lui, que notre lyre ne résonne que de ses louanges. » La vie du Sauveur, ses miracles, sa passion, sa sépulture, sa résurrection sont racontées dans des strophes d'un admirable mouvement lyrique. Le poëte, contemplant le Sauveur, vainqueur de la mort et triomphant au plus haut des cieux, s'écrie à la fin de cette hymne : « Puissant Juge des morts, puissant Juge des vivants, dont les vertus resplendissent au ciel, à la droite du Père, d'où tu viendras un jour punir, dans ta justice, tous les crimes, les vieillards et les jeunes gens, le chœur des petits enfants, la foule des mères et des vierges, les simples petites filles te chan-

tent d'une voix unanime dans leurs chastes concerts. Que les chutes des fleuves et les ondes et les murmures des rivages, et la pluie, et la chaleur, et la neige, et la rosée, et les forêts et les vents, et le jour, et la nuit te célèbrent durant tous les siècles des siècles. »

L'hymne pour l'ensevelissement des morts, *hymnus in exequiis defunctorum*, a excité l'admiration de plusieurs commentateurs, qui l'ont appelé un poëme divin, *hymnum plane divinum*. Prudence y expose le dogme de la résurrection de la chair. Il trouve dans ce dogme l'explication des derniers honneurs rendus aux défunts, de la pompe des funérailles chrétiennes. « Pourquoi ces tombeaux taillés dans le roc ? pourquoi ces magnifiques monuments ? C'est qu'on est persuadé que les corps qui leur sont confiés ne sont pas morts, mais endormis. La piété attentive des chrétiens remplit ces derniers devoirs, parce qu'elle croit qu'ils revivront un jour, tous ces corps ensevelis dans un froid sommeil. Celui qui, ému de pitié, couvre pieusement de terre les corps qu'il ensevelit, remplit une œuvre de miséricorde agréable au Christ Tout-Puissant. » Le poëte rappelle ensuite la piété de Tobie envers les morts. Il indique, à l'exemple des Pères, divers symboles de la résurrection de la chair, puis il contemple le jour bienheureux où les âmes seront de nouveau réunies aux corps qu'elles animaient.

Une hymne pour la fête de Noël, *hymnus de Natali Domini*, et une hymne pour la fête de l'Épiphanie, *hymnus Epiphaniæ*, terminent le Cathémerinon. Ces deux poëmes ont été commentés longuement par plusieurs savants du seizième siècle, entre autres par Érasme. Rien ne manque à ces hymnes, dit Auguste Buchner, ni l'élégance de la diction, ni l'harmonie du

rhythme, ni le génie de l'invention. Plusieurs fragments du poëme sur l'Épiphanie ont été adoptés comme hymnes liturgiques et insérés dans le bréviaire romain.

Le grand poëme que Prudence a intitulé *Apotheosis*, a pour objet de défendre le dogme catholique touchant la très-sainte Trinité et la divinité de Jésus-Christ. Prudence combat dans ce poëme plusieurs hérétiques des premiers siècles, et entre autres les priscillianistes dont les erreurs avaient trouvé en Espagne de nombreux sectateurs. Il s'attaque d'abord aux disciples de Noetus et de Praxeas, surnommés *patripassiens*, parce qu'ils prétendaient que Dieu le père était descendu sur la terre, s'était incarné, avait souffert et subi la mort. Les priscillianistes enseignaient que la divinité de Jésus-Christ avait été soumise à la souffrance. Les sabelliens confondaient les trois personnes divines, et croyaient que Dieu le père était le même que Dieu le fils. Prudence réfute ces diverses hérésies. Les Juifs, refusant de reconnaître Jésus-Christ pour le Messie, niaient sa divinité. Le poëte leur rappelle les prophéties contenues dans leurs livres sacrés. Tout proclame que Jésus est Dieu. Les empereurs romains ont abaissé leur sceptre devant lui ; ils ont détruit de fond en comble Jérusalem, la cité déicide. « O Israël, ô arbre dont les rameaux heureux étaient couverts jadis d'un épais feuillage ! ta séve était abondante et tes fruits savoureux. Te voilà devenu sauvage, et sur ton pied a été greffé un tronc nouveau qui reverdit et se revêt d'une écorce prospère. Aie pitié de ton malheur ! Le rejeton qui croît sur ton pied sauvage ne méprise pas cette souche étrangère, mais il t'avertit de te souvenir de ta propre origine, de ne plus flétrir tes branches d'une séve amère, de ne pas porter envie aux rameaux touffus qui ombragent

ses cimes. Tu blasphèmes le Christ-Dieu, ô le plus ingrat des peuples, mais, dis-nous, quel est donc le sang qui rend si solennelle ta fête pascale?... ne sais-tu pas, insensé, que tu traces le symbole de notre Pâque et que les sacrements de l'ancienne loi ne sont que l'ébauche, les premiers traits de l'œuvre achevée par l'immolation véritable, l'immolation qui a teint notre front d'un sang protecteur, qui a marqué d'un signe notre bouche, qui a sanctifié par une onction sacrée notre corps, maison de notre âme? » — Les ébionites et plusieurs autres hérétiques niaient aussi la divinité de Jésus-Christ. Prudence prouve que le Messie est Dieu par les miracles de sa naissance et les prodiges qu'il a lui-même accomplis durant sa vie. Après une longue digression sur l'âme de l'homme, il revient au dogme de la divinité de Jésus-Christ. Il réfute ensuite les rêveries des manichéens et des docètes, ou *phantasiastes*, qui prétendaient que le corps du Sauveur n'était pas véritable, mais pareil à une ombre, à un fantôme. « Que fait le Christ, s'il ne prend pas ma nature? Quel infirme délivre-t-il, s'il ne daigne pas porter le fardeau de la chair, s'il a horreur de l'œuvre de ses mains? Croit-il indigne de lui de prendre un corps d'argile, ce Dieu qui n'a pas cru indigne de lui de toucher cette argile, quand il a fait nos corps avec du limon inanimé, quand il a pétri la terre de ses doigts pour former nos membres? » Prudence termine son poëme sur la divinité de Jésus-Christ, en exposant le dogme de la résurrection de la chair.

L'*Hamartigenia* traite de l'origine du mal. L'antique dualisme oriental qui supposait deux principes, l'un créateur du mal et l'autre créateur du bien, avait pénétré en Occident par les gnostiques, par les marcio-

nites et par les manichéens, dont les erreurs se perpétuèrent jusque vers la fin du moyen-âge. Prudence montre d'abord comment l'idée de Dieu implique nécessairement l'idée de l'unité. Si l'on admet deux principes, il n'y a pas de raison pour ne pas en admettre plusieurs. On ne peut concevoir le Dieu méchant de Marcion. Le système absurde qui regardait l'Ancien Testament comme l'œuvre du principe mauvais, et le Nouveau Testament comme l'œuvre du bon principe, contredit manifestement la sainte Écriture. Le mal vient du mauvais usage que font de leur liberté les créatures raisonnables. Plusieurs anges ont introduit le mal en eux-mêmes et l'ont ensuite répandu hors d'eux-mêmes sur la terre. L'ange déchu a fait décheoir l'homme. Il l'a excité à se servir de sa liberté pour désobéir à Dieu. Prudence décrit les divers effets du péché de nos premiers parents. La terre se révolte contre son roi devenu rebelle à son créateur. « Alors les lions cruels apprirent à se nourrir du sang innocent des génisses, à déchirer d'une dent féroce les taureaux soumis au joug et à tuer le pasteur. Attiré par des bêlements plaintifs, le loup s'efforça d'envahir pendant la nuit les bergeries pleines de brebis. Tout animal eut par instinct l'habileté rusée qu'exigent le vol et le meurtre; la fourberie excita ses sens dépravés. Quoique des murailles de pierre entourent les jardins florissants, quoique des haies épaisses servent comme de fortification aux champs où croît la vigne, le hanneton dévastateur rongera les germes et les bourgeons, et les oiseaux gourmands dévoreront les raisins. Parlerai-je des herbes dont les fibres sont enduites de poison et pleines d'un suc dangereux qui peut donner la mort? Voilà qu'une saveur nuisible fermente

dans les tendres rejetons, tandis qu'auparavant la nature ne produisait qu'une ciguë inoffensive, tandis que la brillante fleur qui pare le vert laurier-rose offrait aux chèvres folâtres une nourriture salutaire. Les éléments ne connaissent plus de mesure, ils entraînent, ils précipitent tout. Leurs forces, qu'aucune loi ne domine, ébranlent l'univers. Les aquilons dans leurs luttes brisent les bois ombreux. Les forêts tombent déracinées par d'irrésistibles tempêtes. Ailleurs, le torrent rapide répand ses eaux impétueuses au-delà des rives qui devraient le contenir, et il erre en maître au milieu des champs dévastés. A leur naissance pourtant les éléments n'ont pas reçu du Créateur la fureur qui les agite, mais tout s'est révolté, toute mesure a été brisée, et les lois qui maintenaient la paix ont été violées. » — Maintenant le démon continue à tenter l'homme dont le cœur coupable se plaît dans le mal. Les passions mauvaises de l'homme expliquent le mal qui règne sur la terre. Prudence arrive ensuite à la principale objection de Marcion contre la Providence : Dieu peut empêcher l'homme de faire le mal ; s'il ne le pouvait pas, il ne serait pas tout-puissant. D'où vient donc que Dieu n'use pas de sa puissance pour forcer l'homme à ne faire que le bien ? Prudence n'explique pas le mystère de l'accord de notre libre arbitre avec la toute-puissante volonté de Dieu, mais il montre que la liberté de l'homme est une prérogative glorieuse et que nous devons remercier Dieu de nous avoir donné la faculté d'agir d'après notre propre détermination. « Lorsque Dieu t'a établi le maître de tout ce qu'il avait créé, lorsqu'il a ordonné au monde d'obéir à tes ordres et t'a fait commander à la terre et à la mer, aux vents et aux fleuves, a-t-il refusé, avare envers toi seul, de te laisser

ton propre arbitre? T'a-t-il privé de liberté, t'en croyant indigne? Choisi pour être le roi de ce grand univers, comment, déshonoré par un honneur incomplet, n'aurais-tu pas été aussi roi de toi-même? Car quel est l'honneur d'un maître dont l'âme n'est point libre et dont la pensée obéit à une loi inévitable? Quelles louanges, quels mérites peut acquérir l'homme sans un certain combat pour vivre dans la justice entre la bonne et la mauvaise voie?... La probité forcée ne mérite aucun honneur, c'est une vertu vile et sans gloire. Il n'y a pas d'autre vertu que celle qui brille en repoussant le mal et en s'avançant dans la voie droite par un plus grand amour du bien. » — C'est donc parce qu'il doit mériter sa destinée que l'homme est libre de faire le bien et le mal. Après la mort il recevra le juste prix de ses actions. Le poëte décrit l'éternité de supplices qui punira les méchants et l'éternité de bonheur qui récompensera les bons.

La *Psychomachia*, ou combat de l'âme, est un poëme allégorique et descriptif. La vie de l'homme sur la terre est un combat perpétuel. La partie de notre être qui tend à s'élever vers le ciel a besoin de lutter contre la partie abjecte qui tend à s'abaisser vers la matière. Racine écrivait, en traduisant saint Paul : « Mon Dieu, quelle guerre cruelle ! je trouve deux hommes en moi. » Et Louis XIV, entendant ces vers, s'écriait : « Je connais bien ces deux hommes. » Hélas ! qui ne les connaît pas ? Prudence, dans sa Psychomachia, a consacré un millier de vers à décrire le triomphe des vertus sur les vices. Il commence par mettre sous nos yeux le combat de la Foi contre l'Idolâtrie. C'est dans l'ordre. L'idolâtrie est la source de tous les vices. Au lieu de mettre un obstacle à leur développement, elle déifie leurs

plus monstrueux excès, et place dans l'Olympe des dieux plus aimés des hommes à cause de leurs vices qu'à cause de leur pouvoir. Ce n'est qu'après avoir vaincu l'idolâtrie que les vertus peuvent espérer d'établir leur empire dans les cœurs. Le poëte nous fait ensuite assister au combat de la pudicité contre le libertinage, de la patience contre la colère, de l'humilité contre l'orgueil, de la tempérance contre la débauche, de la générosité contre l'avarice, de la concorde contre la discorde. Il met dans la bouche de la concorde un éloge de la paix qui rappelle le tableau de la charité tracé par saint Paul. « La paix est l'œuvre suprême de la vertu, la paix est le fruit de nos travaux, la paix est le prix de la guerre que nous avons soutenue, la récompense après nos dangers. C'est la paix qui donne aux astres leur force. C'est la paix qui affermit la terre. Sans la paix rien n'est agréable à Dieu. Il ne bénit pas l'offrande que vous voulez présenter sur l'autel, si, dans le fond d'un cœur inapaisé, votre âme agitée hait un de vos frères. Si vous vous élanciez sur des bûchers aux flammes dévorantes, martyr pour le nom du Christ, en conservant des sentiments secrets de colère et de haine, il ne vous servirait de rien de livrer pour Jésus-Christ votre vie précieuse, car la paix est la condition du mérite. La paix ne s'enfle pas d'orgueil, n'est point jalouse, ne porte pas envie à son frère. Elle souffre tout avec patience, elle croit tout. Blessée, elle ne se plaint jamais, elle pardonne toute offense. Elle se hâte avec anxiété pour que son pardon prévienne le coucher du soleil, de peur qu'en disparaissant le soleil ne la voie encore irritée. Quiconque veut immoler à Dieu un holocauste doit offrir avant tout la paix. Aucune hostie n'est plus agréable au Christ. »

Le poëme : *Contre Symmaque*, a dû être écrit vers l'année 404. Auguste, après la bataille d'Actium, avait fait élever, en l'honneur de Jules César, la *Curia Julia*, et il y avait fait placer une statue et un autel de la Victoire, que les sénateurs, en tenant leurs assemblées, devaient honorer avec de l'encens et des libations. Cet autel fut aboli par Constance, fils de Constantin le Grand; mais peu de temps après, Julien l'Apostat le rétablit. Les empereurs Jovien et Valentinien l'Ancien le laissèrent subsister, quoiqu'ils fussent chrétiens. Lorsque Gratien fut parvenu à l'empire, non-seulement il détruisit l'autel de la Victoire, mais il retira aux prêtres païens de Rome et aux vestales les traitements qu'on avait coutume de leur accorder. Symmaque, en 382, au nom des sénateurs païens, demanda à Gratien de rétablir l'autel de la Victoire, et de rendre leur traitement aux prêtres du paganisme; mais saint Damase, qui était alors souverain-pontife, envoya à saint Ambroise, évêque de Milan, un écrit par lequel les sénateurs chrétiens protestaient contre cette double demande. Grâce à l'intervention de saint Ambroise, Symmaque ne fut point écouté. Après la mort de Gratien, Symmaque présenta à l'empereur Valentinien le Jeune sa supplique pour l'autel de la Victoire et pour les priviléges des prêtres païens. Saint Ambroise, se souvenant de l'écrit que le pape Damase lui avait envoyé deux ans auparavant, réfuta les prétentions de Symmaque. Valentinien suivit les conseils de l'évêque de Milan, et n'accorda rien aux sénateurs païens. Ils s'adressèrent au rhéteur Eugène, lorsqu'il eut été salué empereur par le comte gaulois Arbogaste. Eugène repoussa deux fois leur demande, puis, sollicité une troisième fois, il leur accorda ce qu'ils désiraient. Mais

lorsque Théodose eut vaincu cet empereur grammairien et l'eut fait décapiter en 394, il annula tout ce qui avait été accordé aux superstitions païennes. Au commencement du cinquième siècle, sous le règne d'Honorius, les Goths envahirent l'Italie. Symmaque trouva dans cette invasion un prétexte pour renouveler sa supplique; il prétendit que pour chasser les Goths de l'Italie, il fallait rétablir l'autel et la statue de la Victoire. Prudence le réfuta vigoureusement, et rendit inutiles tous ses efforts.

Le poëme contre Symmaque est divisé en deux livres. Dans le premier, Prudence montre l'absurdité du culte des idoles; il célèbre le triomphe public du christianisme sous l'empereur Constantin; il témoigne que de son temps les païens ne formaient plus dans Rome qu'une petite minorité. « Vois tressaillir d'allégresse les Pères conscrits, les plus belles lumières du monde; vois se réjouir l'assemblée des vieux Catons en se revêtant d'une blanche robe, du manteau sans tache de la piété, et en se dépouillant de leurs insignes pontificaux; tous se hâtent vers les temples purs des Nazaréens. La roche tarpéienne n'en retient qu'un petit nombre. Auprès des fontaines apostoliques accourent la tribu d'Évandre, les descendants d'Annius et les illustres rejetons de Probus. On dit que le généreux Anicius honora le premier le Sénat, en prosternant en sa personne la glorieuse Rome devant le Christ. Bien plus, l'héritier de la famille et du nom d'Olibrius, inscrit dans les fastes consulaires, revêtu des insignes des sénateurs, abaisse les faisceaux de Brutus devant le tombeau d'un martyr, et incline devant le Christ la hache ausonienne..... Tourne maintenant tes yeux vers le peuple. Sont-ils nombreux ceux qui ne mépri-

sent pas l'autel infect et sanglant de Jupiter? Tout ce peuple pauvre, obligé de monter sous les toits pour atteindre sa demeure, broyant la noire pierre sous ses pieds sans repos, nourri avec le pain qu'on distribue du haut des gradins élevés, tout ce peuple se presse au pied du mont Vatican où sont conservées, comme un gage d'amour, les cendres de saint Pierre, notre père, ou accourt en foule compacte dans le temple de Latran, d'où il rapporte le signe sacré de la croix et l'onction royale du chrême. »

Dans le second livre, Prudence réfute directement le discours de Symmaque. Le préfet de Rome prétendait que la statue de la Victoire avait été la cause de toutes les gloires de la patrie, qu'elle avait soumis le monde au Sénat romain. Il ajoutait qu'il ne fallait pas changer les anciennes coutumes, qu'on devait conserver fidèlement un autel que les ancêtres avaient entouré de leurs plus profonds respects. Prudence explique les causes des victoires de Rome. L'unité politique du monde devait, dans les desseins de la Providence, préparer l'unité religieuse. « Romains, je vous dirai pourquoi de si beaux succès ont couronné vos efforts, pour quelle cause votre gloire s'est accrue, d'où vient que votre puissance a dompté le monde. Dieu, voulant associer les peuples séparés par leurs langues, les royaumes dont le culte était différent, a décrété que tout ce qui pouvait être façonné par les mœurs serait uni sous un même commandement et supporterait sous un même joug des liens faciles, et qu'ainsi l'amour de la religion tiendrait rapprochés les cœurs des hommes..... Les différentes nations n'ont plus formé qu'un seul peuple..... C'est ainsi que la voie a été préparée pour la venue du Christ. » Prudence

montre combien il est absurde de conserver une erreur parce qu'elle est ancienne, lorsque la vérité brille d'un éclat qui éblouit les yeux. Du reste, l'idolâtrie ne s'est établie qu'en renversant un culte ancien : le culte primitif du vrai Dieu. Symmaque, en rhéteur consommé, avait eu recours à une ingénieuse prosopopée. Il supposait que Rome elle-même faisait entendre sa voix auguste. « Excellents princes, pères de la patrie, respectez mes nombreuses années..... » Prudence répond en prêtant à Rome un tout autre langage. Symmaque demandait qu'on laissât libres tous les cultes, prétendant que plusieurs chemins pouvaient conduire à la Divinité. Le poëte lui montre qu'il ne peut y avoir qu'un chemin qui mène à la vérité, que l'erreur seule est multiple et variée. Symmaque, se plaignant qu'on eût enlevé aux vestales leurs prérogatives, disait que c'était une injustice en même temps qu'une impiété qui attirait sur l'empire des malheurs sans nombre. Prudence lui répond : « Si les fléaux cruels qui naissent en ce monde méchant vengent les vierges vestales, pourquoi ne dévastent-ils pas seulement les champs des chrétiens, qui refusent à vos vierges les dons prescrits? Nous usons des produits de la campagne et de l'art de la culture ; nous n'avons pas à nous repentir de fatiguer nos mains. Lorsque se dresse l'antique pierre que l'erreur avait coutume d'entourer de bandelettes et d'arroser avec les poumons d'une poule, nous la brisons, et le terme violé ne reçoit aucune entraille en sacrifice. L'arbre orné de rubans qui portait des lanternes fumeuses, tombe frappé par la hache vengeresse : malgré cela, nos champs nous donnent les mêmes fruits, le temps a pour nous la même clémence et la même sérénité. »

Le *Péristéphanon* contient quatorze hymnes en l'honneur de divers martyrs. Prudence raconte leurs supplices, et rappelle les paroles qu'ils ont prononcées en répondant aux juges qui les invitaient à sacrifier aux idoles. Nous ne ferons pas l'analyse de ces récits lyriques, il nous suffira de les énumérer. Le poëte célèbre d'abord la foi et la constance des saints Hémétérius et Célédonius; il chante ensuite le glorieux martyre de saint Laurent; il adoucit sa voix pour raconter la touchante mort de sainte Eulalie; les dix-huit martyrs de Saragosse lui rappellent sa patrie, et les reliques précieuses que chaque ville d'Espagne entoure de vénération; il retrouve, pour célébrer le triomphe de saint Vincent, l'accent énergique et soutenu que saint Laurent lui a déjà inspiré; il entonne ensuite une hymne en l'honneur des bienheureux martyrs Fructuosus, évêque de l'Église de Tarragone, Augurius et Eulogius ses diacres; il glorifie le martyr Quirinus; il écrit quelques vers pour un baptistère élevé à l'endroit même où deux martyrs ont versé leur sang; il nous dit comment saint Cassien d'Imola, qui enseignait la grammaire aux enfants, a eu pour bourreaux ses élèves eux-mêmes. Le supplice de saint Romain et ses interrogatoires lui donnent l'occasion de combattre de nouveau le paganisme et d'exposer la doctrine chrétienne, en rappelant les réponses du martyr. Il dédie à l'évêque Valérien une hymne en l'honneur de saint Hippolyte, immolé à Ostie et enseveli dans les Catacombes romaines; il chante avec de pieux transports la fêtes des saints apôtres Pierre et Paul, rappelle leurs morts, décrit leurs tombeaux et les églises élevées au-dessus de leurs glorieuses reliques; il nous transporte en Afrique, pour nous faire admirer à la fois l'éloquence

de saint Cyprien et sa mort courageuse. Il termine son recueil par une hymne en l'honneur du martyre de sainte Agnès.

Le *Dittocheum*, ainsi appelé d'un mot qui signifie, selon les uns, *double livre*, et plus probablement, selon les autres, *double nourriture*, est un abrégé de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Arévalo conjecture que les quarante-huit quatrains dont se compose le *Dittocheum*, ont été écrits par Prudence pour être gravés au-dessous des peintures qui ornaient les églises du quatrième siècle, et qui représentaient les principaux faits de l'Histoire sainte. Cette supposition nous paraît probable. Il est certain qu'à cette époque on rappelait par la peinture, dans les églises, le triomphe des martyrs. Les tableaux représentant les grands faits de l'Ancien et du Nouveau-Testament étaient peut-être plus rares, cependant on les admettait depuis longtemps dans les assemblées des chrétiens. Tout le monde sait qu'on trouve dans les Catacombes des peintures qui datent certainement des premiers siècles, et qui représentent Moïse frappant le rocher, le prophète Jonas, les trois enfants dans la fournaise, Jésus-Christ, sous les traits du bon pasteur, opérant des miracles, prêchant sa doctrine. Lorsque la paix eut été rendue à l'Église, la peinture chrétienne décora les basiliques comme elle avait décoré les Catacombes. Le tableau parlait aux yeux et servait à l'enseignement du peuple. Afin de préciser davantage cet enseignement, on grava quelques vers au-dessous des diverses peintures. Les quatrains qui composent le *Dittocheum*, ont eu sans doute cette pieuse destination [1].

[1] Je m'étonne que Théod. Obbar ait rejeté l'opinion d'Arevalo, car il ajoute en note : « Constantinum plures utriusque Testamenti historias pictas repræsentari *jussisse constat.* »

CHAPITRE III.

DE LA POÉSIE DE PRUDENCE.

Caractères généraux de la poésie chrétienne. — Nous les retrouvons dans Prudence. — De ses œuvres lyriques. — De ses œuvres didactiques. — Du symbolisme poétique de Prudence. — Du sentiment de la nature dans le christianisme. — Latinité de Prudence, licences de sa versification.

Dans Prudence, le poëte et le chrétien sont inséparables. Ses vers ne sont que l'expression extérieure de la piété de son âme. Pour lui la poésie n'est pas une élégante distraction qui doit charmer ses loisirs; c'est encore moins un art glorieux qu'il faut cultiver avec amour, afin de conquérir l'admiration des hommes; c'est, avant tout, un moyen de glorifier Dieu, c'est une forme de la prière [1].

Entre les œuvres littéraires qui se sont produites en si grand nombre sous le règne de l'idolâtrie, et les œuvres littéraires inspirées par le génie du Christianisme, on doit nécessairement remarquer des oppositions frappantes, des différences bien tranchées, soit

[1] Arevalo dit très-bien : « Non poteris vel unicum ejus versum reperire qui aut ad religionem stabiliendam, aut ad fovendam pietatem non referatur. »

que l'on considère les pensées familières aux écrivains, soit que l'on examine les formes qui expriment ces pensées. Tant que le paganisme domina le monde par la civilisation grecque et par la puissance romaine, l'humanité fut scindée en deux parts inégales : ici les troupeaux d'esclaves, la plèbe, la vile multitude; au-dessus les nobles, les riches et les savants. La moitié des hommes ne participaient pas à la civilisation dont jouissaient les hautes classes. Loin de moi le profane vulgaire, s'écriait le poëte païen, enorgueilli par son génie, je le hais, ce vulgaire ignorant, *odi profanum vulgus et arceo.* Tel ne sera pas le langage du poëte chrétien. Sachant que le Fils de Dieu a daigné mourir pour les pauvres et les esclaves, il ne dédaignera pas de chanter pour eux. Loin de repousser le vulgaire, si profane qu'il soit, il dira plutôt, comme le divin Maître : Laissez venir à moi les simples et les petits, *sinite parvulos venire ad me.* En parcourant les poëmes de Prudence; on remarque promptement qu'il n'a pas écrit uniquement pour les lettrés, mais pour tous les chrétiens ses frères; il se conforme à leur langage, il accepte leur prosodie.

Platon, que la connaissance des traditions antiques avait éclairé de lumières meilleures, pouvait définir le beau : la splendeur du vrai; mais pour le plus grand nombre des païens, le beau n'était que la splendeur des formes. Ils s'arrêtaient aux corps; ils n'admiraient que les perfections des créatures. Les dieux païens n'étaient que des hommes plus beaux. Flatter les sens paraissait être le but premier de l'art. De là, chez les poëtes, cette harmonie des syllabes et du rhythme qui charme l'oreille, ce soin constant d'éviter les mots durs et mal sonnants. La plupart des poëmes païens

sont consacrés à célébrer la beauté du corps, la force physique, les plaisirs matériels. Les épithètes que le poëte ajoute aux noms de ses héros, se rapportent presque toujours aux qualités du corps. Dans Homère nous pouvons admirer Pâris à la belle chevelure, Junon aux bras blancs, Pallas aux yeux bleus, Ménélas à la poitrine retentissante. Cette habitude est encore plus prononcée chez les auteurs bucoliques. Pour eux une bergère est une vierge aux cheveux dorés, un berger est un blond pasteur de chevreaux.

Le christianisme apporta dans l'esthétique la même rénovation qu'il avait apportée dans la morale. Sous son influence la beauté du corps fut regardée comme une chose vaine et passagère, comme une séduction dangereuse depuis que toute chair a corrompu sa voie. La beauté de l'âme fut appréciée à sa juste valeur, on aperçut en elle l'image et la ressemblance de Dieu. Le poëte chrétien ne cherche pas ce qui est parfait comme la matière, comme la créature, mais ce qui est parfait de la perfection même du Père céleste. Prudence prend son essor au-dessus de la terre; il chante ce qui fait le sujet des cantiques des anges dans le ciel; il célèbre la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption; il tresse des couronnes pour les martyrs; il s'élève, dans ses contemplations, jusqu'au sein des infinies perfections de Dieu. La beauté qui charme les sens ne peut l'émouvoir, il n'est ravi que par la beauté qui plaît à l'âme. Une parole sensible étant nécessaire ici-bas pour l'expression de la pensée, Prudence ne néglige pas la forme artistique, mais il s'impose un style sévère et concis qui s'adresse plutôt à l'esprit qu'aux sens, et spiritualise davantage le travail du poëte.

Le christianisme, dans sa restauration universelle,

transformait le génie des poëtes aussi bien que le génie des savants, mais en même temps, posant de nouveaux principes de réflexions, de sentiments et d'actions, il créait ces hommes nouveaux que nous appelons les saints. L'âme du poëte, l'âme du savant, l'âme du saint se touchent par plusieurs points de contact. Qu'est-ce que le saint? C'est celui que la sainteté de Dieu sollicite à produire quelque chose qui lui ressemble. C'est celui qui pratique le bien avec énergie et courage, qui s'efforce de monter de vertu en vertu, qui n'est point découragé par le sentiment de sa faiblesse, qui, persuadé qu'il peut tout, fortifié par la grâce, obéit à l'injonction du divin maître : Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait. Qu'est-ce qu'un savant véritable et chrétien? C'est celui que la vérité de Dieu sollicite à connaître tout ce qui est vrai, qui, pour y parvenir, travaille avec énergie et courage; qui sait que la raison humaine est un flambeau vacillant et que les problèmes dont il cherche ici-bas la difficile solution présentent des profondeurs si obscures, qu'elles ne peuvent être illuminées que par les rayons d'en haut; qui cependant, prêtant une oreille attentive à tout ce que Dieu dit, se sert avec foi des paroles révélées pour connaître ce que Dieu ne dit pas; qui supporte patiemment sa peine, désireux de plaire à celui qui a dit : Je suis la vérité, je suis la voie qui mène à la connaissance de la vérité; je suis la vie dont on jouit quand on est parvenu à connaître la vérité. Qu'est-ce qu'un poëte véritable et chrétien? C'est celui qui s'applique à la réalisation du beau avec énergie et courage, sans se laisser aller à l'abattement quand il sent que ses œuvres n'égalent pas l'idéal qu'entrevoit son âme; celui qui voudrait contempler ce que l'œil de l'homme n'a

point vu, raconter ce que l'oreille de l'homme n'a point entendu ; celui qui, voulant revêtir sa pensée de formes splendides, étudie avec amour les formes qu'anime la pensée de Dieu, la création, l'Écriture Sainte, l'âme régénérée pour la vie éternelle, et par-dessus tout, l'homme-Dieu Jésus-Christ.

Le saint tend à la perfection dans la pratique de la vertu, le savant tend à la perfection dans la recherche de la vérité, le poëte tend à la perfection dans la réalisation du beau; tous les trois donc tendent harmoniquement à Dieu. Dans le christianisme, leurs trois tendances ne se séparent point ; elles forment une trilogie admirable. Pendant le cours des siècles chrétiens, il n'est pas rare de rencontrer des âmes en qui brille le triple éclat de la sainteté, de la science et de la poésie. Ce sont là comme trois fruits différents qui mûrissent sur le même arbre. L'Eglise catholique a reçu de son fondateur une fécondité divine, une séve qui, restant toujours la même, se diversifie merveilleusement dans les branches. Saint Grégoire de Nazianze, saint Ephrem, saint Thomas, saint Bonaventure nous apparaissent comme de grands saints, de profonds savants, de sublimes poëtes. A ces noms illustres nous pouvons ajouter le nom de Prudence.

Ce n'est point pour satisfaire les goûts délicats de son esprit lettré, ce n'est point parce qu'il ambitionne la gloire littéraire que Prudence est poëte; c'est pour glorifier Dieu, c'est pour édifier le prochain. Il ne compose pas ses vers pour se délasser en ses moments perdus; il ne fait de son talent qu'un usage utile et saint. Sa poésie est essentiellement chrétienne, comme est chrétienne l'éloquence de saint Jean Chrysostôme, comme est chrétienne la philosophie de saint Augus-

lin. Tantôt les vers de Prudence contiennent une prière, tantôt une prédication. De là le double caractère de sa poésie ; elle est *lyrique* et *didactique*.

Le lyrisme dans sa plus haute conception peut se définir comme la prière : c'est une élévation de l'âme vers Dieu. La prière initie le poëte aux joies ineffables de l'amour de Dieu, au travail fécond de la méditation; elle l'habitue à se replier sur lui-même, à se connaître, à se résigner aux voiles obscurs qui, sur cette terre, entourent toute créature. Les insondables mystères du christianisme donnent à l'âme une tendance à la rêverie, à la contemplation, à l'extase; or, n'est-ce point là ce qui fait la vie de la poésie lyrique? Les natures poétiques souffrent un malaise insupportable quand elles sont forcées de se mêler au monde positif; elles s'efforcent d'en sortir et de se réfugier dans un monde idéal. Mais le véritable monde idéal, c'est le royaume de Dieu, soit celui vers lequel doivent tendre nos espérances, et que nous appelons le ciel, soit celui que l'âme chrétienne porte en elle-même suivant la parole du divin maître : *Regnum Dei intra vos est*. La poésie de Prudence, inspirée par sa piété, devait s'exprimer naturellement sous la forme lyrique.

Pour faire apprécier tout ce que le lyrisme de Prudence a d'élévation et de grandeur, nous pourrions choisir au hasard quelques passages du *Cathemerinon* qui est admirable d'un bout à l'autre. Mais il faut lire en entier ces belles hymnes. Elles ont l'essor et le mouvement des odes de Pindare et chantent des sujets plus nobles et plus purs que les victoires remportées aux jeux olympiques. Nous préférons citer quelques fragments des hymnes en l'honneur des martyrs.

En racontant le martyre de saint Laurent, Prudence

demeure fidèle à l'histoire, mais il donne en même temps un libre élan à sa poésie. Il dit d'abord comment le préfet de Rome réclame à saint Laurent l'or et l'argent qu'il croit entassés au fond du sanctuaire. Le généreux diacre demande quelques jours de délai. Il rassemble tous les pauvres et tous les infirmes que secourait la charité des chrétiens. Au jour fixé, il montre au préfet cette légion d'indigents en lui disant : Voilà les trésors de l'église. Le préfet de Rome éclate en paroles d'injure et de menace. Voici la belle réponse que Prudence prête à saint Laurent :

« L'or qui excite en toi une si ardente soif est produit par les rochers enfouis dans les profondeurs de la terre; le travail des condamnés l'arrache des mines sombres qui le contiennent.

» Les fleuves, les torrents le roulent aussi dans leur sable fangeux, et pour l'obtenir, il faut purifier dans le feu cette terre grossière.

» L'or fait évanouir la pudeur, l'or corrompt l'intégrité de la justice. L'or détruit la paix, triomphe de la fidélité, fait fléchir la rigueur des lois.

« Peux-tu vanter, peux-tu estimer cet or, poison de la gloire ? Si tu demandes quel est l'or véritable, c'est la lumière, c'est le genre humain.

« Ils sont enfants de la lumière, ces pauvres, enchaînés à un corps débile, de peur que le bien-être de la chair n'enfle leur esprit d'un fol orgueil.

« Lorsque la maladie abat les membres, l'âme a plus de force et de vigueur, et lorsque les membres sont trop robustes, l'énergie de l'intelligence s'affaiblit.

« Le sang, toujours échauffé pour le crime, agit avec moins de force quand son ardeur est épuisée par la souffrance et qu'un reste de vie l'anime à peine.

« Si j'avais à choisir, j'aimerais mieux souffrir les plus cruelles douleurs, jusqu'au brisement de tous mes membres, et vivre pleinement de la vie de l'âme.

« Nos frères ont des membres débiles, mais leur beauté intérieure est intacte ; ils portent une âme innocente que nulle maladie ne flétrit.

« Chez vous, les corps sont robustes, mais une lèpre intérieure vous corrompt ; l'erreur fait boiter votre esprit ; la fraude aveugle ne distingue plus rien.

« Chacun de tes riches, malgré l'éclat de son visage et de ses vêtements, est plus faible, je te le prouverai, que le dernier de mes pauvres.

« Celui qui tire vanité de la soie qui le pare, celui qui s'enfle sur le char qui le porte, l'hydropisie de l'rogueil gonfle son âme de ses flots empoisonnés.

« Voici un avare ! Ses mains se sont recourbées, ses ongles se sont repliés en crochets, et il ne peut plus étendre ses doigts paralysés.

« Cet autre, une débauche fétide l'entraîne dans des lieux infâmes ; il se souille dans la boue d'un cloaque infect en mendiant des crimes honteux.

« Celui que l'ambition tourmente et qu'altère la soif des honneurs, n'est-il pas tout haletant ? La fièvre ne consume-t-elle pas son âme ? un feu caché ne brûle-t-il pas ses veines ?...

« Quant à ces pauvres que ton orgueil méprise, que tu juges dignes d'exécration, bientôt dépouillant ces membres couverts d'ulcères, ils jouiront d'une éternelle santé.

« Libres enfin et dégagés de cette chair si corrompue, ils brilleront dans la demeure du Père, des splendeurs d'une vie radieuse.

« Ils ne seront plus faibles et sordides, comme tu les vois maintenant, mais lumineux sous des robes de pourpre et des couronnes d'or... »

Prudence raconte ensuite le supplice de saint Laurent; il suppose qu'avant d'expirer, le martyr entrevoit l'avenir de Rome, et, du milieu des flammes qui consument son corps, exhale vers le ciel cette prière :

« O Christ ! ô Dieu unique ! ô splendeur et vertu du Père ! ô créateur de la terre et du ciel ! ô toi qui fondas ces remparts !

« Toi par qui le sceptre de Rome a dominé tous les événements, qui as ordonné au monde d'obéir à la toge quirinale et de céder aux armes romaines,

« Afin de régir par des lois uniformes les mœurs de tant de nations différentes, la variété de leurs usages, de leurs langues, de leurs génies et de leurs religions.

« Voilà que le monde entier est soumis à l'empire de Rémus; les usages les plus dissonants se fondent dans l'harmonie d'une même pensée et d'un même langage.

« Ce grand événement s'est accompli, afin que la puissance du nom chrétien enchaînât plus fortement dans un seul et même lien l'univers entier.

« O Christ ! accorde à tes Romains que leur cité soit chrétienne, cette cité dont tu t'es servi pour donner aux autres peuples un seul et même culte sacré.

« Que tous les membres de ce vaste corps s'unissent dans un même symbole ; que l'univers soumis s'adoucisse, qu'elle s'adoucisse, Rome tête suprême des nations.

« Qu'elle comprenne que les régions les plus sépa-

rées se réunissent dans une même grâce; que Romulus devienne fidèle, que la foi éclaire Numa.

« L'idolâtrie troyenne déshonore encore la curie des Catons, vénérant par des feux cachés les pénates des Phrygiens exilés.

« Le sénat, j'ai horreur de rappeler tant d'erreurs monstrueuses des pères de la patrie, le sénat honore Janus à deux têtes et Hercule, il célèbre les fêtes du vieux Saturne.

« O Christ ! efface ce déshonneur; envoie ton ange Gabriel, afin que les enfants de Job, aveuglés par le mensonge, reconnaissent le vrai Dieu.

« Nous pouvons espérer ce bonheur; nous en avons des gages certains, car ici règnent déjà les deux princes des apôtres.

« L'un est le noble instrument de la vocation des Gentils; l'autre, assis sur la chaire suprême, ouvre les portes du Ciel dont les clés lui sont confiées.

« Retire-toi, Jupiter adultère, oublieux de la honte de ta sœur ; délivre Rome de ta présence, fuis son peuple qui déjà appartient au Christ.

« Paul te chasse d'ici, le sang de Pierre te poursuit; la cruauté de Néron, que tu avais armé toi-même, te devient fatale.

« Je vois venir un prince qui sera serviteur de Dieu et ne permettra pas que Rome serve des idoles au culte honteux.

« Il ferme les temples des faux dieux; il fait murer leurs portes d'ivoire, il en condamne le seuil criminel, il scelle à jamais le fer de leurs verroux.

« Les marbres alors brilleront purs du sang des victimes; les statues d'airain qui maintenant servent aux idoles s'élèveront sans nuire à la foi.

« Telle fut la fin de sa prière, telle fut la fin de la vie qui l'attachait à son corps, son âme s'envola de ses lèvres avec sa dernière parole.... »

Cette invocation au Christ, cette explication des desseins de la Providence dans l'établissement de l'empire romain, cette prière pour l'unité religieuse du monde, cette prédiction du règne de Constantin, vainqueur par le signe de la croix, ce mouvement rapide, cette concision de langage, cette élévation de pensées, nous présentent les caractères de la plus noble poésie lyrique. Nous pourrions emprunter au recueil des hymnes en l'honneur des martyrs, beaucoup de fragments qui égalent en beauté simple et sévère celui qu'on vient de lire. Mais nous devons montrer que Prudence, quand il le faut, assouplit son vers énergique. Il sait exprimer avec bonheur des pensées gracieuses. Ecoutons-le, changeant de ton, ajoutant de nouvelles cordes à sa lyre, pour chanter sur un mode plus doux le martyre de sainte Eulalie.

— «... Elle avait à peine vécu douze ans, elle n'avait vu que douze hivers, lorsque son courage devant le bûcher pétillant saisit d'effroi les bourreaux, étonnés de ce qu'elle regardait le supplice comme un plaisir.

« Déjà elle avait donné plus d'un signe de son désir d'arriver au trône du Père. Elle ne destinait pas son corps aux liens de l'hymenée; elle repoussait les vaines parures et, encore petite enfant, elle ignorait les jeux de son âge.

« Elle méprisait l'ambre, dédaignait les roses et rejetait les tissus dorés. Son visage était sévère et sa démarche modeste. Dès l'âge le plus tendre, elle réglait sa vie avec la sagesse des vieillards aux cheveux blancs.

« Mais dès qu'une furieuse persécution s'est élevée contre les serviteurs de Dieu, ordonnant aux chrétiens, sous peine de mort, d'offrir de l'encens et de brûler les entrailles d'une brebis devant des dieux mortels.

« L'âme sainte d'Eulalie a frémi. Elle est prête, dans son indomptable courage, à soutenir une lutte cruelle. Son cœur magnanime ne respire que pour Dieu. Humble femme, elle veut provoquer les hommes armés du glaive.

« L'amour vigilant de sa mère force la vierge courageuse à demeurer à l'ombre du foyer domestique, cachée à la campagne, de peur que trop heureuse de donner son sang, elle ne se précipite, éprise de la mort.

« Eulalie ne peut supporter ce repos et ce retard indignes d'elle. La nuit, sans témoin, elle ouvre les portes, elle franchit l'enclos qui entoure sa demeure, elle fuit à travers une plaine où nul sentier n'est tracé.

« Ses pieds se blessent en avançant sur un sol hérissé de buissons épineux, mais un chœur angélique l'accompagne et une lumière dirige ses pas dans l'horreur d'une nuit silencieuse...

« Sa marche est rapide, ses pas sont précipités ; elle a franchi plusieurs milles avant que l'aurore ait rougi les cieux. Dès le matin, animée d'une sainte fierté, elle se présente devant le tribunal et se tient debout au milieu des faisceaux.

« Dites-moi, s'écrie-t-elle, quelle fureur vous pousse à perdre à jamais des âmes infortunées, à prosterner devant des pierres taillées en idoles des cœurs tristement prodigues de leurs hommages, et à nier le Dieu qui a tout créé ?

« O malheureux peuple ! vous cherchez des chrétiens ? Me voici ! Je déteste votre culte diabolique, je foule aux pieds vos idoles; mon cœur et ma bouche confessent le vrai Dieu.

« Isis, Apollon, Vénus ne sont rien. Maximien, lui-même, n'est rien. Vos déesses ne sont rien, parce qu'elles sont l'œuvre de vos mains, Maximien, parce qu'il adore ce que vos mains ont formé ; c'est la même vanité, le même néant...

« A ces mots, le préteur s'écrie, transposté de colère : Saisis, licteur, celle qui vient au-devant du châtiment, et accable-la de supplices. Qu'elle sente que la patrie a des dieux et que le prince ne porte pas vainement le sceptre...

« Cependant, je voudrais, avant d'ordonner ta mort, te faire racheter ta faute, s'il est possible, ô malheureuse enfant ! Considère les joies et les honneurs que l'hymen te fera moissonner.

« Si tu n'es pas émue par l'or et la pompe de l'hyménée, par la vénérable tendresse de tes vieux parents dont tu abréges les jours, vois, du moins, les apprêts d'un épouvantable supplice.

« Ou le glaive tranchera ta tête, ou les bêtes féroces déchireront tes membres, ou tu seras livrée aux bûchers enflammés, et pleurée par tes parents avec des sanglots, tu seras réduite en cendres...

« La martyre ne répond rien à ces paroles, mais elle frémit, elle crache devant le tyran, renverse les idoles et foule aux pieds les gâteaux de farine et les encensoirs.

« Aussitôt deux bourreaux déchirent sa tendre poitrine ; un ongle de fer sillonne de chaque côté son flanc virginal et le dépouille jusqu'aux os. Eulalie compte ses blessures.

« Seigneur, votre passion est écrite sur mon corps. Qu'il m'est doux d'y lire ces signes qui retracent vos trophées, ô Christ! Le sang empourpré qui jaillit de mes blessures prononce lui-même votre nom sacré.

« C'est ainsi qu'elle chantait, joyeuse, trop pleine de courage pour verser des larmes et gémir. La douleur n'arrive pas jusqu'à son âme. Ses membres sont rougis d'un sang nouveau qui coule à flots incessants.

« L'ongle de fer qui la couvrit de blessures et laboura son corps jusqu'aux os ne fut pas son dernier supplice; bientôt la flamme des torches embrasées enveloppa ses flancs et sa poitrine.

« Sa chevelure odorante voila son sein, couvrit ses épaules et fit à sa pudeur un vêtement... La flamme pétillante vole sur son visage... la vierge qui désire une prompte mort ouvre la bouche pour aspirer et boire la flamme.

« Soudain une colombe plus blanche que la neige, sort de la bouche de la martyre. Elle s'élance et vole vers les cieux. C'est l'âme d'Eulalie, innocente, rapide, sans tache.

« Dès que l'âme est partie, le cou fléchit, le bûcher s'éteint, le repos est rendu aux membres inanimés. Le vent souffle joyeux dans l'air et semble applaudir. La colombe s'élève vers les sanctuaires célestes... »

Louer des martyrs, c'est encore glorifier Dieu, qui est admirable dans ses saints. Les hymnes du *Péristéphanon* continuent l'œuvre pieuse commencée par Prudence dans le Cathémerinon. Quand sa poésie ne s'élève pas vers le ciel sur les ailes de la prière, elle cherche sur la terre les âmes exposées aux séductions du vice ou aux tentations de l'hérésie, pour les instruire

et les édifier. Quand Prudence n'est pas lyrique, il est *didactique*.

L'analyse que nous avons donnée des poëmes sur la divinité de Jésus-Christ, sur l'origine du mal, sur le combat de l'âme, et des deux livres contre Symmaque, suffit pour montrer combien Prudence, en écrivant ses vers, n'avait réellement pas d'autre but que celui d'être utile et d'enseigner. Nous reviendrons bientôt sur ces poëmes didactiques, en parlant de la théologie de Prudence. Du reste, ses deux recueils d'hymnes sont déjà pleins de conseils pieux et de salutaires enseignements. En rappelant les souffrances des martyrs, il exhorte les fidèles à imiter leur courage, à les prier avec ardeur, à honorer d'un culte solennel leurs glorieuses reliques. Dans ses hymnes quotidiennes il excite les âmes à prier assidument, à pratiquer la tempérance, la mortification, l'esprit de pauvreté.

Parmi les poëmes didactiques de Prudence il en est un que nous pourrions appeler un poëme *symbolique*; c'est celui qui retrace le *combat de l'âme*. Dans cette fiction allégorique les vertus et les vices sont personnifiés. Deux armées nombreuses se disputent le champ de bataille; l'une reconnaît pour chefs les péchés capitaux; l'autre obéit aux vertus dont la plus auguste est la foi. La lutte s'engage. Chaque vice, tour à tour, est vaincu par la vertu qui combat contre lui. Enfin, tous les ennemis de l'âme sont terrassés. Les vertus règnent seules sur ce champ de bataille glorieusement conquis. Elles y construisent un temple où la sagesse fera sa demeure. Ce temple de l'âme, où l'Esprit saint doit résider, est bâti sur le modèle de la céleste Jérusalem que saint Jean nous décrit dans l'Apocalypse. Pour donner une idée de la manière dont Prudence a conçu cette vaste allé-

gorie, nous citerons le combat de la Tempérance et de la Débauche. On verra que le symbolisme ne fait pas seulement le fond de ce long poëme, mais qu'il en pénètre tous les détails.

— « ... Un ennemi était venu des extrémités occidentales du monde, la Débauche, depuis longtemps prodigue d'une renommée perdue. Sa chevelure était parfumée, ses yeux errants, sa voix languissante. Elle était enivrée de délices, car sa vie c'est la volupté; sa vie est d'amollir l'esprit sensuel, de savourer sans frein des joies séduisantes, de lasser, d'épuiser les sens. Maintenant elle est pâle et vient de rejeter un repas du soir. Reposant au milieu des appareils du festin jusqu'au point du jour, elle a tout à coup entendu les rauques éclats du clairon qui l'appelle au combat. Elle a laissé ses coupes fumantes. Le vin et les parfums ont rendu son pas chancelant. Dans son ivresse elle marche à la guerre en foulant aux pieds des fleurs. Elle ne va pas à pied cependant, mais, portée sur un char somptueux, elle séduit et blesse les cœurs des hommes qui l'admirent. O nouvelle manière de combattre! Point d'arc dont la corde tendue chasse la flèche empennée; point de javelot qui vole en sifflant; point de fronde aux courroies tendues. Sa droite ne brandit pas une lance menaçante, mais sa main lascive répand des fleurs. Elle combat avec des feuilles de rose et verse au milieu des bataillons ennemis ses corbeilles enivrantes. Sa mielleuse haleine amollit les courages et distille jusque dans la moëlle des os un venin subtil qui les affaiblit. Ses parfums cruellement doux soumettent les fronts, les cœurs et les âmes. Elle séduit les guerriers bardés de fer et détruit leurs forces. Les voilà vaincus et sans courage; ils déposent honteusement

leurs javelots. Hélas! laissant tomber leurs bras languissants, ils admirent avec ravissement le char de la Débauche, orné de pierres précieuses aux feux variés, les rênes, tissues de fils d'or, qui rendent un son flatteur. Ils ne se lassent pas de contempler l'essieu de l'or le plus pur, les roues dont les rayons sont d'argent et d'une blancheur éblouissante, le cercle d'ambre aux pâles couleurs qui couronne ces roues et maintient les rayons à leur place. Déjà l'armée entière, charmée de se rendre, allait consommer sa perfidie et porter à l'ennemi ses drapeaux, désireuse d'obéir à la Débauche, de se soumettre à son sceptre facile, aux lois sensuelles du plaisir.

La Tempérance, forte et courageuse vertu, pleure sur un crime si affreux. Elle gémit de voir l'aile droite de son armée se mettre d'elle-même en déroute, et ses soldats jadis invincibles succomber avant de combattre. Elle fait arrêter le sublime étendard de la croix, qu'elle avait confié sagement au premier bataillon. Elle plante dans la terre ce signe sacré et s'efforce de ranimer sa troupe légère, de stimuler les courages par ses prières mêlées de reproches. « Quelle fureur insensée trouble vos âmes et les aveugle? Où courez-vous? A quel joug vous soumettez-vous? A quelles chaînes honteuses tendez-vous ces bras faits pour les armes? N'en rougissez-vous pas? à des chaînes où sont entrelacés des lis et des roses empourprées, où des fleurs azurées forment des couronnes printanières! Vous voulez livrer à des nœuds si honteux vos bras accoutumés à la guerre. Oserez-vous contenir avec des lames d'or votre virile chevelure, l'orner de bandelettes éclatantes, verser sur elle une huile embaumée, après que sur vos fronts l'huile sainte a tracé un signe ineffaçable, vous a donné

une onction royale, vous a marqués avec le chrême pour l'éternité ? Oserez-vous marcher d'un pas efféminé, porter cette robe traînante et faire flotter autour de vos membres les plis moelleux d'un manteau de soie, après avoir porté cette tunique immortelle que la foi pure et sans tache avait tissue d'une main savante, pour en revêtir, comme d'une cuirasse impénétrable, les cœurs purifiés qu'elle-même avait aidés à renaître ? Irez-vous à ces festins nocturnes où, dans d'immenses coupes, le falerne fume et déborde à flots écumeux ? Les tables, les lits, les vases aux riches ciselures sont blanchis par cette écume jaillissant des amphores qui, depuis trop longtemps, tiennent captif un vin choisi. La soif du désert n'altère donc plus vos âmes ! Elle est tarie cette source donnée à nos pères et qu'une verge mystérieuse fit jaillir de la fente d'un rocher. Vous ne vous nourrissez plus de la manne angélique descendue d'abord dans le désert autour des tentes de nos aïeux, et qu'aujourd'hui plus heureux sous la loi nouvelle, un peuple nouveau recueille bien mieux encore en se nourrissant du sang de Jésus-Christ. Nourris de ces mets sacrés, la honteuse Débauche vous entraîne dans les plus immondes repaires. Ceux que nulle colère frémissante, ceux que nulle idole n'a fait reculer, fléchissent devant une danseuse enivrée. Arrêtez-vous, je vous en prie. Souvenez-vous de vous-mêmes, souvenez-vous aussi du Christ... Allons, si vous êtes prêts à vous réunir sous mes ordres, moi, la Tempérance, j'ouvre la voie à toutes les vertus. Que la Débauche, mauvaise conseillère, escortée de soldats sans nombre, soit châtiée avec toutes ses légions sous les yeux du Christ. »

Elle dit et présente la croix du Sauveur aux coursiers

impatients qui traînent le quadrige de la Débauche. Elle appuie sur leurs freins ce bois vénérable. A l'aspect de ces bras étendus, de ce front rayonnant de gloire, les coursiers effarés reculent, se retournent, se hâtent de fuir, et dans leur aveugle frayeur se précipitent dans les sentiers abruptes. La conductrice du char se penche vainement sur les rênes pour diriger la course des chevaux. La poussière souille son humide chevelure. Soudain les roues pirouettent avec rapidité. A cette secousse la Débauche tombe renversée sous les roues du char qui passent sur elle et la déchirent. La Tempérance accourt, voit son ennemie gisante et lui porte le coup de la mort en jetant sur elle une pierre énorme, un quartier de rocher... La mort du chef disperse et met en fuite l'armée folâtre qu'agite la peur. Les jeux et la pétulance jettent les premiers leurs cymbales. C'est avec de telles armes qu'ils s'amusent à faire la guerre, essayant de blesser avec leur sistre sonore. L'Amour se hâte de fuir et, pressé par la frayeur, laisse après lui ses traits envenimés. De son épaule tombent aussi l'arc et le carquois. La Pompe, qui se plaît à étaler une vaine splendeur, est dépouillée de son voile inutile ; les fleurs dont se parait sa beauté lui sont arrachées. On détache ses colliers d'or et les ornements de sa chevelure. Privée de ses attraits menteurs elle paraît laide et difforme. La Volupté n'hésite pas à meurtrir ses pieds en courant à travers des ronces. Une force plus grande que sa délicatesse lui fait supporter sa fuite douloureuse. Le chemin déchire ses tendres pieds, mais la crainte du danger la force à marcher. Sur tous les chemins qu'a suivis l'armée en déroute, en précipitant sa fuite, gisent des dépouilles, des aiguilles, ornements des cheveux, des voiles, des bandelettes, des écharpes

dont la couleur est celle de la flamme, des diadèmes et des colliers. La Tempérance dédaigne toutes ces dépouilles et tous ceux qui marchent sous ses étendards, les dédaignent comme elle, foulent d'un pied chaste ces scandaleuses parures, détournent leur front et leurs regards sévères, et ne se réjouissent pas de ce butin... »

La valeur littéraire du *Combat de l'Ame* nous paraît inférieure à celle du *Cathémérinon*, des hymnes en l'honneur des martyrs, des deux livres contre Symmaque. Pourtant aucun autre poëme de Prudence n'a joui, durant le moyen âge, d'une plus grande popularité. On l'a commenté souvent, et souvent imité. Nous retrouvons la même personnification des vices et des vertus dans le célèbre roman de *la Rose*, et dans une foule de *mystères* et autres œuvres dramatiques des treizième et quatorzième siècles. Le génie du moyen âge, et nous pourrions dire le génie du christianisme, est essentiellement symbolique. A une époque où Vincent de Beauvais écrivait le *Speculum naturale* pour exposer le symbolisme de la nature, où Durand de Mende expliquait dans son *Rational* des offices divins le symbolisme de la liturgie, où Hugues de Saint-Cher, résumant tous les anciens commentaires du texte sacré, enseignait le symbolisme de l'Écriture-Sainte, où tant d'architectes inconnus élevaient ces merveilleuses églises qui nous montrent comment autrefois on comprenait le symbolisme dans l'art, il n'est pas étonnant qu'on ait préféré à tous les autres poëmes de Prudence le tableau symbolique de nos luttes intérieures, de ce combat spirituel qui remplit toute la vie de l'homme sur la terre.

Ce n'est pas uniquement dans la *Psychomachie* que se manifeste le caractère symbolique de la poésie de Pru-

dence; on le retrouve dans ses hymnes et même dans ses poëmes les plus didactiques. En véritable poëte chrétien, habitué à la méditation, nourri de la lecture des livres saints, Prudence ne s'arrête pas au sens littéral des textes sacrés ni à la forme sensible des objets naturels; il aime à s'élèver jusqu'au sens mystique de la parole de Dieu, jusqu'à l'idée pieuse que chaque créature peut éveiller en notre esprit; il cherche à la fois le symbolisme de l'Écriture-Sainte et le symbolisme de la nature. Dans la parole de Dieu et dans la création il voit des lettres et des signes qui cachent plusieurs sens profonds; il veut trouver dans tous les détails de l'Ancien-Testament quelque figure prophétique de la nouvelle loi; il veut pénétrer le sens spirituel des signes qui expriment la pensée de Dieu, afin de s'instruire du culte qu'il faut rendre au créateur de toutes choses, des vertus qui doivent parer l'âme humaine, de la vie militante de l'Église ici-bas, du règne des élus dans le ciel. Prudence croyait, comme saint Augustin et tous les grands génies chrétiens du quatrième siècle, que sur la terre les créatures sont comme un miroir où nous apercevons le reflet des perfections de Dieu, et que dans le ciel Dieu sera le miroir où nous apercevrons la beauté de toutes les créatures. Il avait toujours présente à l'esprit la belle parole de saint Paul : Les choses visibles ont été créées pour que l'homme s'élève par elles à la connaissance des choses invisibles. Il nous suffira de citer deux fragments pour montrer comment Prudence, désireux de connaître Dieu et de se connaître lui-même, interprétait la nature symboliquement.

Réfutant le dualisme de Marcion, Prudence prouve à cet hérétique l'unité de Dieu par le spectacle de la

création : « ..... Sous l'immense voûte du ciel une seule flamme préside aux révolutions des jours, un seul soleil remplit l'année; il est triple sans être divisé; il a une triple forme : il resplendit, il échauffe, il vole dans l'espace; son mouvement le pousse, sa chaleur embrase, sa lumière brille. Ce sont en même temps trois choses que la lumière, la chaleur et le mouvement. Une seule sphère, cependant, un seul astre jouit sans division de ces trois choses et remplit trois fonctions par un seul acte; une substance unique possède ces trois facultés. Je n'oserais rien rapprocher de Dieu pour établir un parallèle et comparer au Créateur un simple signe créé par lui; mais le Père lui-même veut que les hommes qui ne peuvent voir les secrets divins, se servent des plus petites choses pour concevoir son être infini. Les moindres créatures sont un miroir où nous étudions ce que nous ne pouvons comprendre, et nous devons chercher la vérité cachée en nous aidant de ce qui est en notre pouvoir. Nul jamais n'a vu deux soleils, sinon avec des yeux malades, sinon lorsqu'un noir nuage voile la sérénité du ciel, s'interpose entre l'astre et le regard, envoie à des yeux trompés le double reflet des rayons solaires [1]..... »

La nature n'a pas seulement des rapports avec Dieu qui l'a créée, elle en a aussi avec l'homme placé au milieu des œuvres de Dieu pour les contempler. Pour que le symbolisme de la nature soit complet, il faut qu'il nous offre à la fois des images des mystères divins et des images des mystères de l'âme humaine. Prudence trouve dans la nature un symbole de l'éclosion

[1] *Hamartigenia*, v. 69 et seq.

des vices dans une âme criminelle. « ..... S'il est permis d'emprunter un exemple aux choses physiques, la vipère, dit-on, meurt déchirée par les dents de ses petits s'échappant de ses entrailles; elle ne devient pas mère par la vertu seule de son sexe, mais par sa mort : ce n'est pas l'hymen qui enfle son sein. Lorsqu'elle est échauffée par un feu qui la tourmente, elle ouvre sa bouche altérée pour y appeler un serpent qui doit y périr. Il introduit sa tête, armée de trois dards, dans le gosier de la vipère, et sa bouche verse le venin qui la fécondera; elle mord et brise la tête qui sollicite ses caresses, et boit le venin que sa bouche distille. Mais si le serpent meurt victime de sa volupté, la vipère est tuée par les petits qu'elle porte en son sein; ces petits seront ses bourreaux, en brisant eux-mêmes l'obstacle qui les empêche d'être enfantés. Ils s'efforcent d'arriver à la lumière en mordant le sein qui les abrite, et se donnent le jour en déchirant les entrailles de leur mère. La mort de la mère permet à ce troupeau de douleur de s'élancer et d'entrer dans la vie : ils ont conquis la naissance par un crime. Ils lèchent en rampant le cadavre qui les a conçus. Ils naissent sans parents, race posthume d'une mère qui doit mourir pour les laisser naître. — Ainsi en est-il des conceptions de notre âme; ainsi boit-elle le venin que le démon son époux lui verse de sa bouche de serpent; ainsi dévore-t-elle ses baisers; ainsi dans son ardeur libidineuse puise-t-elle, unie à un époux condamné à la mort, le fiel qui la remplit de vices : elle conçoit alors des enfants qui la feront mourir. Elle porte les fruits de l'esprit malin, les germes du serpent son complice. Lui sera puni pour expier ses fautes, pour expier le viol de l'âme qu'il a corrompue et la ruine de l'univers. L'âme

cependant est déchirée de cruelles blessures par mille douloureux enfantements; elle engendre une race issue contre nature, c'est-à-dire des péchés sans nombre qui en naissant se repaissent de la mort de leur mère. De là ce juste reproche du Christ, Notre-Seigneur : Le démon n'est-il pas votre père? Répondez-moi, ô pécheurs! Ne vous a-t-il pas engendrés en s'unissant à la chair qui avait soif de cette inique alliance..... »

Le christianisme devait donner aux poëtes animés de son esprit un nouveau sentiment de la nature. Pour le poëte païen, la nature était souillée, avilie. Il contemplait en elle des dieux méprisables, et se souvenait près d'elle de leurs exemples scandaleux. S'il levait les yeux en haut, il adorait Apollon dans le soleil, Diane chasseresse dans la lune. Les astres, soleils des nuits, réclamaient ses hommages; l'un sous le nom d'une déesse impure, l'autre sous le nom d'un dieu voleur. Sur la terre tout le forçait à songer au crime. Le taureau le faisait souvenir des honteuses amours de Pasiphaé, fille du soleil; l'aigle était l'oiseau qui enleva Ganymède par ordre de l'ignoble Jupiter, qui voulait initier le bel adolescent aux débauches de l'Olympe; une fleur des prairies rappelait le jeune homme qui, dédaignant l'amour de la nymphe Écho, fût puni par les dieux et consuma ses jours à mirer dans l'onde son beau visage; le laurier racontait comment Apollon poursuivit la vierge Daphné, qui le fuyait; la laide araignée faisait redouter la colère et la jalousie de Minerve, dont la brodeuse Arachné fut la victime; le serpent disait comment Junon, jalouse, voulait se venger de Latone, aimée de Jupiter. Les fleuves et les fontaines étaient peuplés de nymphes;

Silène, Bacchus et d'autres dieux infâmes présidaient aux vignes et aux jardins. Il faudrait passer en revue toutes les créatures, pour énumérer tout ce que les trois règnes offraient de souvenirs idolâtriques, de fables impures. La nature entière invitait le poëte païen à chanter le crime, en lui retraçant l'histoire de ses criminelles divinités.

Mais pour le poëte chrétien, que la nature est belle, digne d'admiration et de respect! Il sait que toute la création a été restaurée en Jésus-Christ. Les créatures lui parlent de Dieu, l'entretiennent de son amour. Dans le firmament il lit que Jésus s'est appelé le Soleil de Justice, que Marie est belle comme la lune, qu'une étoile annonça aux Mages la naissance du divin Enfant dans la crèche de Bethléem. Sur la terre tout le porte à Dieu; les arbres de ses forêts excitent sa reconnaissance et sa dévote douleur, en le faisant songer à l'arbre glorieux dont le bois concourut à la rédemption du monde; les roseaux de ses rivages lui signifient le sceptre dérisoire qui fut mis entre les mains de l'Homme-Dieu; les épines de ses buissons lui représentent la cruelle couronne qui meurtrit la tête du Roi éternel de gloire, fait pour nous homme de douleurs. Saint Bernard ne pouvait considérer une colline sans songer au Golgotha; une dévote fille des champs, en conduisant son ânon, méditait sur la fuite en Égypte, et priait Marie et l'enfant Jésus; quand elle gardait les troupeaux, elle aimait singulièrement à faire asseoir à côté d'elle un petit agneau, pour méditer, en le regardant, sur l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. Les créatures qui servent le plus aux usages corporels de l'homme, lui prêchent très-éloquemment l'amour de son Dieu. Le blé, la vigne, le pain, le vin,

le font penser au sacrement de l'amour, à l'Eucharistie adorable où Dieu réside sous les apparences d'une créature, d'un froment, d'un breuvage divinement honorés par cette transubstantiation. L'olivier le fait souvenir de cette huile bénite qui oignit son front le jour de son baptême, et qui reviendra consacrer ses membres mourants, fortifier son courage, lorsque, avant de s'envoler au ciel, il recevra sur les cinq sens l'onction dernière qui purifie l'âme; de cette huile aussi que l'évêque étend en forme de croix sur les fronts purs de ces enfants qu'a nourris la manne sainte, et qui veulent être soldats de Jésus-Christ; de cette huile, enfin, qui sert à consacrer les mains des ministres du Seigneur. L'eau lui rappelle cette onde régénératrice qui le fit enfant de Dieu, ces fonts baptismaux où l'Église imprime à tous ses membres un caractère ineffaçable. Oh! que la nature a été abondamment purifiée par Jésus-Christ! L'exorcisme soustrait toutes les créatures à l'empire du démon; elles ont chacune un rapport avec l'incarnation, elles servent à conférer à l'homme la vie de la grâce par les sacrements. Le chrétien peut l'aimer, cette nature surnaturalisée qui l'aide si puissamment à s'unir à son Dieu. Sous la loi de grâce, de nouveaux rapports se sont établis entre l'homme et la nature; il se sert d'elle pour la plus grande gloire de Dieu. Les pierres, sous ses mains, se réunissent pour former des églises et des autels; les plus précieux métaux sont destinés au divin sacrifice; les fleurs exhalent leurs parfums auprès des tabernacles, et leurs feuilles jonchent les rues où doit passer l'adorable sacrement. L'Église a des bénédictions pour toutes les créatures; pendant les Rogations, elle prie pour les fruits de la terre : elle bénit la mer, elle bénit

les semences, elle bénit les fruits qui commencent à mûrir, elle bénit les petits œufs des vers à soie, elle bénit les bêtes de somme qui servent aux laboureurs: l'homme n'abusera plus de ces créatures sur qui l'Église a fait descendre les bénédictions du ciel. Que ces pensées sont grandes! Jusqu'à quel degré d'honneur elles élèvent la nature! Combien le poëte chrétien en est pénétré! Il comprend pourquoi l'oiseau de paradis a reçu de la piété son nom céleste; pourquoi une humble fleur fut appelée soulier de Marie; pourquoi ces filaments, suspendus en été aux branches des arbres, ou flottants dans l'air balancés par le plus léger souffle, ont reçu le nom de fil de la bonne Vierge; pourquoi le souvenir de la douloureuse passion de Jésus-Christ a été attaché à une fleur, dont la corolle, étudiée par la piété, laisse remarquer les cinq plaies, les trois clous, la lance, la couronne d'épines. Il comprend ce symbolisme chrétien qui, rattachant l'ordre de la nature à l'ordre de la grâce, établit de mystiques relations entre les créatures inanimées et les devoirs des créatures intelligentes. C'est ce pieux symbolisme qui fait trouver dans le lis la chaste beauté des vierges, dans l'immortelle l'espérance du ciel, dans la rose l'emblème de la charité, dans la violette la pratique de l'humilité chrétienne. De là aussi ces allégories, ces paraboles, ces comparaisons, dont le divin Maître s'est servi le premier pour instruire ses disciples, que les auteurs ascétiques ont semées avec profusion dans des écrits trop peu connus, et que nous retrouvons depuis Prudence jusqu'à la fin du moyen âge dans les œuvres de tous les poëtes chrétiens.

En lisant Prudence, il ne faut pas s'attendre à trouver dans ses poëmes, écrits vers la fin du quatrième

siècle, l'harmonieuse et pure latinité de Virgile, pas plus qu'il ne faut s'attendre, en lisant saint Augustin, à trouver dans sa prose l'élégante latinité de Cicéron. Sous la plume des auteurs chrétiens, la langue latine subissait peu à peu une transformation inévitable. Pour exprimer avec justesse les nouvelles idées que les esprits devaient échanger entre eux, sous l'influence du christianisme, la langue latine avait besoin de s'enrichir de mots nouveaux. Sa phrase devait perdre quelque chose de son ampleur pour gagner plus de précision, pour devenir plus claire et plus rapide. Beaucoup de mots anciens devaient recevoir des écrivains chrétiens une signification éloignée de leur sens primitif. Ces mots passaient d'un sens restreint et tout terrestre à un sens large, profond, et en quelque sorte céleste. Quelque chose de divin anima cette langue latine qui devait devenir en occident une langue immortelle, parlée par le vicaire de Jésus-Christ, adoptée dans les conciles pour donner un seul et même idiome aux évêques de toutes les contrées de la terre, employée pour formuler avec précision les dogmes catholiques, pour exprimer la prière publique, pour prononcer les paroles sacramentelles, pour célébrer la divine liturgie. A ce point de vue, les modifications que nous apercevons dans le latin de Prudence, comme dans celui de saint Augustin, sont plutôt un progrès qu'une décadence. Qu'importe que ces modifications nous empêchent de reconnaître dans toute sa pureté la langue de Virgile si elles nous font pressentir la langue de l'Eglise? Des mots, tels que *charisma, mediator, scandalum, carnalis,* etc., ne pouvaient se trouver dans aucun poëte du siècle d'Auguste, mais Prudence ne pouvait se dispenser de les employer. Quand

il se sert des mots : *charitas, credulitas, humilis, fidelis, passio,* il leur donne nécessairement un sens que Virgile et Horace ne pouvaient leur donner. Il emploie les expressions et les métaphores créées par les Pères des premiers siècles et devenues populaires parmi le peuple chrétien.

Du reste, Prudence devait avoir étudié très-soigneusement les chefs-d'œuvre de la poésie latine. On rencontre dans ses vers une foule de traits qui prouvent combien Virgile, Horace, Juvénal lui étaient familiers [1]. Il a des archaïsmes qui rappellent ceux de Lu-

[1] Le premier vers de la *Psychomachie* :

Christe, graves hominum semper miserate labores,

rappelle le vers de Virgile (*Enéide*, VI, v. 56) :

Phœbe, graves Trojæ semper miserate labores.

Comparez encore :

Quam suffere queant spumantia cymbia lacte.
(*Hamart.*, 472).

et :

Inferimus tepidos spumantia cymbia lacte.
(*Enéide*, III, 66).

Horace, liv. IV, ode 8 :

Liquidis ille coloribus solers.

Prudence, *Perist.*, hym. X, v. 93 :

Hæc sunt quæ liquidis expressa coloribus hospes.

Juvénal, sat. 10 :

. . . genua incerare deorum.

Prud., *Hamart.*, v. 457 :

. . . genua incerare Dianæ.

Plaute, *Aulul.*, act. II, sc. IV :

Sexcenta sunt quæ memorem, si sit otium.

Prud., *Perist.*, hym. X, v. 616 :

Sexcenta possum regna pridem condita
Proferre toto in orbe, si sit otium.

crèce. Il accepte des mots employés par Plaute ou Térence et tombés depuis en désuétude. Ce n'est pas uniquement au goût littéraire de Prudence, croyons-nous, qu'il faut attribuer ces archaïsmes; ils s'expliquent plutôt par sa tendance à rapprocher son langage de celui du peuple. Il aime mieux être compris et goûté par la foule des chrétiens que de rester puriste pour être estimé des rhéteurs[1].

Prudence, il faut l'avouer, se permet souvent à la césure une syllabe brève ou un hiatus, c'est-à-dire une voyelle terminant un mot sans s'élider avec la voyelle qui commence le mot suivant. Mais les poëtes de la meilleure époque lui avaient donné l'exemple de ces licences qui nous paraîtront naturelles si nous comprenons bien la théorie de la césure dans le vers latin. Le repos appelé *césure*, qui partage en deux parties le vers hexamètre des latins, n'est pas absolument arbitraire. Il est commandé par l'harmonie et rendu nécessaire par la loi même de la prononciation, comme l'hémistiche qui partage le vers alexandrin français. De même qu'on ne peut, en français, prononcer douze syllabes de suite, et même dix, sans se reposer un instant, de même on ne pouvait, en latin, prononcer quatorze ou dix-huit syllabes sans un repos coupant le vers en deux parties. Le vers hexamètre, comme l'indique son nom, avait six mesures. Il aurait pu être partagé en deux portions égales; le repos aurait pu être fixé après la troisième mesure. Mais cette division eût donné trop de monotonie à l'hexamètre. Les anciens n'ont pas voulu d'un partage égal; ils ont préféré la

[1] Beaucoup d'écrivains chrétiens auraient pu dire comme Grégoire de Tours : « Solecismum non refugio .. quia philosophantem rhetorem intelligunt pauci, loquentem rusticum multi. »

division qui rapprochait le plus de l'égalité les deux parties du vers. L'hexamètre se compose de six mesures à deux temps, ce qui donne douze temps ou douze demi-mesures. La division inégale de ces douze temps qui se rapproche le plus de la division en deux parties égales est celle qui donne cinq temps à la première partie du vers et sept temps à la seconde. Ce fut donc le cinquième temps qui coupa le vers en deux, qui fut la *césure* du vers. On pouvait encore donner sept temps à la première partie de l'hexamètre et cinq à la seconde partie. Le septième temps était alors la césure du vers. Comme on ne peut s'arrêter, en lisant un vers, qu'à la fin d'un mot, la césure doit toujours être la dernière syllabe d'un mot. Cette syllabe commence toujours une mesure à deux temps. Or, comme dans l'hexamètre le premier temps de chaque mesure ne doit porter que sur une seule syllabe, il s'ensuit que la syllabe qui sert de césure doit toujours être longue. Mais d'un autre côté, le repos qui suit la césure rend naturellement longue la syllabe qui termine la première partie de l'hexamètre, comme le repos qui suit la fin du vers rend toujours longue la dernière syllabe, quelle que soit sa quantité. Ajoutons que le repos qui suit la césure empêche l'élision, quoique la voyelle qui termine la première partie du vers rencontre une autre voyelle qui commence la seconde partie. C'est par cette théorie de la césure que nous devons nous expliquer certains vers de Virgile et des autres poëtes latins qui nous présentent ce qu'on a appelé des licences. Tantôt l'élision n'a pas lieu, à cause du repos qui suit la césure, comme dans ce vers :

Stant et juniperi — et castaneæ hirsutæ.
(*Ecl.* VII).

Tantôt une syllabe brève devient longue à cause de la césure :

Omnia vincit am*or* — et nos cedamus amori.

Tantôt la même syllabe donne lieu à ces deux licences à la fois justifiées par le repos qui suit la césure :

Sancta ad vos ani*ma* — atque illius inscia culpa.
(*En.* XII).

Prudence n'a donc fait que suivre les exemples donnés par les poëtes du siècle d'Auguste et se conformer au génie même de la versification latine.

CHAPITRE IV.

DE LA THÉOLOGIE DE PRUDENCE.

Prudence mérite d'être appelé théologien. — Sa doctrine sur Dieu, sur la Trinité. — Sur la génération divine. — Sur la création par le Verbe. — Sur la création des anges et celle de l'homme. — Sur la chute et la réparation. — Sur les théophanies. — Sur le Baptême, la Confirmation et l'Eucharistie. — Sur le culte rendu aux saints et à leurs reliques. — Sur l'éternité des peines et récompenses, la résurrection de la chair et le purgatoire.

Prudence n'est pas seulement un grand poëte, c'est encore un profond théologien. A ces deux titres, il méritait d'être rangé, par Bossuet et le docte Huet, au nombre des auteurs qui devaient former la bibliothèque des poëtes latins édités et commentés à l'usage du Dauphin. Le P. Chamillard, de la Compagnie de Jésus, qui fut chargé de l'édition de Prudence *ad usum Delphini*, loua la théologie de ce poëte autant que la beauté de ses vers. Nous pouvons puiser dans ses écrits, nous dit-il, comme dans une source pure, tous les dogmes de la sainte Eglise romaine [1]. Avant lui, Erasme, assez bon juge en ces matières, avait pensé

[1] Quin imo tanquam e puro fonte haurire ex illius scriptis possumus omnia sanctæ romanæ Ecclesiæ dogmata. — (in Vita Prudentii).

que Prudence, tant à cause de sa piété que de sa science sacrée, devait être compté au nombre des plus graves docteurs de l'Eglise [1]. Le P. Emmanuel Risco, digne continuateur de l'*Hispania sacra*, ne craint pas d'affirmer qu'il a trouvé dans Prudence tous les arguments en faveur de la foi catholique employés contre les hérétiques de son temps par les plus savants défenseurs des dogmes révélés [2]. Plusieurs théologiens, entre autres le P. Pétau, en traitant de la Trinité ou de l'Incarnation, citent les vers de Prudence comme ils citeraient une page des Pères de l'Eglise les plus profonds [3].

Parcourons rapidement la théologie de Prudence. Voyons ce qu'il nous enseigne sur la nature de Dieu, sur la Trinité des personnes divines, sur l'Incarnation et les rapports qu'elle a établis entre Dieu et l'homme, sur les bons et les mauvais anges, sur l'âme et le péché originel, sur la vie future et la résurrection de la chair, sur le culte que nous devons rendre aux saints.

Dans le second livre contre Symmaque (vers 94 et suiv.), Prudence expose en beaux vers que Dieu ne peut être saisi par les seules forces de l'esprit humain,

[1] . . . Prudentius poeta, tantum spirans tum sanctimoniæ, tum sacræ eruditionis, ut mereatur inter gravissimos Ecclesiæ doctores annumerari.

[2] Haviendo yo cotejado los discursos de nuestro poeta en favor de la fe, con los escritos de los teologos mas doctos de este tiempo..... he hallado que trahe Prudencio todos los argumentos con que hoy se vindican de las cavillaciones hereticas los dogmas de nuestra santa fe. (*Hisp. sacr.*, t. XXX).

[3] Voici l'éloge que fait de Prudence le P. Pétau : « Postremo quæ de divina generatione hucusque longiori disputatione percurrimus, versibus aliquot complexus est Prudentius, quos hic melius sit adscribere. » Et il cite : *Hoc solum scimus*, Apoth., v. 268. (*De S. Trinit.*, lib. v, cap. 9).

et que la connaissance du vrai Dieu nous est donnée par la Foi. « .... Lorsqu'il s'agit des choses divines, lorsque l'esprit s'efforce de concevoir celui qui n'a pas eu de commencement et n'aura point de fin, celui qui est plus ancien que le chaos et qui a créé le monde, la force de la raison humaine est bien petite, bien faible pour un si grand labeur.... Mais la foi est un chemin facile. Elle nous fait croire au Tout-Puissant qui ne donne pas seulement les biens présents, mais nous promet des biens futurs que les plus longs siècles ne termineront pas... »

Prudence défend avec énergie contre les marcionites le dogme de l'unité de Dieu : « La puissance suprême est simple, elle domine tout, elle est la source sublime de toute vertu, la cause unique du monde, le principe de toute la nature, l'auteur de toute naissance et de toute origine, de qui tout découle, la lumière, les temps, les années et le nombre qui a fait compter le deuxième après le premier, car il est l'unique roi du nombre et seul il ne peut pas être dénombré... » (*Ham.*, 31 et suiv.).

Le genre humain avait conservé, suivant Prudence, le sentiment de l'unité de Dieu, malgré les développements et les formes grossières de l'idolâtrie : « ... Quel païen, prosterné dans un temple d'idoles, entouré de mille statues et vénérant des dieux ridicules, avec du sel, du gazon et de l'encens, ne croit pas qu'il existe un Dieu suprême, régnant seul au-dessus de tout? Bien qu'il consacre des autels fumants à des Saturnes, à des Junons, à des Vénus ou à d'autres idoles, cependant toutes les fois qu'il lève ses yeux vers le ciel, il place la suprême puissance en un seul Dieu à qui obéit la foule immense des puissances secondaires servies par

divers ministres. Quelle superstition est assez stupide pour placer sur le trône du ciel Anubis avec sa tête de chien et ses aboiements ? Personne ne fait régner au-dessus des astres les déesses Epona et Cloacina, quoiqu'il leur offre d'une main sacrilége la navette pleine d'encens odorant et la farine sacrée, quoiqu'il fouille pour elles les entrailles des victimes. Interroge les systèmes du vieux Platon, consulte les rêveries du cynique à la barbe inculte et les tortueux syllogismes tissus par Aristote; tous, quoique perdus dans les détours d'un labyrinthe, quoique promenés çà et là par l'erreur, quoique habitués à offrir un coq ou une poule, afin qu'au moment de leur mort le dieu des malades leur soit favorable, tous, lorsqu'ils consultent la règle de la raison et du bon sens, concluent leurs raisonnements embrouillés, leurs disputes, leurs arguments à grand fracas, en confessant un seul dieu suprême dont la volonté fait rouler dans l'espace les sphères célestes et force les astres errants à garder un ordre dans leur course rapide. » (*Apoth.*, vers 186 et suiv.)

Dieu est un pur esprit; il n'a point de corps : *ipse incorporeus ac spirituum sator unus* (cont. Sym. 11, 170). Il est invisible. Personne n'a vu le Père céleste, si ce n'est le Fils : *Jam solus vultum Patris adspicit et videt ipsum* (Apoth. 172). — Dieu est éternel, il n'a jamais eu de commencement et n'aura jamais de fin : *expers principii, carensque fine* (Cathem. VI-8). Dieu est immuable : *non convertibilis nec demutabilis unquam* (Apoth. 276). — Dieu est simple et indivisible; on ne peut concevoir en lui de parties : *sum substantia simplex, nec pars esse queo* (cont. Sym. 11, 238). — Dieu est immense : « ... Le Dieu véritable est celui qui est

plus grand que toute matière, qui n'a point de fin, qui commande à toute la nature, qui embrasse tout en même temps et remplit tout. » (*cont. Sym.* 1, 325). — Dieu est partout : « Il est présent sur la terre par sa puissance et sa divinité. Il est toujours en tout lieu. Nul point de l'espace n'est soustrait à la majesté du Père ; le Dieu créateur n'est nulle part absent. » (*Apoth.*, 117).— Dieu voit tout et sait tout : *hic intuetur quidquid est* (Cath. II, 110). — Dieu est tout-puissant. Prudence se sert plusieurs fois du mot *Omnipotens* pour désigner Dieu.

C'est surtout lorsque ses vers pieux célèbrent le mystère de la Très-Sainte-Trinité ou le mystère de l'Incarnation que Prudence parle le langage de la théologie la plus sublime. Citons d'abord les vers suivants de l'*Apotheosis* : « ... Nous nous faisons une loi de ne jamais invoquer le nom du Père en laissant de côté le nom du Fils, de ne jamais connaître le Fils sans prononcer le nom du Père, de ne jamais invoquer Dieu le Père et Dieu le fils sans faire intervenir le Saint-Esprit. Ces trois personnes subsistent pourtant sans être séparées en trois dieux. Il n'y a qu'un seul Dieu en trois personnes. Le Père n'est pas le même que le Fils, puisque nous connaissons celui qui a été engendré par celui que nul n'a engendré. Il y a un Père véritable et un véritable Fils. Le Père n'est point son propre Fils. Il serait ridicule de dire que le Père est né d'un autre ou que soudain, par une nouvelle manière de naître, il s'est engendré lui-même et s'est fait son propre Fils. Les livres divins ne contiennent ni erreur ni mensonge. Le Père n'est père que parce qu'il engendre ; le Fils n'est fils que parce que, infini lui-même, il est engendré par un père infini, car il n'est pas inférieur ou inégal au

Père... [1] » — Le poëte établit donc nettement l'unité de substance et la trinité des personnes en Dieu. Les relations des personnes divines sont indiquées. Ni le Fils ni le Saint-Esprit n'ont été créés. Le Fils a été engendré de toute éternité par le Père. Le Saint-Esprit procède à la fois du Père et du Fils. Il n'a pas été engendré. Prudence emploie de préférence le mot *missus* pour désigner la relation de la troisième personne avec les deux autres : *Regnat Spiritus ille sempiternus et Christi simul et Parente missus* (Cath. IV-15), et ailleurs : *Deus ex utroque missus* (Cath. VI-8). Cette expression n'indique pas seulement la mission du Saint-Esprit, mais sa procession du Père et du Fils. On ne peut douter que tel ne soit le sens que Prudence attache à cette expression, si on la compare à d'autres passages où le poëte exprime en d'autres termes les relations des personnes divines. Il termine l'hymne pour l'heure où l'on allume les flambeaux par ces deux strophes... « Père souverain, je t'en prie par le Christ, ton Fils en qui ta gloire repose visiblement, par Notre-Seigneur, ton Fils unique, de qui procède, ainsi que de ton cœur de Père, le Paraclet [2], par qui ta splendeur, ta gloire, ta

[1] Hoc sequimur : numquam detracto nomine nati
Appellare patrem....
(*Apoth.*, v. 239 et suiv.)

Nous pourrions citer la première partie du prologue de l'*Apotheosis* :

Est tria summa Deus, trinum specimen, vigor unus...

Mais quelques éditeurs ont pensé que ces vers n'étaient pas de Prudence ; ils n'y ont vu qu'un résumé de l'*Apotheosis* en forme de sommaire, composé par un poëte inconnu. — Voyez Théod. Obbar., *Prudentii carmina*, p. 307.

[2] . . . . . qui tuus unicus
Spirat de patrio corde Paraclitum

Le Saint-Esprit est donc comparé par Prudence à un souffle que le Fils *expire* et fait procéder du cœur du Père. On ne peut exprimer

louange, ta sagesse, ta majesté, ta piété prolongent éternellement ton règne sous un triple nom, durant les siècles des siècles. »

Écoutons maintenant Prudence nous exposant la divine génération de Jésus-Christ, fils de Dieu et fils de l'homme. Il répond à ceux qui voulant scruter le mystère de la Très-Sainte-Trinité se demandent : qu'est-ce que la génération divine? « ... Puisqu'il est déjà si difficile de connaître les principes des choses, quel mortel pourra chercher à connaître ce que Dieu a fait avant tout principe et tout commencement, et de quelle manière il a engendré le Verbe qui n'a jamais commencé? Nous ne savons qu'une chose qui nous a été enseignée : c'est qu'il est un Dieu engendré par un père que nul n'a engendré, Dieu unique d'un Dieu unique, Dieu parfait d'un Dieu parfait, Dieu qui n'a pas eu de commencement et a eu naissance, Dieu né du Père et toujours coéternel au Père. Mais le Père n'a pas été divisé, le Fils n'est point une portion du Père. Ce n'est pas en s'étendant peu à peu que la divine substance a engendré un Fils, ni en diminuant sa plénitude ni en subissant un changement, Dieu ne peut changer, Dieu est immuable. En engendrant il ne perd rien. Le Fils est Dieu entier de Dieu entier, lumière de lumière... Nous croyons donc que le Fils est coéternel au Père, qu'il a été engendré par l'auteur de toute naissance qui ne doit la sienne à personne... » (*Apoth.* 264 et suiv.)

C'est par le Fils, qui est son verbe, sa sagesse, sa splendeur, que le Père a créé toutes choses. Rien de ce qui est créé n'a été fait sans lui : « Une seule puissance a créé tout ce qui a jamais existé : le ciel, la terre, le

plus clairement le dogme catholique touchant le Saint-Esprit, *qui ex Patre Filioque procedit.*

gouffre terrible des mers, les astres qui président aux jours et aux nuits, les vents, les tempêtes, les éclairs, les pluies, les nuages, les étoiles du septentrion et celles du couchant, l'été, la neige, les fontaines, la rosée, les métaux, les fleuves, les coteaux et les plaines, les vallées et les montagnes, les bêtes féroces, les oiseaux, les reptiles, les poissons, les bêtes de somme, les troupeaux, les bœufs soumis au joug, les fleurs, les fruits, les semences, les herbes, les arbres, tout ce qui exhale un parfum, tout ce qui sert à notre nourriture. Dieu n'a pas eu besoin d'art et de labeur pour faire toutes ces choses, mais seulement d'un ordre imposé par sa toute-puissance. Il a commandé, et tout ce qui n'était pas a été fait. Il a créé par le Verbe toute l'immensité des êtres. La puissance du Père a toujours été dans le Verbe [1]. »

Dieu, par son Verbe, a donné leur existence et leur forme à toutes les créatures. Il n'a pas eu besoin d'une matière première pour créer l'univers. Avant la création rien n'existait que Dieu en ses trois personnes. Prudence parle du chaos. Dieu, nous dit-il, est antérieur au chaos. *Quique chao anterior fuit* (Cont. Symm. II, 96); et ailleurs : La puissance divine est plus ancienne que le ciel et le chaos; *antiquius cœlo et chao* (Cathem. XII, 40). Il ne s'agit pas ici d'une matière première et éternelle que Dieu n'aurait fait que façonner. Prudence appelle chaos cet état du monde avant la création de la lumière et après la création de la matière générale, cet état du monde que Moïse nous décrit en quelques mots : la terre était informe et vide, *terra autem erat inanis et vacua*. Dans plusieurs passages Prudence expose

1 Verbo creavit omniformem machinam,
Virtus paterna semper in Verbo fuit.
(*Peristeph.*, x, 340).

clairement le dogme catholique de la création. Le même fils de Dieu qui, dans le désert, multiplia miraculeusement cinq pains et deux poissons, pour nourrir la foule qui le suivait, a tiré du néant tout ce qui existe : « Après le repas les débris du festin remplissent douze corbeilles. Chaque convive a pleinement rassasié sa faim et cependant ceux qui portent les douze corbeilles gémissent sous leur poids. Qui peut multiplier ainsi quelques rares aliments? Qui, si ce n'est celui qui a fait de rien le corps et tout ce qui sert à le nourrir, celui qui a créé le monde, sans aucune matière existante? Il l'a créé non point comme le sculpteur fond l'airain brut et en fait une statue vivante; non. Le Dieu tout-puissant a créé l'univers sans matière première. Tout ce qui existe maintenant n'était que néant; ce néant reçut l'ordre d'être, de croître, de se renouveler. D'abord peu de matière fut faite de rien; ce peu reçut un accroissement merveilleux et de mille manières se développa pleinement (1). »

Dieu le Père, par le Verbe et avec le Saint-Esprit qui procède de l'un et de l'autre, a donné l'être, non-seulement aux créatures visibles, mais encore à celles qui sont invisibles. Les anges bons et mauvais doivent à Dieu leur origine. Ceux qui sont mauvais n'ont pas été créés tels par Dieu, mais ils sont devenus mauvais par leur faute et volontairement :

« L'auteur du mal n'est point Dieu; c'est l'ange dé-

1 . . . . . ex nihilo, nulla existente creavit
Mundum materia. Non sicut sculptor ab æris
Rudere decoctam consuescit vivere massam;
Sed Deus omnipotens orbem sine semine finxit.
Nil erat omne quod est; nil id procedere et esse,
Atque novum fieri, mox et grandescere jussum est.
(*Apoth.*, 723).

chu, esprit affreux qui a produit le mal. Il brillait d'abord comme un astre auguste, et, splendeur immense tirée du néant, jetait au loin un glorieux éclat. Car tout a été fait de rien au commencement, et tout ce qui a jamais existé a été créé. Mais Dieu ne vient pas du néant, ni la vraie sagesse, ni le Saint-Esprit. Être toujours vivant, il n'a jamais commencé. Il a créé des esprits pour être ses ministres. Un d'entre eux, le plus beau de tous, fier de sa majesté, s'enfle en contemplant sa force qui lui devient funeste. Il s'énorgueillit follement et veut s'élever au-dessus de sa nature. Il montre avec plus d'ostentation qu'il ne lui est permis sa vive lumière. Il se persuade qu'il s'est engendré par ses propres forces, qu'il s'est donné lui-même la substance qui l'a fait commencer à exister et qu'il est né sans le secours d'un principe créateur... Celui que Dieu a créé bon à son origine, qui était né pour servir au bien, qui était sorti pur de la source première de l'existence, est devenu mauvais par sa propre volonté, lorsque la pâle jalousie l'a flétri et l'a piqué de ses amers aiguillons. » (*Hamart.*, v. 158 et suiv.)

L'homme a été créé comme les anges par les trois personnes divines. Prudence interprète comme la plupart des pères les paroles que Moïse rapporte en racontant la création de l'homme : *faciamus hominem*. La Trinité se révèle dans ce pluriel mystérieux. Dans les mots *ad imaginem et similitudinem nostram* Prudence voit la distinction du Père qui va créer l'homme et du Fils qui est l'image du Père d'après laquelle l'homme sera créé. L'incarnation étant décrétée de toute éternité, la nature humaine de Jésus-Christ, quoiqu'elle ne soit point encore manifestée dans le temps, est comme le modèle d'après lequel Adam sera créé. Sur ce point

comme sur une foule d'autres, Prudence adopte la théologie de Tertullien [1]. Nous rendrons sensible son imitation des pères apologétiques en exposant sa doctrine sur les théophanies.

« Moïse, très-docte écrivain, déclare qu'au commencement du monde le Père ne forma pas seul et sans le Christ une créature nouvelle. Dieu, dit-il, fit l'homme et lui donna l'image de Dieu. N'est-ce pas exprimer clairement que Dieu n'était pas seul et qu'un Dieu assistait le Dieu créateur, puisque le Seigneur formait une créature à l'image du Seigneur? Le Christ est la forme du Père, nous sommes la forme du Christ et son image. La bonté du Père nous a créés à la ressemblance du Seigneur, le Christ devant venir un jour avec notre ressemblance. » (*Apoth.* 302.)

L'homme est composé d'un corps et d'une âme. Les deux substances qui forment sa nature sont également l'œuvre de Dieu. Le corps de l'homme a été fait avec du limon de la terre. De sa main puissante Dieu l'a formé, le revêtant de grâce et de majesté. C'est parce que la chair de l'homme devait devenir la chair du Christ, que le Dieu créateur l'a douée d'une beauté si parfaite. C'est l'incarnation qui a valu au corps de l'homme la gloire d'être formé avec amour par les mains du Tout-Puissant : « Croit-il indigne de lui de prendre un corps d'argile, ce Dieu qui n'a pas cru indigne de lui de toucher cette argile, quand il a fait un corps avec du limon inanimé, quand il a pétri la terre de ses doigts pour former nos membres? Tant est grand son amour de la

[1] Dans le sixième chapitre de son *Traité de la Résurrection de la chair*, Tertullien s'exprime ainsi : Ita limus ille, jam tunc imaginem induens Christi futuri in carne, non tantum Dei opus erat, sed etiam pignus.

terre! tant est grand son amour de l'homme! Il daigne toucher de ses doigts divins la masse du limon terrestre qui sera notre corps; il ne craint pas d'être souillé par le contact de ce limon. Pour créer la lumière il avait seulement donné un ordre et selon son ordre la lumière fut. Tout ce qu'il avait tiré du néant n'avait reçu que de ses ordres son existence et sa forme. Seul l'homme a été digne de recevoir les traits de son visage de la main même de Dieu et d'être formé en naissant par la Divinité. D'où est venue à notre limon cette grande faveur que Dieu l'ait touché de ses mains et par l'honneur de cet attouchement l'ait rendu noble et sacré? Ah! c'est que Dieu avait décrété d'unir le Christ à un corps virginal. Il a cru digne de ses doigts très-saints le corps de son Fils qu'il voulait former, le gage bien-aimé qu'il voulait nous donner... » (*Apoth.* v. 1023 et suiv.)

Le corps humain est donc l'œuvre de la main de Dieu; il a été formé avec une matière qui existait déjà. L'âme de l'homme a été créée par Dieu, elle est l'œuvre de sa bouche, c'est-à-dire qu'elle est spirituelle. Si elle est un souffle de Dieu, elle n'est point cependant une portion de Dieu comme les gnostiques le prétendaient. Prudence combat ces hérétiques : « Il faut croire que l'âme n'est pas Dieu, mais qu'elle est plus grande que toutes les créatures et qu'elle-même a été créée; car elle a été formée par la bouche de Dieu et avant le moment de sa formation elle n'existait pas. Elle a été créée avec de magnifiques facultés, ornée d'une beauté divine, pleine de Dieu et semblable à son créateur. Mais elle est la créature de Dieu. Seul le Fils a jailli du cœur du Père, vrai Dieu comme lui. Ce qui a été donné à l'âme c'est que n'étant rien elle a soudain été quel-

que chose. Le Fils est coéternel au Père, il est toujours en lui, non créé mais engendré; il a tout ce qui est en son Père. L'âme est seulement semblable à Dieu. Elle est comme son ombre. Ainsi a parlé le créateur, lorsque, méditant de former l'homme par l'union d'un corps et d'une âme, il a voulu le former semblable à lui-même. » (*Apoth.* 786 et suiv.)

Prudence ne recherche pas dans l'âme humaine l'image de la très-sainte Trinité, comme le fera bientôt saint Augustin. Il s'arrête aux ressemblances de nature et d'action. L'âme est spirituelle, douée de raison et de liberté, destinée à vivre éternellement. La spiritualité de l'âme est clairement enseignée par Prudence, quoi qu'en aient dit certains critiques en se méprenant sur le vrai sens de quelques expressions. Quand le poëte appelle l'âme liquide, aérienne, ignée, il veut exprimer par ces métaphores sa spiritualité. Jamais il ne considère l'âme comme étant matérielle ainsi que l'eau, l'air ou le feu. Ce n'est point par quelques mots expliqués en dehors du sens que leur donne l'ensemble des textes qu'on doit juger de la doctrine d'un auteur. Voici quelques vers où la spiritualité de l'âme est nettement formulée : « ... L'âme est bien un souffle du Seigneur, mais seulement un souffle ; elle ne possède pas dans sa plénitude la force de Dieu. Elle n'a reçu que la force qu'a daigné lui communiquer celui qui l'a créée de son souffle. Il est impossible de scruter les mystères de Dieu *Sabaoth*, mais l'homme est un miroir de la divinité. Sache reconnaître dans le corps une chose incorporelle ; ainsi le Christ nous montre dans un corps mortel son Père lui-même [1]. Vois que de vapeurs di-

[1] On peut rapprocher de ces paroles le verset suivant du symbole

verses notre bouche exhale en respirant l'air qui fait sa vie et en le rejetant par le souffle. Tantôt la chaleur qui nous suffoque fait sortir de notre gosier humide un souffle tiède qui se change en nuage et en rosée, tantôt aiguisant notre souffle, nous le jetons avec force, et il est glacé comme un vent d'hiver et siffle comme lui. Que ne fait pas notre souffle en passant dans la flûte harmonieuse? Léger pour une mélodie aiguë, il s'échappe abondant pour faire entendre avec ampleur une mélodie grave; tantôt il module des sons bruyants, et tantôt des sons caressants et doux; tantôt il produit, en s'amincissant, des notes élevées, et tantôt ses sons étouffés ne paraissent plus qu'un léger murmure. Puisque le souffle d'un corps mortel produit des effets si divers, comment croire que l'Éternel n'a pas pu donner à ce corps le souffle qu'il a voulu? » (*Apoth.*, 83 et suiv.)

En appelant l'âme un souffle de Dieu, Prudence est loin de professer la doctrine des émanations; il traduit poétiquement le *spiraculum vitæ* de l'Écriture. Son langage est conforme à celui des Pères qui, pour exprimer que Dieu, en créant l'âme, a donné l'existence à une substance spirituelle, se servent de la comparaison la plus capable de rendre leur pensée. Pour eux, l'âme est un souffle, c'est-à-dire quelque chose d'invisible et d'immatériel; et ce souffle ne doit son être et sa vie qu'à Dieu seul. Prudence explique lui-même cette métaphore : « Assurément la main du Seigneur a créé ce corps mortel et a pétri de ses doigts un peu de limon. Mais Dieu a-t-il une main articulée? a-t-il des doigts? Peut-il renfermer des ongles flexibles, ou-

de saint Athanase : « Nam sicut anima rationalis et caro unus est homo; ita Deus et homo unus est Christus. »

vrir la main et l'étendre ? Il ne s'agit que de la figure de notre main; elle ne peut pas être en Dieu qu'aucune limite ne circonscrit. Mais c'est une image reçue qui donne à l'esprit humain plus de facilité à comprendre. De même qu'on se sert d'une comparaison corporelle pour exprimer la création d'un corps, ainsi on dit de l'âme, être spirituel, qu'elle a été créée par un souffle incorporel, qu'elle est l'œuvre de la bouche de Dieu qui lui a donné sa forme légère et brillante, que l'imperfection de ses dons lui fait sentir qu'elle est une créature. » (*Apoth.*, 858.)

L'homme était pur dans son âme et dans son corps, au moment de sa création. Dieu, nous dit Moïse, vit que tout ce qu'il avait créé était bon. L'homme est devenu mauvais par sa faute; le démon l'a tenté et il a succombé volontairement à cette tentation. L'ange déchu fut jaloux du bonheur de l'homme. « Il avait vu l'argile s'échauffer sous le souffle de Dieu, prendre son image et sa ressemblance. Un maître venait d'être donné aux créatures : la terre, les mers, les cieux devaient servir l'homme et lui payer un tribut comme au roi de ce monde. Une ardente fureur enfle l'esprit du serpent; le fiel qui ronge ses entrailles augmente sa méchanceté. » Mais l'homme pouvait résister aux excitations du démon. Prudence s'attache à faire nettement ressortir la pleine liberté d'Adam et d'Ève. L'homme déchu ne doit accuser que lui-même de son malheur. « ... Homme, va, dit le Père et le créateur d'Adam, va, le souffle de ma bouche divine t'a rendu puissant; l'univers t'obéit; tu es l'arbitre du monde et l'arbitre de toi-même, le juge de ton âme. Ne sois soumis qu'à moi, mais de ton propre mouvement. Que ta soumission soit libre; ton jugement n'est pas enchaîné. Je ne force pas; je n'exige

pas avec violence, mais je t'avertis de fuir l'injustice et de pratiquer la justice. La lumière est la compagne du juste ; l'horrible mort est la compagne du méchant. Choisis ce qui te donne la vie. Ta vertu t'élèvera dans le ciel pour l'éternité ; ta faute te damnera éternellement. La liberté que je t'accorde te procurera l'une ou l'autre destinée. — Riche d'un tel amour et d'un tel bienfait, l'homme hésite ; il transgresse l'ordre qui lui est imposé ; il choisit sciemment et volontairement la mort ; il croit plus utile pour lui ce que lui a conseillé le serpent trompeur et ce que Dieu lui a défendu. Mais le serpent n'a fait qu'exhorter et conseiller ; il n'a pas poussé avec un irrésistible empire. Que répondit la femme coupable au Seigneur qui lui reprochait son crime ? Que, séduite par les conseils trompeurs d'un serpent, elle avait persuadé son époux ; mais l'époux lui-même consentit librement. Pouvait-il, dans la liberté d'un esprit droit, mépriser le tentateur ? Il le pouvait ; car, auparavant, Dieu l'avait exhorté à suivre volontairement une voie meilleure. Mais lui, méprisant ce conseil, eut plus de confiance en son cruel ennemi. » (*Hamart.*, 697 et suiv.)

En désobéissant à Dieu, Adam et Ève ont placé toute leur postérité dans un état de péché. La déchéance du premier homme et la transmission de cette déchéance constituent le dogme catholique du péché originel. Prudence expose très-bien ce dogme nié par les pélagiens. Pour expliquer ce qu'il y a de mystérieux dans cette vérité révélée, il n'a pas recours, comme le fit quelque temps saint Augustin, au système de la génération des âmes ; il réfute au contraire cette opinion : « Telle est la nature première de l'âme ; c'est ainsi que, créée simple et pure, elle est tombée dans le vice par sa honteuse

alliance avec la chair. Souillée par le péché d'Adam, chef du genre humain, elle a infecté toute son innombrable postérité. L'âme de l'enfant à sa naissance est ternie par une souillure étrangère, celle du premier homme, et aucune âme ne naît innocente. — Il faut cependant éviter une erreur et ne pas dire que les âmes sont transmises des parents au fils, avec la transmission de la chair et du sang qui propage les corps. Les âmes n'engendrent pas les âmes. Par une loi cachée la nature opère son œuvre de telle sorte que des corps très-petits aspirent l'âme, et qu'une étincelle anime des membres à peine formés. Sans doute c'est toujours une âme nouvelle qui descend dans un corps nouveau, mais elle subit les suites de l'ancien crime des premiers parents ; elle naît à cause d'eux dans une souillure qui n'est pas encore purifiée. » (*Apoth.*, 909 et suiv.)

Mais le genre humain après la desobéissance d'Adam et d'Ève, n'a pas été abandonné à son malheureux sort. Dieu, dans sa miséricorde, a voulu pardonner à l'homme pécheur, le destiner à une fin surnaturelle, l'appeler à une bienheureuse immortalité. La seconde personne de la très-sainte Trinité s'est incarnée pour sauver les hommes. La rédemption est l'œuvre du Verbe ; c'est lui qui a pris et réparé la nature humaine, l'a sauvée après sa chute, l'a réconciliée avec le Père, l'a replacée dans le royaume des cieux. Le Verbe fait chair a pris le nom de Christ ; il est vrai Dieu et vrai homme tout ensemble ; il associe en sa personne le créateur et la créature, et remplit entre le ciel et la terre l'auguste office de médiateur. Prudence, après avoir montré que l'âme et le corps pèchent ensemble et méritent d'être punis ensemble, s'é-

crie : « Nous sommes délivrés de ces châtiments par le Christ, né d'une mère immaculée et revêtu d'un corps innocent. Jésus a pris une nature exposée à la souffrance, mais non une nature exposée au vice... » Ce Christ, né de la vierge Marie, est le Sauveur promis dans le paradis terrestre, annoncé par les prophètes, désiré par toutes les nations. Il est le fils de Dieu : « ... Il est au plus haut des cieux avec son Père, il est au plus bas des enfers ; il est au milieu, dans la chair de l'homme ; il est descendu de son trône sur la terre ; il est remonté de la terre sur son trône ; il est Dieu et il est homme ; il mort et il n'a pas cessé d'être Dieu ; il remplit tous les devoirs de la nature déchue, afin de réparer tout ce qui était mort et de le reporter dans le sein de son Père ; il élève la chair elle-même jusqu'au ciel. Ces merveilles que la voix des anciens prophètes annonçait à l'avenir, nous les avons vues de nos yeux, touchées de mes mains, entendues de nos oreilles. Nous avons enfin compris les paroles des saints de l'Ancien Testament. La vue du Christ nous a expliqué leurs oracles. Voilà notre salut, notre force, notre vie. » (*Apoth.*, 228 et suiv.)

Le dogme catholique de l'incarnation est exposé par Prudence dans une foule d'autres passages qu'il serait superflu de citer. Tout le poëme de l'*Apotheosis* a pour objet d'établir que Jésus-Christ est véritablement Dieu et véritablement homme ; qu'il n'y a qu'une seule personne en lui, la personne du Fils de Dieu, mais deux natures parfaitement distinctes. Il rappelle les miracles du Sauveur pour montrer qu'il était Dieu ; il rappelle ses souffrances pour montrer qu'il était homme. Il est tellement pénétré de la divinité de Jésus-Christ, qu'il désigne souvent le Fils de Dieu sous le nom de Christ.

Énumérant les trois personnes de la très-sainte Trinité, il dit : « Le Père, le Christ et le Saint-Esprit. » Ce langage était familier aux premiers chrétiens. Sur les pierres funéraires des catacombes, rien de plus commun que cette expression : *Vivas in Deo Christo*[1]. Les martyrs mourraient en proclamant le Christ-Dieu. Les soldats chrétiens prêtaient serment en invoquant le Christ-Dieu. Un écrivain du quatrième siècle nous fait connaître le serment militaire des chrétiens. « ... Ils jurent, nous dit-il, par Dieu et par le Christ, et par le Saint-Esprit, et par la majesté impériale qui, selon Dieu, doit être aimée et honorée par le genre humain[2]. » S'il est un fait démontré avec évidence par tous les monuments primitifs de l'histoire de l'Église, c'est que le dogme de la divinité de Jésus-Christ a été enseigné, accepté, propagé en même temps que le christianisme lui-même.

Prudence ne sépare jamais l'idée de l'incarnation de l'idée du Fils de Dieu. Ceci nous amène à parler de l'opinion qu'il a embrassée touchant les théophanies.

Avant l'incarnation, Dieu a souvent manifesté sa volonté à l'homme. Saint Paul nous dit, en commençant son épître aux Hébreux : « Dieu, après avoir parlé à nos pères en diverses occasions et de diverses manières, par les prophètes, nous a parlé tout nouvellement et de nos jours par son propre Fils. Adam avait

[1] On connaît beaucoup d'épitaphes des premiers chrétiens semblables à celles-ci : — OLYMPIODORE VIVAS IN DEO. — HIC JACET PERPETUUS IN CHRISTO DEO SUO. (Georg., *de Monogramm. Christi Domini*, cap. IV).

[2] Jurant autem per Deum, et per Christum, et per Spiritum Sanctum et per majestatem imperatoriam, quæ secundum Deum generi humano diligenda et colenda est. (Vegetius, *Institutions militaires*, liv. II, ch. 5).

entendu la voix du Seigneur dans le paradis terrestre. Abraham entendit le Seigneur lui promettant une postérité plus nombreuse que les étoiles du ciel. Jacob lutta contre l'ange du Seigneur, et, après une mystérieuse apparition, fut appelé Israël, c'est-à-dire fort contre Dieu. Moïse trembla à la présence de Dieu dans le buisson ardent. Il entendit le Tout-Puissant se définir : « Je suis celui qui suis. » — En ces diverses *théophanies*, ou manifestations de la divinité, qui a parlé aux hommes? Saint Augustin pense que c'est la Trinité tout entière qui a révélé ses volontés en ces circonstances solennelles. Pour lui, toutes les apparitions de Dieu sous forme sensible, mentionnées dans le Pentateuque, sont des apparitions d'anges, représentants et ministres de Dieu. La plupart des Pères postérieurs au concile de Nicée embrassent la même opinion qui paraît se conformer plus exactement à la doctrine contenue dans l'épître aux Hébreux. L'ancienne loi, dit saint Paul, a été donnée par le ministère des anges, tandis que la nouvelle a été donnée directement par le Verbe incarné, notre Seigneur [1].

Les Pères antérieurs au concile de Nicée, surtout les Pères apologistes, saint Justin, Tertullien, saint Irénée, Théophile d'Antioche, attribuent au Fils de Dieu en particulier ces théophanies. La même personne divine qui s'est unie à la nature humaine a dû se mettre en rapport avec les hommes durant les temps qui ont

[1] L'Apôtre avertissant les Hébreux qu'ils doivent observer la loi de Jésus-Christ avec plus de soin que la loi de Moïse, leur en donne cette raison : « Si enim qui *per angelos* dictus est sermo, factus est firmus, et omnis prævaricatio et inobedientia accepit justam mercedis retributionem : quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem, quæ cum initium accepisset *enarrari per Dominum*, ab eis qui audierunt, in nos confirmata est? » (*Epist. ad Hebr.*, II, 2 et 3).

préparé l'avénement du Messie. Le Christ qui est aujourd'hui, était hier, comme il sera dans les siècles des siècles. *Christus hodie, heri et in sæcula.* Il est le commencement et la fin, la première et la dernière lettre de la révélation. En se manifestant, durant l'Ancien Testament, comme l'*Ange du grand conseil,* le Verbe préparait le peuple choisi à sa manifestation suprême par l'incarnation. C'est par le Verbe que Dieu a tout créé; c'est par le Verbe aussi que Dieu a tout sauvé, tout dirigé, tout conduit. Par lui, il a donné sa loi sur le Sinaï, comme, par lui, il a donné la loi de la nouvelle alliance. Telle est la doctrine des Pères apologistes. Cette doctrine les aidait puissamment à repousser toutes les erreurs opposées à l'enseignement catholique touchant le Fils de Dieu fait homme. Ils montraient aux Juifs que le christianisme n'était pas une religion nouvelle, mais une religion annoncée et enseignée dès le commencement, que le Messie promis à leurs ancêtres, ne devait pas être un prophète, un simple mortel, mais un Dieu incarné; que Jésus-Christ était véritablement le Verbe fait chair, le Messie, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu qui avait d'abord donné sa loi aux Israélites par Moïse, et avait ensuite donné sa loi à tous les peuples, en se rendant visible aux hommes par son incarnation. Cette doctrine servait aussi admirablement à réfuter l'ébionitisme et le gnosticisme qui prétendait séparer l'Ancien et le Nouveau Testament, opposer le second au premier. Voilà pourquoi les Pères apologistes exposent avec tant d'accord et tant d'éloquence l'opinion qui attribue au Verbe les théophanies racontées dans l'Ancien Testament [1].

[1] Conf. *Histoire du dogme catholique* pendant les trois premiers

Prudence, écrivant des poëmes apologétiques, devait naturellement se conformer au sentiment de saint Justin, de Tertullien, de saint Irénée. Il combat les mêmes hérésies, il emploie les mêmes armes. Les écrits des Pères du second siècle devaient lui être familiers. Nous retrouvons dans ses vers un fidèle écho des raisonnements que Tertullien opposait aux erreurs de Praxéas. Il reproduit son opinion sur les manifestations du Fils de Dieu aux patriarches et aux prophètes : « C'est le Verbe que vit Abraham, chef d'une illustre race. Le Christ daignait déjà visiter la terre, et l'homme qui lui donna l'hospitalité vit sa divinité rayonner en une triple figure. C'est le Verbe que touchèrent les bras de Jacob dans sa lutte mystérieuse. Moïse, qui donna aux juifs la loi divine, reçut l'ordre de s'approcher de Dieu, se tint devant sa face comme un ami devant son ami, écouta sa voix et lui répondit, et sentit qu'il apercevait le Christ sous l'image de la chair..... » (*Apoth.* 28.)

Prudence raconte longuement une autre manifestation de Dieu. C'est toujours le Fils qui se rend sensible sous une apparence visible, symbole et annonce de son incarnation : « Si tu nies que le Père se rende visible aux mortels par le Verbe, réponds : Quel est Celui que Nabuchodonosor, roi de Babylone, voyait du haut de sa tour marcher librement au milieu des flammes, et foulant les tisons embrasés de la fournaise avec les trois jeunes Hébreux que le feu épargnait? O grands de ma cour! s'écria le roi, ces fournaises au souffle impétueux n'ont reçu dans leur vaste incendie que trois jeunes hommes, et j'en vois un quatrième

siècles de l'Église et jusqu'au concile de Nicée, par Mgr Genoulhiac, évêque de Grenoble, liv. VI, chap. 12, et liv. X, chap. 2.

qui marche libre et souriant au milieu des flammes dévorantes. C'est le Fils de Dieu, je le reconnais, je me déclare vaincu et je l'adore. Éloignez ces torches impuissantes, retirez ces tisons refroidis. Le souffle embrasé perd de sa chaleur et se glace. C'est le Fils que je vois, j'en suis certain; c'est lui qui opère ces miracles. Véritable Fils de Dieu, et Dieu lui-même, il commande aux bouillonnements de la fournaise et dompte sa colère; il se rit du bucher docile à ses ordres, il éteint la fureur des torches et force le feu irrité à se refroidir; la flamme obéissante enveloppe les vêtements sans les brûler; elle passe en sifflant à travers les robes légères, elle ne peut consumer les tiares assyriennes et faire exhaler une fumée amère à la chevelure qui ondoie sur les épaules. —Il dit, et fait cesser aussitôt le bruit des chants variés, des organum, des sambuques, des cythares, des flûtes et des trompettes. La folle superstition se tut. Les hymnes de fête qui célébraient la statue dont tous les regards admiraient l'or splendide, ne se firent plus entendre; seuls retentissent les cantiques des saints jeunes hommes dont les trois voix louent le Roi du ciel qui a fait la terre et les mers et les astres brillants, qui a protégé ses enfants au milieu des flammes. » (*Apoth.*, 128 et suiv.)

Le Dieu qui devait s'unir à la nature humaine a donc opéré tout ce qui annonçait et préparait son incarnation. A l'heure marquée dans les desseins de la Providence, le Verbe s'est fait chair; il est né de la vierge Marie, il a habité parmi nous, il nous a rachetés par ses souffrances et par sa mort. « Le Christ est notre chair, c'est pour moi qu'il meurt, c'est pour moi qu'il ressuscite [1]. »

[1] Christus nostra caro est : mihi solvitur, et mihi surgit (*Apoth.*

C'est par les sacrements que les mérites de Jésus-Christ nous sont appliqués. Le baptême purifie l'âme de la souillure originelle. « .....L'âme reçoit dans le baptême une seconde naissance; la tache de la nature est purifiée. Arrosés par l'eau sainte, nous renaissons au dedans de nous-mêmes; l'âme resplendissante dépouille le vieil Adam. » (*Apoth.*, 924.)

Prudence décrit plusieurs fois le sacrement de confirmation qu'il appelle une onction royale, un chrême éternel. Nous avons vu le discours qu'il prête à la sobriété dans la *Psychomachie*. Cette vertu reproche à ceux qui entourent d'une mitre d'or leur chevelure parfumée, d'oublier les signes sacrés qui ont été tracés sur leur front avec de l'huile sainte [1]. Le poëte nomme souvent ensemble le baptême et la confirmation. Les païens eux-mêmes savaient que les chrétiens étaient purifiés par l'eau et fortifiés par une onction mystérieuse. Avant d'immoler des victimes à leurs idoles, ils s'écriaient : Loin d'ici les baptisés et les confirmés. Prudence rappelle cette formule des rites païens en racontant un fait qui s'était passé dans sa jeunesse sous le règne de Julien l'Apostat : « Cet empereur courbait sa tête auguste devant les pieds d'argile de Minerve, baisait les sandales de Junon, se prosternait devant Hercule, couvrait de cire les genoux de Diane, abaissait son front devant un Apollon en plâtre, et faisait fumer les entrailles des victimes sous le cheval de Pollux. Il voulut un jour verser des flots de sang pour apaiser Hécate. Déjà étaient rassemblés les troupeaux

1047). Saint Paul avait dit : Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram. » (*Epist. ad Rom.*, IV, 53).

1 Post inscripta oleo frontis signacula, per quæ
Unguentum regale datum est et Chrisma perenne.

de vaches que devaient frapper les haches sacrées des pontifes; les couronnes de cyprès ombrageaient le front des génisses liées pour le sacrifice. Déjà le grand-prêtre, paré des bandelettes accoutumées, avait plongé le couteau sacré dans les entrailles des victimes; ses mains ensanglantées détachaient les fibres qui palpitaient, saisies du froid de la mort. Examinant les dernières pulsations de la vie dans les cœurs encore tièdes, il calculait, pour les interpréter, leur nombre et leur terme. Tout à coup le grand-prêtre pâlit au milieu du sacrifice, et s'écrie : « Qu'ai-je fait? Je ne sais quelle divinité meilleure et plus puissante, excellent empereur, intervient sur nos autels; une divinité que ne peuvent souffrir ni les coupes pleines de lait écumant, ni le sang des brebis égorgées, ni la verveine, ni les couronnes de fleurs. Je vois au loin se disperser les ombres évoquées. Proserpine recule épouvantée; ses torches sont éteintes; dans sa fuite elle a brisé son fouet. Aucun murmure secret ne se fait entendre. Les hymnes thessaliens sont inutiles, aucune victime ne peut rappeler les mânes effrayés. Ne voyez-vous pas le feu pâlir dans les encensoirs glacés? Les tisons s'éteignent sous une cendre blanche; le prêtre palatin ne peut plus tenir la patère, sa main tremblante laisse couler le baume; le flamine s'étonne de voir tomber de son front sa couronne de laurier; la victime trompe le glaive mal assuré. Sans doute quelque jeune adorateur du Christ s'est glissé parmi nous. La robe du grand-prêtre et les autels où reposent les dieux tremblent devant cette race d'hommes. Loin d'ici tous les baptisés, tous ceux qui ont reçu l'onction du chrême [1]!

[1] . . . . . Lotus procul absit et unctus.

Que la belle Proserpine siége de nouveau sur son autel relevé. » — Il dit, et tombe à demi-mort comme s'il avait vu le Christ lui-même le menaçant de sa foudre. Le prince, lui aussi, semble inanimé; il pâlit, dépose son diadême, et promène ses regards sur les assistants pour découvrir quel est celui qui a reçu l'onction du chrême, et marqué sa tête du signe de la croix; quel est celui dont le front empêche les murmures magiques de se faire entendre. Il surprend, au milieu d'une troupe de jeunes guerriers à la blonde chevelure, un écuyer, garde de la pourpre impériale. Le jeune homme confesse sa foi, et, rejetant sa riche lance armée d'un double fer, déclare qu'il porte le signe du Christ. Le prince, épouvanté, s'élance, renverse le grand-prêtre, et s'éloigne seul et sans suite du temple de marbre. La foule, effrayée, oublie l'empereur, relève vers le ciel son visage abaissé vers la terre, et invoque Jésus-Christ. » (*Apoth.*, 455 et suiv.)

Le sacrement de l'Eucharistie est exposé, dans Prudence, en des termes parfaitement conformes à la doctrine catholique; nous y voyons exprimée la foi en la présence réelle. Les chrétiens, en recevant l'Eucharistie, reçoivent vraiment le corps et le sang de Jésus-Christ, mystérieusement caché sous les espèces sacramentelles. Prudence, rappelant la manne miraculeuse qui nourrissait les Hébreux dans le désert, dit que le peuple de la nouvelle alliance est bien plus heureux, puisqu'il se nourrit du corps du Christ.

. . . . . Sero felicior ævo,
Vespertinus edit populus de corpore Christi.
(*Psych.*, 375).

Ailleurs, décrivant la transformation du monde par le christianisme, il dit : « Les Gètes sont adoucis, les

Gélons ont perdu leur cruauté; ils étanchent maintenant leur soif avec un lait pur, et ne mêlent plus du sang à leur boisson, parce qu'ils doivent savourer un breuvage sacré : le sang du Christ, *libatura sacros Christi de sanguine potus.* » (*Apoth.*, 432.)

Purifié par le baptême, fortifié par la confirmation, nourri du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, le chrétien doit lutter toute sa vie contre sa chair révoltée, contre l'orgueil de la raison et contre les puissances des ténèbres. Prudence décrit en beaux vers les efforts du démon pour perdre les âmes [1]. Ses traits sont plus rapides et plus empoisonnés que les flèches du Parthe, mais l'âme peut résister aux tentations. Pour sortir victorieuse des combats de la vie, elle peut implorer la protection puissante des saints. Prudence nous prouve que la coutume d'invoquer les saints était déjà très-ancienne dans l'Église au moment où il écrivait, et qu'elle s'était propagée dans tous les lieux où avait pénétré la prédication de l'Évangile. Quand il a raconté le supplice d'un martyr, il nous montre les fidèles empressés à recueillir ses reliques, à les exposer à la vénération de tous, à implorer la protection de ce nouvel intercesseur. Dès le début de son hymne en l'honneur des saints martyrs, Hémétérius et Célédonius, il félicite l'Espagne de posséder leurs précieux ossements, et s'écrie : « Aujourd'hui les habitants de l'Ibérie accourent en foule sur l'arène teinte d'un sang sacré; ils viennent prier, chanter, offrir des vœux et des présents. Les étrangers arrivent ici des régions lointaines, car la renommée a parcouru la terre entière et a révélé qu'il y a ici des patrons

[1] *Hamart.*, v. 510 et suiv.

du monde à qui l'on adresse d'incessantes supplications[1]. »

Après avoir chanté le courage magnanime de saint Vincent au milieu des plus cruels supplices que puisse inventer la rage de la persécution, après avoir montré les chrétiens heureux de recueillir sur des linges les gouttes de sang qui tombaient des blessures du martyr, Prudence adresse à saint Vincent cette admirable prière : « Maintenant sois-nous favorable, reçois les vœux suppliants de ceux qui t'invoquent, et prie efficacement auprès du trône du Père pour nous obtenir le pardon de nos fautes. — Nous t'en conjurons par toi, par cette prison qui a augmenté ta gloire, par ces chaînes, ces flammes, ces ongles de fer, par les écrous de ton cachot, par ces tests de pots cassés qui n'ont fait qu'accroître ta gloire déjà si grande, par ce lit que nous baisons avec tant de respect, nous, ton heureuse postérité. — Reçois avec pitié nos prières, afin que le Christ apaisé prête à ses enfants une oreille favorable et ne leur impute pas toutes leurs fautes. Si nous célébrons religieusement du cœur et des lèvres ce jour solennel, si nous nous prosternons avec joie devant tes reliques, descends un instant au milieu de nous pour nous apporter les grâces du Christ, afin que nos sens appesantis ressentent le soulagement du pardon. — Qu'ensuite arrive sans retard le moment où ton âme glorieuse animera de nouveau ta chair ressuscitée, ta chair qui a déployé une égale vertu, et qu'ainsi cette chair qui a partagé tes souffrances et a soutenu avec toi un même combat, soit à jamais la cohéritière de ta gloire durant les siècles des siècles. »

1 Fama nam *terras in omnes* percucurrit proditrix,
Hic *patronos esse mundi*, quos precantes ambiant.

Les quatorze hymnes qui composent le *Péristéphanon*, abondent en témoignages semblables à celui qu'on vient de lire. Rien de plus aisé que de prouver par les poëmes de Prudence, que le culte des saints, les fêtes instituées pour célébrer le jour anniversaire de leur mort, les hymnes chantées pour rappeler leurs vertus et pour implorer leur intercession, les honneurs publics rendus à leurs ossements, étaient d'un usage universel au quatrième siècle et remontaient à l'époque des persécutions, c'est-à-dire aux premières années du christianisme.

Dans la prière à saint Vincent que nous venons de rapporter, Prudence nous fait connaître sa foi aux dogmes de l'immortalité de l'âme, de la résurrection de la chair, de l'éternité des récompenses célestes. Il est aussi orthodoxe lorsqu'il parle de notre fin dernière que lorsqu'il rappelle notre origine et notre création. Les philosophes qui, de nos jours, essayent de renouveler des Grecs le système de la métempsycose, et prétendent, avec l'audace de l'ignorance ou de la mauvaise foi, que les Pères de l'Église ont enseigné leurs rêveries, ne peuvent pas citer à l'appui de leur opinion les poëmes de Prudence. Immédiatement après la mort, nous dit le poëte catholique, l'âme paraît devant Dieu pour être jugée. Le temps de l'épreuve est passé pour elle, l'éternité commence. Si elle est digne d'une récompense, elle en jouira toujours; si elle a mérité un châtiment, elle le subira toujours. — « Tous les hommes ont la même nature, mais tous n'arrivent pas à la même destinée, parce que leurs volontés sont différentes. Lorsque, par un ciel serein, une blanche nuée de colombes descend dans un champ couvert de fruits où le rusé chasseur a tendu

ses filets, enduit ses baguettes d'une glu épaisse et semé du grain, appât trompeur, les unes, séduites par ce grain fallacieux, embarrassent leur bec avide dans les nœuds d'un filet ou alourdissent leurs ailes dans la glu qui les tient attachées; mais celles que le désir de manger ne séduit pas, voltigent en sûreté sur un gazon stérile et se gardent bien de tourner les yeux vers une nourriture insidieuse. Quand le moment est venu de remonter vers les cieux, les unes prennent un libre essor dans l'espace et planent en l'air les ailes déployées, les autres gisent captives, se débattent à terre blessées, les plumes brisées, et ne reverront plus leur empire aérien.—Ainsi les âmes descendent toutes naturellement des sources du ciel avec la même pureté, mais elles sont retenues ici vaincues par de voluptueux attraits. Peu remontent vers le ciel d'où elles sont venues; beaucoup se repaissent d'aliments fangeux qui ne leur permettent pas de parcourir des régions célestes. Voilà pourquoi le Père tout-puissant, qui prévoit tout, allume le livide Tartare.....» (*Hamart.*, 802 et suiv.)

Le dogme de l'éternité des peines ne peut pas être formulé avec plus d'énergie et de précision que dans les vers suivants : « Dieu veut que dans les gouffres de l'enfer des vers rongeurs augmentent sans cesse l'éternel châtiment du crime; il sait qu'il y a dans nos corps une vie que son souffle a créée et que notre âme, formée par sa bouche éternelle, ne peut mourir; elle ne peut pas non plus retourner dans le ciel souillée par le vice, il faut donc qu'elle soit précipitée à jamais dans le puits du brûlant abîme. Il a donné aux vers, aux flammes, aux tourments une durée immortelle pour que ne finisse pas le châtiment d'une âme qui ne

peut finir. Les Supplices s'emparent d'une âme comme d'une proie qui leur est livrée à jamais; il n'y a pas de mort pour ceux qui gémissent, ils pleurent éternellement; la Mort elle-même les force à vivre. (*Hamart.*, 827 et suiv.)

Le dogme de la résurrection de la chair qui, avec le dogme de la vie éternelle, termine le symbole des apôtres, se trouve ainsi exposé dans Prudence avec autant d'éloquence que de netteté : « Ah ! je sais que mon corps ressuscite en Jésus-Christ. Pourquoi veux-tu m'inspirer le désespoir ? Je suivrai le chemin qu'il a suivi en foulant aux pieds la mort. Quand je le suivrai, je serai tout entier. Je ne serai rendu à la vie ni plus petit ni autre que je ne suis.... Ce qu'un accident fortuit, ce que la maladie et la douleur ont consumé, ce que la vieillesse et la langueur ont détruit, tout sera restitué à celui dont les membres réparés reviendront à la vie. La mort vaincue doit rendre fidèlement sa proie.... Le mort ne reviendrait pas tout entier à la vie si quelque chose manquait à son corps ressuscité. N'ayez aucune frayeur, ô mes membres ! Croyez que vous retournerez à Dieu avec le Christ. Il vous porte, il vous appelle à lui. Riez-vous des menaces de la maladie, méprisez les dangers et les malheurs. Bravez l'affreux sépulcre, allez où le Christ ressuscité vous appelle. » (*Apoth.*, 1063.)

De même que l'enfer sera l'éternel séjour des méchants, le ciel sera l'éternel séjour des justes. Mais avant d'entrer dans les splendeurs du Paradis, les âmes qui n'auront pas achevé, pendant leur passage ici-bas, de satisfaire à la justice de Dieu, passeront un temps plus ou moins long dans un lieu d'expiation que l'Eglise catholique appelle le Purgatoire. Prudence n'i-

gnore pas qu'il n'y a que les parfaits qui puissent espérer de jouir du ciel aussitôt après leur mort. Dans son humilité, il se regarde comme indigne d'un tel bonheur. Il demande à Dieu la grâce de n'avoir d'autres châtiments à subir que ceux du Purgatoire. Tel est le sens de la prière qui termine l'*Hamartigenia*. — « O Dieu, père de toute chose, auteur de mon âme, ô Dieu Christ ! de la bouche de qui procède le Saint-Esprit, Dieu avec toi ! C'est toi qui me régis. C'est de toi que j'ai reçu ma vie. Tu seras mon juge, et je tremble et je pâlis. Tu seras mon juge et j'espère... Ah ! de grâce ! lorsque mon âme abandonnera ce corps, demeure fragile formée de nerfs, d'os, de sang et de fiel, où elle habite en se souillant, chargée des liens funestes de la volupté ; lorsque l'heure dernière, hélas ! aura fermé ces yeux, lorsque cette chair sera ensevelie avec des pleurs et des sanglots, et que l'âme apparaîtra nue à ses propres yeux, fais que je n'aperçoive pas un ravisseur cruel, implacable, furieux, terrible, à la voix et au visage menaçants, qui se hâte de m'entraîner dans l'abîme, de me précipiter dans le noir enfer, pour me faire payer jusqu'à la dernière obole les dettes de ma vie coupable. O Christ ! dans le riche royaume du Père-Céleste il y a plusieurs habitations, des lieux séparés les uns des autres. Je ne demande pas une maison dans le royaume bienheureux ; qu'elle s'ouvre au chaste essaim des hommes qui, dédaignant l'or comme une vile poussière, n'ont désiré que tes richesses ; qu'elle s'ouvre à la virginité, fleur dont la blancheur est éternelle, à toutes les âmes qui ont subi le glaive de la pénitence. Pour moi, il me suffit de ne pas être livré aux esprits de l'abîme, de ne pas être dévoré par les flammes avides de l'enfer. Que mon âme ne soit

point ensevelie au fond des fournaises ardentes. Seulement qu'un feu triste me purifie dans un averne profond, puisque les souillures charnelles rendent nécessaire ce châtiment; mais que les flammes propices exhalent de douces vapeurs, que leur ardeur s'adoucisse, qu'elles n'aient que de tièdes tourbillons. D'autres, le front ceint de couronnes, seront glorifiés par une immense lumière; pour moi, que mon châtiment soit léger, que le feu me soit clément. »

Telle est la théologie de Prudence. On trouve dans ses poëmes une brillante exposition de la doctrine catholique touchant les mystères de la Sainte-Trinité et de l'Incarnation, touchant l'origine de l'homme et sa destinée, sa chu'e et sa réparation. Il fallait bien que cette doctrine reproduisît fidèlement la prédication des apôtres pour être universellement acceptée au quatrième siècle ; et il fallait bien qu'au quatrième siècle cette doctrine se fût pleinement emparée de tous les esprits, pour être exposée dans les écrits des poëtes avec autant de précision théologique et de ferme conviction que dans les discours des Pères et des docteurs de l'Église.

CHAPITRE V.

DE L'ARCHÉOLOGIE DE PRUDENCE.

Importance des divers poëmes de Prudence, tant pour les savants qui étudient l'antiquité profane, que pour ceux qui étudient l'antiquité chrétienne.

Si les poëmes de Prudence offrent au théologien une lecture aussi utile qu'agréable, ils ne se recommandent pas moins vivement à l'attention de l'archéologue par les nombreux détails qu'ils renferment sur les mœurs, les coutumes, les monuments des derniers Romains et des premiers chrétiens. Qu'on explore le vaste champ de l'archéologie classique ou le champ plus vaste encore de l'archéologie chrétienne, on trouve dans les œuvres de Prudence les plus précieux renseignements. Tous ceux qui se sont occupés des antiquités sacrées ou profanes ont cité ses vers comme des textes qui font autorité [1]. Nous ne pouvons mentionner ici tous les passages de notre poëte dignes

[1] Boldetti, après avoir exposé son opinion sur les petits vases destinés à recevoir du sang et trouvés dans les tombeaux des martyrs, ajoute : « Piu di ogni altro pero ne fa chiara testimonianza *il non mai abbastanza laudato* Prudenzio. »

d'être apportés en témoignage pour élucider les questions archéologiques. Il nous suffira de grouper autour de quelques points importants les éclaircissements variés que peuvent nous fournir ses poëmes.

Les premiers rois de Rome, en qui certains critiques modernes n'ont voulu voir que des personnages légendaires, ou des mythes symboliques, sont les véritables fondateurs de la puissance romaine aux yeux de Prudence. Il résume en quelques vers l'histoire politique de la ville éternelle. « La royauté gouverna Rome à sa naissance, non sans faire partager ses soins à des vieillards. Bientôt nous voyons le gouvernement passer entre les mains des nobles issus de ces anciens, puis les plébéiens en foule sont mêlés aux patriciens, partagent avec eux l'autorité, commandent longtemps avec eux, faisant la guerre et traitant de la paix. La noblesse est représentée par un consul, le peuple par un tribun. Soudain cet état politique déplaît. On établit dix décemvirs revêtus de la puissance suprême. Douze faisceaux les entourent. Chacun a son escorte de haches. La république se fait gouverner de nouveau par deux chefs et commence à compter ses fastes par ses consuls. Mais ses dernières années sont bouleversées par un triumvirat sanguinaire.... Sachant enfin choisir une bonne route, elle a ceint du diadème une tête auguste, l'appelant père de la patrie, gouverneur du peuple et du sénat, chef de l'armée, dictateur, censeur excellent, maître des mœurs, protecteur des biens, vengeur des crimes, dispensateur des dignités. » (*Cont. Symm.*, l. II, v. 415 et suiv.)

Parmi les questions que soulève l'étude de l'antiquité profane, il n'en est pas de plus intéressante et de plus difficile que celle de l'origine et du développe-

ment de l'idolâtrie. Prudence ne croit pas que le monde ait commencé par le polythéisme pour s'élever progressivement jusqu'au dogme de l'unité de Dieu. Les divers systèmes éclos de nos jours sur le progrès des religions sont démentis par l'histoire. C'est la décadence et non point la perfectibilité qui est la tendance de l'homme après le péché originel. Du temps du déluge et plus anciennement encore, nous dit Prudence, Dieu était adoré par le peuple qui le premier cultiva la terre naissante et habita ce vide univers. Après avoir perdu la notion primitive du vrai Dieu, les peuples s'enfoncèrent de plus en plus dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils ne commencèrent point par le fétichisme, c'est par là au contraire qu'ils finirent. Les siècles, en se succédant, au lieu de faire progresser l'idée religieuse, ne font que donner au paganisme des formes plus honteuses et plus absurdes. « Puisque nous parlons du culte romain, je puis prouver que pendant longtemps le peuple même issu du sang d'Hector, n'a pas honoré beaucoup de divinités, s'est contenté de rares temples et n'a élevé sur les collines qu'un petit nombre d'autels. Rome ensuite se donna des dieux innombrables, lorsque par son courage elle eut soumis beaucoup de villes et remporté de glorieux triomphes. Au milieu des ruines fumantes des temples, la main armée des vainqueurs s'empara des idoles de l'ennemi et les traîna à Rome comme des captifs en les adorant comme des dieux. Cette idole a été prise quand fut saccagée Corinthe aux deux mers; cette autre est devenue notre proie durant l'incendie d'Athènes. Cléopâtre vaincue nous a donné plusieurs effigies à tête de chien. Lorsque furent soumis les sables d'Ammon, nos trophées nous valurent des visages armés de cornes. Toutes les

fois que l'invincible Rome a reçu en battant des mains le char d'un général triomphant, elle a augmenté le nombre de ses autels et de ses dieux; elle s'est fait, avec ses dépouilles, de nouvelles divinités. » (*Cont. Symm.*, l. II, v. 343 et suiv.)

Il est presque impossible de déterminer avec précision quelles furent les premières formes de l'idolâtrie. Les témoignages historiques nous font défaut. En jetant un coup d'œil d'ensemble sur le paganisme, nous y voyons la divinisation de l'homme et la divinisation de la nature. A côté du culte des héros, du sabéisme et du naturalisme, nous trouvons le culte des génies ou des puissances invisibles. La principale cause de la multiplication des fausses divinités et de leurs représentations idolâtriques doit être assignée, selon Prudence, au culte des héros ou plutôt des tyrans. « L'inepte sottise d'un peuple insensé permettait à chaque prince de passer avec tous ses vices dans le royaume éternel du ciel. Le plus petit palais avait une terrible majesté, et la plus légère puissance s'emparait de l'empire céleste. On en vint à honorer les rois avec de l'encens et de petits temples. En rendant ces honneurs, la crainte, l'amour ou l'espérance formèrent, pour le malheur d'une longue postérité, la coutume de la patrie. L'image d'une fausse piété commença à se glisser par une erreur mensongère chez de petits-fils ignorants. La vénération qu'on avait rendue aux rois pendant leur vie leur fut encore accordée quand ils furent privés de la lumière du jour. On plaça leurs noires urnes sur des autels. (*Cont. Symm.*, l. I, vers 146.)

Saturne, Jupiter, Mercure, Mars, Bacchus, Hercule, furent, selon Prudence, de petits rois qui se firent ado-

rer, qui se proclamèrent dieux pour légitimer leurs coupables actions. Les aventures de Jupiter, que nous raconte la mythologie gréco-romaine, seraient simplement l'histoire poétisée des criminelles amours d'un ancien roi, pasteur d'un peuple, selon l'expression d'Homère, ou plutôt chef de bandits. « Avec un génie nouveau, le rusé Jupiter multiplia ses fourberies, imagina diverses fraudes, et changeant à son gré de peau et de visage, fit croire qu'il était bœuf, aigle rapace, cygne voluptueux, pluie de pièces d'or tombant sur le sein d'une jeune fille. Que ne croirait pas l'imbécille rusticité d'hommes incultes habitués à n'appliquer leur esprit qu'aux troupeaux et aux mœurs des animaux ? Ce peuple malheureux prêta une oreille facile à tout ce que voulut leur faire croire l'astucieuse perversité d'un scélérat. » (*Cont. Symm.*, l. I, v. 75.)

Le culte d'Apollon, de Mars, de Vénus et d'une foule d'autres dieux et demi-dieux, remonte à une semblable origine. Les héros furent sacrés pour les peuples qu'étonnait leur force ou leur courage : on admira jusqu'à leurs vices. Leur histoire, devenue légendaire en passant de bouche en bouche, donna naissance à un culte local. Ce culte eut le sort des peuples eux-mêmes : tantôt il s'imposa à d'autres peuples, tantôt il dut s'effacer devant le culte d'un peuple vainqueur. Professé en secret par des sectateurs plus zélés, il se conserva et se transmit en secret. De là les mystères et leurs initiations. Ce système sur l'origine des principales divinités de la Grèce et de Rome peut être contesté, mais le témoignage de Prudence et des auteurs qui écrivaient lorsque Symmaque défendait le paganisme expirant, mérite d'être pris en considération. Du reste, Prudence est loin de nier l'influence du naturalisme sur le déve-

loppement de l'idolâtrie. Plusieurs causes ont contribué à produire un fait aussi complexe que le paganisme de l'ancien monde. Des traditions diverses, de nombreux courants d'idées s'y mêlent et s'y confondent dans une telle obscurité, qu'il devient impossible de suivre leur marche et de les distinguer. En même temps que certains peuples ou groupes de familles adoraient leurs premiers chefs, d'autres peuples adoraient les forces de la nature et les personnifiaient : « Nos pères ont pris pour dieux tout ce que la terre et l'Océan produisent d'admirable : les collines, les mers, les fleuves, les flammes. Ils les ont représentés sous diverses figures et ont donné à leurs statues muettes des noms d'hommes, appelant l'Océan Neptune, les fleuves profonds nymphes cyanées, les forêts dryades, et les campagnes napées. Le feu lui-même, créé pour notre usage, porte le nom de Vulcain.... Il en est qui ont cherché des divinités parmi les astres brillants et ont pris pour dieu le soleil... Les ombres mêmes qui peuplent les gouffres infernaux te donnent des dieux, ô Rome ! Regarde les sanctuaires criminels de l'épouvantable Pluton. C'est pour lui que tombe sur l'arène le malheureux gladiateur, victime que Rome immole aux dieux infernaux.... Pourquoi nier que tu regardes comme dieux les mânes ? Les monuments des ancêtres le prouvent. Je vois des marbres dédiés aux dieux mânes partout où la voie Latine et la voie Salaria conservent d'antiques cendres dans des sépulcres massifs. »

Entre les formes du paganisme qui procédaient plus directement de la divinisation de l'homme et celles qui procédaient plus directement du culte des génies ou des forces de la nature, une fusion s'accomplit en Grèce et à Rome, soit à la suite du triomphe d'une

race sur une autre, soit à la suite de l'établissement des colonies sur des rives étrangères. De là vient que, dans la mythologie païenne, le même nom désigne à la fois un personnage qui a son histoire ou du moins sa légende populaire, et un astre, un élément, une force naturelle. Après avoir adopté toutes les idoles et donné asile à tous les cultes, Rome présenta le spectacle d'un paganisme aux mille formes où le philosophe trouvait des symboles à méditer, où le peuple trouvait une religion sensuelle et facile à pratiquer. Prudence a tracé un fidèle tableau de l'idolâtrie romaine, de ses superstitions domestiques et de ses fêtes solennelles : « L'enfant avait bu l'erreur avec le lait. Durant les vagissements de son berceau, il avait mangé de la farine du sacrifice; il avait vu les pierres ointes avec la cire et les noirs dieux lares humectés d'huile parfumée. Le plus petit enfant a vu la Fortune représentée avec la corne d'abondance, et la pierre sacrée de la maison où sa mère prie et pâlit. Porté sur les épaules de la nourrice, il a imprimé lui-même ses lèvres sur cette pierre, il a répandu ses vœux enfantins, il a demandé des richesses à ce rocher aveugle..., il a observé un usage insensé en honorant les dieux domestiques avec le sang des agneaux. Dès qu'il est sorti de sa maison, comme il a été ravi de voir les fêtes publiques, les jours sacrés, les jeux, les hautes murailles du Capitole, les prêtres ceints de lauriers, debout devant les temples des dieux, et la voie Sacrée où retentissent les mugissements du peuple devant le temple de Rome! » (*Cont. Symm.*, l. I, v. 205.)

Le paganisme, avec la pompe de son culte public et ses fêtes multipliées et ses souvenirs nationaux, était un spectacle continuel. Aucun autre culte ne pouvait

séduire par de plus sensibles attraits ce peuple romain qui ne demandait que du pain et des spectacles. Il flattait en même temps la sensualité et l'orgueil populaire. L'abjection de ce culte voluptueux, loin de faciliter les conquêtes du christianisme, était, humainement, un obstacle insurmontable à sa propagation. Quoi qu'en aient dit quelques historiens qui s'obstinent à ne pas voir le doigt de Dieu là où il se montre avec le plus d'évidence, le triomphe du christianisme sur un culte aussi attrayant, aussi national, aussi profondément enraciné dans les mœurs que le paganisme romain, est un fait essentiellement miraculeux que nulle cause naturelle ne peut expliquer.

Malgré les fables impures du paganisme, malgré les scandaleux exemples des dieux de l'Olympe, malgré les excès de la licence en un siècle que Tacite définissait en deux mots : corrompre et être corrompu, les Romains de la décadence conservaient quelques vestiges d'une tradition primitive, quelques présages d'une vie plus pure et d'une morale divine. Ils rendaient encore hommage à la pureté, à la virginité, en la personne des vestales. Symmaque rappelle que les vestales étaient regardées comme le soutien de la république. Il se plaint de ce qu'on ne les entoure plus d'honneurs, depuis les progrès de la doctrine chrétienne. Prudence lui montre que la pureté des vestales n'était que l'annonce d'une pureté plus parfaite. Le monde témoin des sacrifices volontaires des vierges chrétiennes pouvait-il admirer encore les sacrifices forcés des vestales? « Je discuterai maintenant la valeur de la virginité des vestales; je dirai quelle loi règle toute la gloire de leur pudeur. D'abord on s'empare d'elles dès leurs plus tendres années, avant que par un

libre choix de leur volonté propre, par une estime fervente de la chasteté et par amour pour les dieux, elles aient repoussé les liens du mariage qu'elles ont droit de contracter. Une pudeur captive est amenée devant des autels maudits... Il leur reste une espérance qui les empêche d'éteindre en elles toute flamme. Un jour il leur sera permis d'allumer de tardifs flambeaux et de se livrer aux fêtes de l'hymen avec des cheveux blancs et un visage décrépit... Devenues vieilles, après s'être acquittées de leur labeur pieux, elles contractent mariage et détestent le feu sacré qu'a servi leur jeunesse... Pendant que les tresses d'une mitre lient les cheveux flottants de la vestale et que, prêtresse sans époux, elle attise de fatals charbons, elle est portée au milieu des places de la cité comme une pompe publique. Assise mollement sur un char, le visage découvert, la vierge se donne en spectacle à la ville étonnée. Puis cette chaste pudeur, cette piété qui ne connaît pas le sang va s'asseoir au théâtre pour voir les cruels combats des gladiateurs, pour repaître ses yeux du spectacle des morts et des blessures, gagne-pain des combattants. Elle s'assied, le cou orné de bandelettes vénérables, et jouit de toutes les luttes. O âme tendre et douce ! Elle se lève aux grands coups, et toutes les fois que le vainqueur plonge son fer dans la gorge du vaincu elle dit que ce sont ses délices. La vierge modeste, en tournant son pouce, ordonne de briser la poitrine de celui qui est renversé à terre, de peur qu'une portion de l'âme ne se cache au fond des entrailles, pendant que le gladiateur percé par le glaive palpite encore. Est-ce pour cela qu'elles méritent d'être regardées comme les protectrices continuelles et vigilantes du Latium et de la majesté de Rome, comme rachetant la vie du peuple et

le salut des patriciens? Est-ce parce qu'elles répandent bien leur chevelure autour de leur cou, parce qu'elles ceignent bien leurs tempes de rubans et mêlent des cordons dans leurs cheveux? Parce que sous terre, sans autre témoin que les ombres, elles égorgent dans la flamme les victimes lustrales et murmurent des prières confuses? Parce que, assises à la meilleure place du cirque, elles regardent combien de coups de lance et de javelot frappent un visage d'airain, par combien de plaies ouvertes le blessé répand son sang sur l'arène en fuyant et laisse après lui des traces sanglantes? » (*Cont. Symm.*, l. II, 1064 et suiv.)

On trouve dans les poëmes de Prudence de nombreuses allusions aux fêtes solennelles du paganisme, aux cérémonies de son culte public ou privé. A côté de ces détails il en est d'autres qui se rapportent à la vie politique des Romains, aux mœurs et coutumes des diverses classes de la société, au luxe de leurs tables et de leurs vêtements, à leurs spectacles, à leurs jeux du cirque ou du théâtre. En rappelant la victoire remportée par Stilicon sur Alaric à Pollentia, le poëte nous décrit la pompe d'une entrée triomphale à Rome : le peuple joyeux répandant des fleurs, ornant les murs de guirlandes, ceignant les tours de branches de lauriers, entrelaçant des couronnes dans l'intérieur des maisons, suspendant aux portes de soyeuses draperies. Le triomphateur s'avance monté sur un char magnifique, entouré de dépouilles opimes, escorté d'une troupe de captifs [1].

Ailleurs Prudence nous transporte au milieu du cirque pour nous montrer le galop délirant des che-

[1] *Cont. Symm.*, liv. II, vers. 725 et suiv.

vaux, et tout un peuple se passionnant jusqu'à la folie pour ces jeux qui ne se terminent jamais sans effusion du sang. Puis il nous décrit les funambules romains se suspendant à une corde aérienne et montant d'un pied sûr au-dessus du *proscenium*. Par un saut périlleux, semblable au vol d'un oiseau, ces acrobates téméraires s'élancent au-devant des bêtes féroces et se jouent au milieu des dangers, s'exposant gaiement à une mort cruelle. Tout un peuple dévore des yeux ces spectacles d'hommes souffrant et mourant sous les dents des bêtes féroces [1].

Si l'on veut connaître le luxe et la mollesse des Romains, il faut lire, même après les tableaux que nous ont laissés Ovide ou Juvénal, l'énergique description que Prudence a tracée dans son poëme sur l'origine du mal. Voici d'abord ce qui concerne le *mundus muliebris* : « La femme n'est pas contente de sa beauté native; elle veut étaler une forme et un éclat menteurs, comme si la main du Dieu qui l'a créée lui avait donné un visage imparfait. Il faut que les couleurs de l'hyacinthe brillent sur le tissu qui entoure son front, que des guirlandes aussi éclatantes que le feu environnent son cou, que de vertes émeraudes soient suspendues à ses oreilles. La blanche perle des coquillages luit dans les tresses de ses cheveux dont l'arrangement est maintenu avec des chaînes d'or. Avec quel dégoût j'énumérerais les soins sacriléges de ces mères qui teignent de fard un visage enrichi des bienfaits de Dieu ! Elles osent oindre leur peau afin qu'elle perde sa couleur naturelle et prenne une couleur fausse qui la voudra méconnaissable. »

[1] *Hamart.*, 361 et suiv.

Tel était le luxe féminin à Rome, sous le règne des empereurs. Les hommes de leur côté, nobles ou plébéins, étaient arrivés aux derniers excès de la mollesse. Il était difficile de reconnaître sous leurs vêtements efféminés les descendants des soldats de Scipion. Les Huns, les Goths, les Vandales, *race barbare mais pudique*, selon le mot profond de Salvien, devaient sans peine vaincre les fils dégénérés des vainqueurs du monde. Les Romains rougissent d'être hommes, nous dit Prudence : « Ils se réjouissent de devoir leurs vêtements non à la toison des brebis, mais aux brillantes dépouilles des arbres d'Orient. Ils enveloppent leurs corps de tissus percés à jour. Pour eux, l'art du teinturier trempe le fil dans le suc des herbes et fait se jouer sur la toile diverses figures et diverses couleurs. On ne leur tisse que la laine la plus douce au toucher. Vous voyez l'un acheter des tuniques lascives dans une course rapide [1], et enlacer dans une étoffe neuve des plumes d'oiseau de diverses couleurs. Vous voyez l'autre répandre dans l'air, comme une femme, l'odeur d'une huile embaumée et de la poudre de parfum étranger... » Dans ce passage, dont chaque mot mériterait un commentaire, nous pouvons remarquer surtout un curieux renseignement sur les vêtements en plumes d'oiseau usités chez les Romains de la décadence. Ils appelaient *plumarius*, ce-

[1] . . . . . Hunc videas lascivas præpete cursu
Venantem tunicas. . . . . .

Le P. Chamillard explique le mot *lascivas* par « obscenis figuris variatas. » Arevalo adopte cette explication et ajoute : « Libidines veterum in poculis ipsis et panibus expressæ intolerabiles erant. » Prudence peut-être ne fait allusion qu'à la transparence des tuniques et à leur forme qui ne leur permettait pas, dans une marche rapide, de vêtir le corps. Nous lisons dans Sénèque (Ep. 90) : « Vestis nihil celatura conficitur in qua non dico nullum corpori auxilium, sed nullum pudori est. »

lui qui confectionnait ces vêtements. Le poëte s'indigne ensuite de ce que le luxe détourne de leur fin première les cinq sens que Dieu nous a donnés en nous créant, et les fait servir à des usages vicieux. « L'œil est-il abrité sous une molle paupière pour voir les membres honteux d'hommes qui ne le sont qu'à demi, emportés dans les danses du théâtre, pour souiller ses regards malheureux d'un plaisir criminel? Les deux narines respirent-elles, communiquent-elles par un double canal au milieu du cerveau, pour que la volupté, dans une coupable union, savoure les parfums séducteurs que la courtisane répand sur son onctueuse chevelure? Est-ce pour les vaines mélodies d'une joueuse de luth, pour les sons des cordes de la lyre, pour les chansons de table échauffées par la débauche, que Dieu nous a donné deux oreilles toujours ouvertes, et a ordonné à la voix d'arriver jusqu'à nous en passant par des conduits caverneux? Le goût est-il vivant au fond de notre bouche humide pour que des aliments, préparés avec soin, chargent de nourriture l'estomac paresseux et l'ignoble gourmandise d'un débauché? pour que, variant ses plaisirs, il prenne pendant la nuit de longs repas, pour que la crapule fatigue son ventre appesanti? » (*Hamart.*, 265 et suiv.).

Les fragments d'assez longue étendue que nous venons de citer révèlent assez le profit que l'archéologie profane pourrait retirer de l'étude de Prudence. Outre ces tableaux de mœurs et ces descriptions, on peut trouver dans ses poëmes tel ou tel vers, telle ou telle expression capable de jeter quelque jour sur une question obscure. Nous en donnerons un exemple. On s'est demandé en quoi consistait la sténographie chez les anciens. Nous savons qu'un affranchi de Cicéron, Tul-

lius Tiro, à l'aide d'abréviations, de *notes* ingénieuses[1], transcrivait les discours de son patron pendant qu'il les prononçait. Il y avait toujours près des tribunaux plusieurs notaires ou scribes chargés de recueillir textuellement les paroles des juges et celles des accusés. Plusieurs actes des martyrs contiennent un interrogatoire complet. Il est difficile de savoir si chaque notaire avait son système d'abréviation, ou s'il existait une méthode, une science commune à tous. En quoi ces abréviations différaient-elles de la sténographie moderne? Chaque syllabe en latin se prononce distinctement et avec sonorité. Un simple *point*, à ce qu'il paraît, servait aux abréviateurs à désigner une syllabe, mais il faut entendre ici par point, croyons-nous, un coup de style. Ce coup marquait à droite ou à gauche, en haut, en bas, ou le point proprement dit, ou une virgule, ou une courte ligne droite, ou une petite courbe. La forme et la place du *point* devaient déterminer la syllabe[1]. Prudence nous dit que le martyr saint Cassien était habile à saisir tous les mots avec des notes brèves et à suivre avec des points rapides, les paroles d'un discours, à mesure qu'elles étaient prononcées.

Verba notis brevibus comprendere cuncta peritus
Raptimque punctis dicta præpetibus sequi.

Les poëmes de Prudence, déjà si intéressants pour ceux qui étudient l'antiquité profane, méritent d'être

[1] Isidore donne l'étymologie suivante des *notes* : « Notæ autem dictæ eo quod verba vel syllabas præfixis caracteribus notent..... » (*Etym.*, lib. I, ch. 22). Il nous reste une épigramme d'Ausone à un notaire sténographe. Le poëte lui dit :

Bipatens pugillar expedi
Cui multa fandi copia,
Punctis peracta singulis,
Ut una vox absolvitur.

souvent feuilletés par les archéologues chrétiens. On y trouve de nombreux documents sur les affreux supplices des martyrs, sur les cimetières et les lieux de réunion des fidèles durant les persécutions, sur les autels, les églises, les baptistères, les cérémonies religieuses avant et après Constantin.

Prudence nous introduit dans les prisons où les martyrs attendaient le moment de comparaître devant leurs juges cruels : « Il est au fond de la prison un lieu plus noir que les ténèbres et que resserrent étroitement les pierres d'une voûte souterraine. Là se cache une nuit éternelle qui n'a jamais connu l'astre du jour; c'est là, dit-on, que l'horrible prison a ses enfers [1]. » Cette description de la prison où fut enfermé saint Vincent peut s'appliquer à la plupart des lieux de détention construits par les Romains. La célèbre prison Mamertine, où fut enfermé saint Pierre, et qui n'est autre, probablement, que le *Tullianum* dont nous parle Salluste, est parfaitement semblable à celle que Prudence a décrite [2]. Il en est de même de la prison où fut enfermé saint Victor à Marseille, et qui existe encore dans un état de conservation qui permet d'en étudier la forme et les dimensions. Un des juges de

[1] Est intus imo ergastulo
Locus tenebris nigrior,
Quem saxa mersi fornicis
Augusta clausum strangulant.
Æterna nox illic latet,
Expers diurni sideris :
Hic carcer horrendus suos
Habere fertur inferos.
(*Perist.*, hymn. v, vers. 241).

[2] Est locus in carcere quod *Tullianum* appellatur... cum muniunt undique parietes atque insuper camera lapideis fornicibus juncta, sed inculta tenebris, odore fœda, atque terribilis ejus facies est. (*De Bello Catil.*).

saint Victor, Astérius, ordonna d'enfermer le martyr, sous la garde de soldats, dans la plus obscure de toutes les prisons, *in obscurissimum omnium carcerem.* Ces paroles, et plusieurs autres semblables que nous lisons dans les *Actes des Martyrs,* nous prouvent, ainsi que les vers de Prudence, qu'il y avait dans les prisons romaines un cachot plus ténébreux et plus horrible que les autres, où l'on enfermait les grands criminels. Beaucoup de chrétiens durent subir le supplice de cette prison avant de recevoir la couronne du martyre.

Lorsqu'ils n'étaient détenus que dans les prisons ordinaires, les martyrs étaient visités, soit par les diacres qui étaient chargés spécialement de la visite des chrétiens emprisonnés pour la foi, soit par les simples fidèles, hommes et femmes, heureux de vénérer les glorieuses blessures des courageux *témoins* de Jésus-Christ. Lorsque le sang coulait encore de ces blessures, les fidèles le recueillaient pieusement sur des linges. Lorsque saint Vincent fut retiré du cachot le plus obscur, pour être déposé sur un lit, dans une prison moins affreuse, on accourut en foule auprès du martyr. « L'un parcourt des yeux les doubles sillons tracés par les ongles de fer, un autre se réjouit d'appliquer ses lèvres sur le sang qui empourpre ce corps déchiré; plusieurs recueillent sur des linges les gouttes de sang qui découlent de ses plaies, pour qu'elles soient conservées dans leurs maisons et protègent leurs descendants [1]. »

[1] Plerique vestem linteam
Stillante tingunt sanguine,
Tutamen ut sacrum suis
Domi reservent posteris.
(*Perist.*, hymn. v, vers. 341).

Lorsque les martyrs étaient amenés de leur prison devant leurs juges, les interrogations qui leur étaient adressées et les réponses que la foi leur inspiraient étaient consignées par écrit. Les notaires attachés au tribunal rédigeaient le procès-verbal de l'interrogatoire, et ce procès-verbal était conservé dans les greffes publics. Les chrétiens obtenaient quelquefois, à prix d'argent, la permission de le transcrire. Des sténographes chrétiens rédigèrent aussi les *Actes des Martyrs*. Sous la persécution de Domitien, le pape saint Clément chargea sept notaires de recueillir toutes les paroles des confesseurs de la foi et de relater fidèlement toutes les circonstances de leur immolation. Lorsque Dioclétien ordonna de livrer aux flammes les livres sacrés des chrétiens, plusieurs *Actes des Martyrs* furent brûlés. Dans son hymne en l'honneur des saints Hémétérius et Célédonius, Prudence déplore la perte des Actes primitifs où étaient mentionnés tous les détails de leur supplice. « O long oubli d'une antiquité silencieuse ! On nous a envié les actes de ces martyrs. La tradition va s'éteignant, parce qu'un impie gardien a soustrait les chartes primitives. On ne voulait pas que des livres durables pussent instruire les siècles futurs du temps, de l'ordre, des circonstances de ce martyre, et que la postérité pût l'entendre raconter par de douces langues. » (*Périst.* I, v. 73.)

Les proconsuls essayaient de vaincre le courage des chrétiens en les épouvantant par de terribles menaces, ou en les séduisant par de flatteuses promesses. Lorsque les chrétiens, méprisant les séductions et bravant les supplices, confessaient généreusement la divinité de Jésus-Christ, leurs juges barbares les condamnaient à des tourments qui ne pouvaient être inventés que

par une haine satanique. La dureté des Romains ne peut expliquer seule les horribles tortures des martyrs. Si le christianisme n'était pas une religion divine, les supplices imaginés par ses persécuteurs auraient empêché son développement. Prudence nous fait connaître toute la féroçité des ennemis du nom chrétien. En parcourant les hymnes qui composent le *Péristéphanon*, on est saisi de stupeur soit devant la cruauté surhumaine des bourreaux, soit devant le courage surhumain des martyrs. Le poëte nous trace dans la première hymne un tableau général des tourments multipliés qui éprouvèrent la foi chrétienne : « La persécution armée du glaive menaçait la liberté de la foi, et la foi invincible, que l'amour de Jésus-Christ empêchait d'avoir peur, souhaitait les verges et les haches, et les doubles sillons des ongles de fer. Les chrétiens sont jetés dans des prisons où des carcans armés de pointes retiennent leurs cous captifs. Sur toute l'étendue du Forum le bourreau fatigue ses mains barbares..... La vérité, immolée par le glaive, tombe sur le sol attristé; elle est précipitée dans les bûchers désolés où elle ne respire que la flamme. » Les chrétiens sont prêts « à poser leur tête sous le double tranchant de la hache publique, à se laisser meurtrir par les coups de fouet, à s'étendre sur les lits de supplice et les grils ardents, à offrir leur poitrine à la dent des lions et des léopards [1]. » On trouve dans Prudence la description de tous les instruments de supplice mentionnés dans les *Actes des Martyrs*, dessinés sur diverses pierres funéraires des Catacombes ou déposés dans quelques tombeaux des premiers

[1] *Perist.*, I, passim.

siècles, et conservés dans les musées d'antiquités sacrées, tels que celui du Vatican.

Une des habitudes les plus promptement contractées par les chrétiens, fut le respect pour les morts. Ils ne voulurent pas entasser les dépouilles des défunts dans ces vastes puits qui servaient de fosses communes aux pauvres et aux esclaves chez les païens; ils ne voulurent pas les brûler pour recueillir dans des urnes leurs cendres vénérées; ils crurent qu'il était convenable de leur donner une demeure dans un champ béni, de leur creuser dans la terre un lit de repos. Les anciens appelaient *cœmeterium* les chambres qu'on offrait aux étrangers pour s'y reposer pendant la nuit; les chrétiens appelèrent cimetière le lieu où ils creusèrent les tombes, lits sacrés où leurs défunts devaient dormir le sommeil de la mort jusqu'au moment du grand réveil, jusqu'au jour de la résurrection. Pour donner une sépulture honorable aux restes vénérés des martyrs et des autres chrétiens, les fidèles, à Rome et en plusieurs autres villes, creusèrent ces souterrains immenses connus sous le nom de *Catacombes*. Sous la Rome païenne, qui allumait des bûchers, rassemblait des bêtes féroces, multipliait les bourreaux, s'étendit bientôt une Rome souterraine où les fidèles, en chantant des psaumes et des cantiques, ensevelirent les dépouilles des martyrs dans des tombeaux taillés dans le roc. Prudence visitait souvent les Catacombes. Les nombreux détours de ces vastes cimetières lui étaient familiers. Il nous dit qu'il parcourait des yeux les tombeaux [1], et qu'il cherchait à connaître sur les monu-

[1] Hæc dum lustro oculis et sicubi forte latentes
Rerum apices veterum per monumenta sequor...
(*Perist.*, XI, v. 17).

ments les lettres cachées qui lui rappelaient les faits anciens. Il ajoute qu'il a souvent prié près de la tombe d'un martyr, qu'il est doux de se prosterner à l'ombre de ces cryptes vénérables, que tous les vœux qu'on y adresse au Seigneur sont favorablement écoutés. Il décrit le cimetière où furent transportés les ossements de saint Hippolyte, et il suffit d'avoir visité les Catacombes pour reconnaître la fidélité de sa description : « Non loin des derniers remparts, près d'un verger soigneusement cultivé, une crypte cachée ouvre ses fosses profondes; la pente étroite d'un sentier qui replie sur lui-même ses degrés, conduit à travers les ténèbres dans les anfractuosités de cette retraite; le jour pénètre largement jusqu'aux premières portes, et éclaire le seuil du vestibule; au delà, et lorsque la nuit obscure semble être devenue de plus en plus noire, la voûte est percée de plusieurs ouvertures par où se répandent dans le souterrain de vifs rayons de lumière; quoique d'obscurs enfoncements s'étendent comme d'étroits corridors sous des portiques ténébreux, cependant des percées nombreuses font pénétrer un jour abondant au fond de ces grottes creusées sous une montagne. » (*Périst.*, XI, v. 153.)

Les tombes des chrétiens étaient creusées le long de ces galeries interminables qui se croisent en tous sens et forment le vaste labyrinthe des Catacombes; à droite et à gauche de ces corridors souterrains s'ouvraient des fosses destinées à recevoir les cadavres, taillées horizontalement et superposées les unes aux autres, de manière à former de chaque côté plusieurs rangées de sépulcres. Chaque fosse, après qu'un défunt venait d'y être déposé, était fermée avec des briques, une large pierre ou une plaque de marbre. La plupart de ces

pierres funéraires ne portaient aucune inscription. Un grand nombre recevaient une courte épitaphe; quelquefois cette épitaphe indiquait seulement le nom propre du défunt, son âge, le jour de sa sépulture, de sa *déposition*, comme disaient les premiers chrétiens. Souvent l'inscription était entourée d'emblèmes significatifs, et contenait des paroles qui indiquaient la croyance des fidèles de cette époque. En lisant les inscriptions funéraires des Catacombes, on voit clairement que la doctrine catholique, professée aujourd'hui par l'Église romaine, est la même que la croyance des martyrs, la même, par conséquent, que le *christianisme primitif*. Prudence nous fait connaître en quoi consistait l'épigraphie tumulaire des Catacombes. Avant de raconter à l'évêque Valérien le martyre de saint Hippolyte, il lui décrit les cimetières souterrains qui abritent les ossements des fidèles : « Nous avons vu dans la ville de Romulus d'innombrables cendres de saints, ô Valérien! pontife du Christ. Tu me demandes quels sont les noms de chacun et les épitaphes gravées sur leurs tombeaux. Il m'est difficile de te répondre. Une fureur impie a immolé un si grand peuple de justes, lorsque Rome la troyenne adorait les dieux paternels! Sur plusieurs sépulcres sont gravées de petites lettres qui disent le nom du martyr ou forment une courte épitaphe; il est cependant des marbres muets qui couvrent des tombes silencieuses et ne révèlent que le nombre des martyrs. »

Les Catacombes ne furent pas seulement le premier cimetière des fidèles de Rome, elles furent aussi le berceau de l'art chrétien. Elles offrent encore aux yeux étonnés du voyageur des peintures qui remontent aux premiers siècles : la plupart de ces peintures sont

symboliques; plusieurs retracent divers faits de l'Ancien et du Nouveau-Testament; quelques-unes reproduisent la scène du supplice des martyrs dont elles décoraient le tombeau. Outre les sépulcres en forme de fosses, creusés horizontalement dans les parois des murs, on rencontre dans les Catacombes d'autres sépulcres que l'on peut comparer à de grandes châsses en tuf, surmontées d'un cintre taillé dans l'épaisseur du mur. On donnait le nom d'*arcosolium* aux tombes voûtées. C'est aux *arcosolia* des Catacombes qu'il faut demander les premières pages de l'histoire de la peinture chrétienne. Prudence nous décrit le tableau qu'il a vu de ses yeux au-dessus du tombeau de saint Hippolyte. L'horrible supplice du martyr qui fut traîné par des chevaux furieux, est représenté, nous dit Prudence, « sur un tableau où des couleurs variées retracent toute cette affreuse scène. L'image en est peinte sur le tombeau du martyr. Le pinceau a figuré exactement les membres sanglants tirés par des chevaux. Excellent évêque, j'ai vu les pointes des rochers arrosées de sang; j'ai vu les gouttes empourprées tombées sur les buissons. Une main habile à imiter le vert sombre des feuillages épineux, avait représenté avec du vermillon la rougeur du sang. On voyait les membres en lambeaux du martyr, gisant çà et là sans ordre. Là où la route se brise en deux chemins, le peintre avait placé des amis suivant les traces du saint en versant des pleurs. » On rencontre dans les vers de Prudence plusieurs allusions aux peintures des Catacombes. Sa description de la Foi, au commencement de la *Psychomachie*, rappelle le costume des Orantes et autres femmes dessinées auprès des tombeaux des martyrs. M. le chevalier de Rossi, en publiant quelques remar-

quables peintures découvertes récemment dans le cimetière de Saint-Calixte, rapproche avec raison de ces peintures les vers de Prudence, et fait observer que le poëte, en personnifiant la Foi, lui prête le costume ascétique donné par les peintres des Catacombes aux chrétiennes des premiers siècles[1] : « La première qui entre dans la lice pour tenter l'épreuve douteuse d'un combat singulier, c'est la Foi. Elle est négligée dans son agreste parure; ses épaules sont dépouillées d'ornements, sa chevelure est inculte, ses bras sont nus. Poussée à de nouveaux combats par une ardeur soudaine et un violent désir de gloire, elle oublie de s'armer de traits et de se couvrir d'une cuirasse. Se confiant en son cœur valeureux, elle va, les bras découverts, provoquant la guerre insensée dont elle doit dissiper les dangers. »

Le long des corridors des Catacombes s'ouvrent, à droite et à gauche, des arceaux qui donnent entrée à une crypte carrée assez vaste. Ces cryptes, qu'on appelait *cubiculæ*, chambres, étaient nombreuses dans les divers cimetières chrétiens; parfois elles contenaient seulement des tombeaux de famille; le plus souvent elles renfermaient la tombe de quelque saint martyr. La fête anniversaire de sa mort, ou plutôt de sa *naissance* à la vie éternelle, était célébrée par les fidèles dans la crypte qui abritait ses ossements. Sur le tombeau du martyr, qui servait d'autel, était offert le saint sacrifice. Prudence nous dit, en parlant des honneurs rendus aux reliques de sainte Eulalie : « Il a été permis de vénérer ainsi ses dépouilles : un autel a

[1] Voir, à la fin du troisième volume du *Spicilegium Solesmense*, la dissertation de M. de Rossi sur l'image du poisson et le mot ΙΧΘΥΣ gravés sur les tombeaux chrétiens.

été placé sur ses ossements; Elle, déposée sous les pieds de Dieu, sourit à cet hommage et favorise de son intercession son peuple qui chante ses louanges [1]. »

Le poëte est encore plus expressif en nous décrivant le tombeau de saint Vincent : « L'autel donne le repos qui leur est dû à ces ossements bienheureux; car, placés sous la table sacrée, renfermés dans les profondeurs de l'autel, ils aspirent d'en bas les émanations de l'*oblation* céleste qui se répandent sur eux, *cœlestis auram muneris perfusa subtus hauriunt.* »

Les cryptes des cimetières qui servaient de lieu de réunion aux fidèles, furent les premiers essais de l'architecture chrétienne. Lorsque la paix fut rendue à l'Église, des temples spacieux, connus sous le nom de *basiliques*, furent érigés à l'entrée des cimetières, qui devinrent des centres de dévotion et des lieux de pèlerinage. Ces basiliques furent la seconde manifestation de l'architecture chrétienne. Elles rappelaient, par certaines formes, les sanctuaires souterrains des catacombes et annonçaient par leurs développements les basiliques vastes et somptueuses que devaient faire construire les empereurs chrétiens. Prudence, à la fin de l'hymne en l'honneur de saint Hippolyte, distingue bien le tombeau du martyr et la basilique élevée non loin du sanctuaire primitif, probablement à l'entrée du cimetière dont ce tombeau était le plus précieux trésor. Nous citerons toute cette belle page qui nous montre avec quel empressement pieux les chrétiens

1 Sic venerarier ossa libet
Ossibus altar et impositum;
Illa Dei sita sub pedibus
Prospicit hæc, populosque suos
Carmine propitiata favet.
(*Perist.*, III, vers. 211).

du quatrième siècle honoraient les reliques des martyrs. Après une description des catacombes que nous avons déjà rapportée, Prudence ajoute : « C'est à ces cryptes qu'est confié le corps d'Hippolyte, là même où fut posé l'autel consacré à Dieu. Cette table nous donne le sacrement en même temps qu'elle garde fidèlement son martyr. Elle conserve dans un sépulcre des ossements qui attendent le juge éternel, et elle nourrit d'aliments sacrés les habitants des bords du Tibre [1].... Sur le tombeau qui contient les dépouilles du martyr brille un argent massif; une main riche l'a entouré de lames polies qui lui donnent la blancheur et l'éclat d'un miroir.... Le matin on accourt pour le saluer; tous les jeunes gens le vénèrent; on y vient, on y revient jusqu'au coucher du soleil. L'amour de la religion y rassemble en foule les peuples du Latium et les peuples étrangers. Des baisers sans nombre sont imprimés sur le métal radieux, des parfums s'exhalent, des pleurs mouillent tous les visages. Lorsque l'année, se renouvelant par la succession des mois, ramène la fête anniversaire du martyre, que de troupes pieuses se rassemblent, rivalisant de zèle ! Que de vœux se mêlent pour honorer Dieu ! La ville d'Auguste répand au loin son peuple, ses quirites et ses patriciens, animés d'un même désir. La phalange plébéienne se confond avec les nobles dans la précipitation que donne la foi. Une blanche armée se déroule aux portes albaines, étendant ses rangs innombrables. Sur toutes les routes de longs frémissements se font entendre. Les

Illa sacramenti donatrix mensa eademque
Custos fida sui martyris apposita,
Servat ad æterni spem judicis ossa sepulcro;
Pascit item sanctis Tibricolas dapibus.

indigènes, les habitants de Picenum et les Etrusques viennent en même temps. Les Samnites belliqueux accourent avec les habitants de la haute Capoue. Voici même le peuple de Nole. Chacun marche joyeux et d'un pas rapide avec son épouse et ses chers enfants. Les grandes plaines peuvent à peine contenir ces peuples heureux. Leurs épaisses cohortes occupent un espace immense. Auprès du tombeau est un autre temple que la foule honore maintenant avec le même zèle empressé. Il est orné avec une splendeur royale. Ses murs s'élèvent majestueux et puissants. Il est enrichi de dons opulents. Un double rang de colonnes soutient les lambris du toit et supporte des poutres dorées. De chaque côté s'étendent des nefs plus basses et plus étroites. Sous la partie la plus élevée du toit s'ouvre un large passage qui donne entrée dans la nef du milieu. Au fond s'élève, sur plusieurs degrés, un glorieux tribunal d'où l'évêque fait connaître Dieu. Cette église, aisément remplie, ne peut recevoir tous les flots de peuple qui s'efforcent d'entrer et se pressent sous ses portes trop étroites. Elle ouvre son sein maternel pour contenir tous ses enfants, les rassembler et les réchauffer dans ses nefs partout remplies. »

Ces derniers vers décrivent exactement les basiliques primitives dont quelques-unes subsistent encore à Rome, avec leurs lambris, leurs nefs latérales, leur grande porte d'entrée, leur ambon où l'évêque expliquait l'Evangile au peuple. Le pavé de ces églises était d'ordinaire en mosaïques. Le poëte, énumérant les richesses du temple élevé en l'honneur de sainte Eulalie, nous apprend que « des pierres taillées embellissaient le pavé; vous diriez une prairie émaillée de mille fleurs aux couleurs variées. »

Quelques antiquaires ont voulu trouver, dans les vers où Prudence nous dépeint une église du quatrième siècle, la description de l'église de saint Laurent sur la voie Tiburtine, dans l'ager Veranus. Anastase le bibliothécaire dit bien que le pape Adrien renouvela le cimetière du bienheureux martyr Hippolyte, près de saint Laurent [1]; mais on ne peut conclure de ces paroles qu'il n'existait pas au quatrième siècle une église bâtie en l'honneur de saint Hippolyte. Les vers de Prudence doivent nous faire conclure le contraire. Le texte de son poëme prouve qu'il décrit une église dédiée au martyr dont il a déjà décrit le tombeau. Toutes les basiliques de cette époque devaient avoir les mêmes formes architecturales. Il n'est donc pas étonnant que la basilique de S. Laurent soit conforme à la description que nous avons citée. Lorsque les Lombards et après eux les Sarrasins envahirent le voisinage de Rome, les églises qui avaient été construites à l'entrée des cimetières furent abandonnées et détruites. Quelques-unes seulement survécurent à ces temps malheureux, grâce aux fortifications qui permettaient de les défendre contre les aggressions extérieures. L'église de Saint-Laurent est du nombre de celles qui ont été conservées, mais celle de Saint-Hippolyte fut démolie, et les ruines mêmes n'en subsistent plus. Si Prudence avait voulu décrire la basilique de Saint-Laurent, il aurait placé sa description à la fin de l'hymne en l'honneur de ce martyr. Or, voici tout ce qu'il nous dit touchant les reliques de l'illustre diacre : « O trois fois et quatre fois et sept fois heureux l'habitant de Rome qui peut te vénérer de près, hono-

[1] Simul et cœmeterium B. Hippolyti martyris juxta S. Laurentium, quod a priscis marcuerat temporibus, renovavit.

rer de près le tombeau où sont contenus tes ossements! Heureux qui peut se prosterner devant ce tombeau, l'arroser de ses larmes, s'y courber jusqu'à terre, y exposer ses vœux et y murmurer des prières! Nous en sommes séparés par les flots de l'Ebre et par deux chaînes de montagnes, les Alpes cottiennes et les brumeuses Pyrénées. A peine savons-nous par la renommée combien Rome est peuplée de saints, combien le sol florissant de cette cité est riche en tombeaux sacrés. »

Les chrétiens des premiers siècles avaient coutume d'orner de fleurs les tombeaux des martyrs et même des simples fidèles. Ces fleurs funéraires, outre qu'elles indiquaient l'honneur qu'ils voulaient rendre aux restes sacrés de leurs frères, exprimaient par un gracieux symbole que les âmes des défunts jouissaient de l'éternel printemps. Le corps du chrétien est le temple du Saint-Esprit; c'est une gloire et une consécration que la mort ne peut lui ravir. L'Eglise encense les corps des défunts avant de les confier à la terre, les fidèles déposent des fleurs sur la terre qui les recouvre. L'usage de répandre des fleurs sur les tombeaux nous est prouvé par les dernières strophes de l'hymne en l'honneur de sainte Eulalie : « Cueillez des violettes purpurines, moissonnez des crocus plus rouges que le sang, l'hiver joyeux les laisse croître. La glace s'attiédit, les campagnes reprennent leur fécondité pour que les fleurs remplissent nos corbeilles. Vierges, enfants, répandez ces fleurs aux feuilles touffues. Moi j'apporterai au milieu du chœur mes guirlandes tissues avec des dactyles, pauvres fleurs desséchées qui peuvent cependant servir à la fête. Il nous est permis de rendre ces honneurs aux ossements sacrés et à l'autel qui les

couvre.» Ce n'était point seulement pour contenter leur piété que les chrétiens répandaient des fleurs sur les tombeaux. Ces fleurs funéraires étaient aussi des témoignages de souvenir et d'affection. Saint Jérôme, rappelant à Héliodore la mort du jeune Népotien, qu'il avait si tendrement aimé, lui dit que ses yeux se remplissent de larmes chaque fois qu'il répand des fleurs sur son tombeau. Le même saint loue son ami Pammachius d'avoir déposé encore plus d'aumônes que de fleurs sur le tombeau de Pauline, son épouse. « Les autres maris, lui dit-il, répandent des violettes, des roses, des lis, et des fleurs empourprées sur le tombeau de leurs épouses, et, en remplissant ce devoir, consolent la douleur de leur cœur. Notre Pammachius arrose avec le baume de l'aumône une cendre sainte et des ossements vénérables [1].

Ce que nous avons dit plus haut, en faisant ressortir l'utilité d'une étude sérieuse de Prudence, pour ceux qui cherchent à éclaircir les antiquités profanes, nous pouvons le repéter avec plus de raison encore pour les archéologues chrétiens. Les fragments que nous venons de citer ne contiennent pas tous les renseignements qu'on peut recueillir dans les poëmes de Prudence. On rencontre çà et là tel ou tel hémistiche qui

[1] « Cæteri mariti super tumulos conjugum spargunt violas, rosas, lilia floresque purpureos, et dolorem pectoris his officiis consolantur. Pammachius noster sanctam favillam, ossaque veneranda eleemosynæ balsamis rigat. » — L'usage de répandre des fleurs sur les tombeaux était pratiqué par les Romains, non point comme une cérémonie funèbre nécessaire, mais comme une expression d'honneur et de regret. On connaît les vers de Virgile :

Manibus date lilia plenis, — purpureos spargam flores...

Suétone, après avoir raconté la mort de Néron, ajoute : « Et tamen non defuerunt qui per longum tempus vernis æstivisque floribus tumulum ejus ornarent. »

donnerait lieu à d'importants commentaires et servirait à résoudre des questions archéologiques du plus haut intérêt. Ici le poëte nous représente les vierges chrétiennes la tête couverte d'un voile bénit : *Sancto tectus velamine vultus.* Ailleurs il nous apprend que les vases sacrés, même durant l'époque des persécutions, n'étaient pas uniquement en bois, en verre, en marbre ou en corne, mais que souvent ils étaient en argent et en or ; que ces métaux précieux servaient aussi à façonner des chandeliers qui supportaient des cierges nombreux ; que l'emploi des cierges et des lampes, non-seulement pour éclairer les églises, mais aussi pour augmenter la pompe des cérémonies et pour exprimer symboliquement divers mystères, remonte à la plus haute antiquité. Le préfet de Rome dit à saint Laurent : « On raconte que vous faites fumer un sang sacré dans des calices d'argent, et que dans vos fêtes nocturnes des cierges sont fixés sur des chandeliers d'or ; *argenteis scyphis ferunt fumare sacrum sanguinem, auroque, nocturnis sacris, astare fixos cereos.* »

De tout ce que nous avons dit sur les premiers essais de la poésie chrétienne, sur la vie et les œuvres de Prudence, sur la valeur littéraire, théologique et archéologique de ses poëmes, nous pouvons tirer les conclusions suivantes :

I. Avant Prudence, la poésie chrétienne, en occident, n'a produit que des essais imparfaits, parmi lesquels on ne peut citer avec de justes éloges que l'*histoire évangélique* de Juvencus.

II. Prudence, né vers le milieu du quatrième siècle, a doté la poésie latine de plusieurs œuvres pleinement inspirées par le christianisme et aussi remarquables

que variées ; de deux recueils d'hymnes, de deux poëmes didactiques, d'un poëme polémique, d'un poëme descriptif, et d'une série de quatrains sur les principaux faits de l'histoire sainte.

III. Les œuvres de Prudence, considérées au simple point de vue littéraire, méritent d'être étudiées attentivement. On y rencontre des beautés de premier ordre, surtout dans les hymnes pour les diverses heures de la journée.

IV. Prudence est plus qu'un poëte, c'est un écrivain ecclésiastique dont les paroles sont citées par les théologiens à côté de celles des saints pères et des docteurs. Sa doctrine est irréprochable. Il expose dans ses vers les principaux dogmes catholiques.

V. Connaissant par lui-même ou par tradition les coutumes des païens et des chrétiens durant les premiers siècles, Prudence a consigné dans ses poëmes une foule de détails qui peuvent intéresser au plus haut degré ceux qui étudient l'archéologie profane ou l'archéologie sacrée.

LE CATHEMERINON

DE PRUDENCE

TRADUIT ET ANNOTÉ.

L'étude sur Prudence que nous offrons au public, n'est que la reproduction d'une thèse pour le doctorat présentée à la faculté de théologie de Paris et récemment soutenue *en Sorbonne*. Peut-être n'eussions-nous donné à cette étude que la publicité restreinte à laquelle se résignent d'ordinaire, en un siècle frivole, les auteurs de ces travaux sérieux et spéciaux dont le seul nom de *thèses* effarouche les lecteurs superficiels. Mais pendant que nous nous préparions à faire connaître un poëte plus oublié que Stace et que Claudien, quoiqu'il soit infiniment supérieur à ces deux auteurs, qu'on trouve traduits dans toutes les collections des classiques, M. Villemain donnait au public son beau livre *sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique dans ses rapports avec l'élévation morale et religieuse des peuples*. Dans ce

livre l'éminent écrivain appelle l'attention sur Prudence. « La belliqueuse Espagne, dit M. Villemain, cette contrée qu'une affinité méridionale avait mêlée de bonne heure au génie de ses maîtres italiques, célébrait sur la lyre latine le culte nouveau. Comme elle avait donné jadis Lucain et Martial à la monstrueuse grandeur et aux vices de Rome, elle offrait aux vertus de l'Église sortant des catacombes un chantre harmonieux et pur.... Prudence décrit d'abord la vie chrétienne dans ses devoirs de chaque jour.... Sous l'impression du spectacle de la nature mis en rapport avec le cœur de l'homme, il marquait par des hymnes les principales heures et les divisions du temps. Le charme de ces préludes était dans leur sainteté, dans le rappel de l'âme à elle-même, dans le contraste de cette pureté religieuse avec les vices du monde profane, et enfin dans les espérances de la vie spirituelle supérieure à tous les sentiments de l'existence ici-bas. » Ailleurs rappelant les strophes consacrées par Prudence aux saints Innocents qu'il salue comme les fleurs des martyrs, M. Villemain ajoute : « Ces vers, on peut le dire, ne périront jamais et seront chantés sur la dernière terre barbare que le christianisme aura conquise et bénie. »

Est-il téméraire d'espérer que les lecteurs des *Essais sur la poésie lyrique* feront un accueil favorable à notre étude sur un poëte qui leur est recommandé par un

critique tel que M. Villemain, dont le goût est si sûr et dont l'admiration ne s'égare jamais?

Désireux de procurer à ceux qui aiment la littérature chrétienne un moyen d'apprécier Prudence par une étude personnelle, nous avons pensé qu'il serait utile de publier, à la suite de notre travail sur ce poëte, le texte et la traduction de ses plus belles hymnes. Au lieu de faire un choix dans les œuvres de Prudence et de citer des fragments extraits de ses divers poëmes, nous avons jugé plus convenable de donner en entier un de ses recueils lyriques. Nous ne pouvions pas hésiter entre le *Cathemerinon* et le *Peristephanon*. Le premier de ces deux recueils est, sans contredit, l'œuvre la plus remarquable de Prudence. C'est là que son génie poétique se montre tout entier; c'est là qu'on peut admirer la constante élévation de ses pensées, la concision soutenue de son style. Le *Cathemerinon*, qui ne contient que douze hymnes, dont la longueur n'est pas excessive, offre d'ailleurs un intérêt plus général que les autres œuvres de Prudence. Nous ne pouvons pas aujourd'hui lire le poëme contre Symmaque et les poëmes contre les hérétiques avec l'émotion que devaient éprouver les contemporains de l'auteur. Mais les méditations religieuses et poétiques dont se compose le *Cathemerinon*, n'ont rien perdu de leur intérêt avec le cours des siècles. Leur beauté, comme celle de la piété chrétienne, restera toujours la même. Nous

prions encore comme priaient nos pères du quatrième siècle, nous croyons encore ce qu'ils croyaient.

Quant à notre traduction, nous n'en dirons qu'un mot. Comme c'est la première fois qu'un recueil entier des hymnes de Prudence est traduit en français, nous avons cru que nous devions avant tout rendre clairement la pensée de l'auteur. Mais entre les traductions presque aussi libres que des paraphrases, qu'affectionnait le dix-septième siècle, et les traductions trop littérales, comme celle du *Paradis perdu*, par Chateaubriand, il y a un milieu raisonnable à garder. Plusieurs traducteurs, en ces dernières années, ont su rendre fidèlement le texte, donner une idée du style de leur auteur, tout en conservant à leurs phrases la clarté et l'allure françaises. Nous avons essayé de marcher sur leurs traces; puissions-nous ne pas avoir trop mal réussi !

CATHEMERINON.

PROLOGUE.

Déjà ma vie, si je ne me trompe, s'est prolongée pendant cinq dizaines d'années, et après ce demi-siècle j'ai vu sept fois le retour des saisons, jouissant de ce soleil qui roule sans cesse.

Le terme s'approche, le dernier jour n'est pas loin; Dieu le montre à ma vieillesse. Qu'ai-je fait d'utile pendant ce long espace de temps?

Mon premier âge pleura sous les férules, bientôt la toge me vit en proie aux vices et m'apprit à semer, non sans crime, des mensonges dans mes discours.

PRÆFATIO.

Per quinquennia jam decem,
Ni fallor, fuimus; septimus insuper
Annum cardo rotat, dum fruimur sole volubili.

Instat terminus, et diem
Vicinum senio jam Deus applicat.
Quid nos utile tanti spatio temporis egimus?

Ætas prima crepantibus
Flevit sub ferulis : mox docuit toga[1]
Infectum vitiis falsa loqui, non sine crimine :

[1] Voir les notes à la fin du volume.

Alors des folâtreries lascives, alors un luxe insolent (hélas! j'en pleure et j'en rougis), souillèrent de honte et de fange ma jeunesse coupable.

Puis les armes et les combats séduisirent mon esprit agité, et un opiniâtre désir de vaincre m'entraîna aux terribles hasards de la guerre.

Deux fois j'ai gouverné de nobles cités sous l'autorité des lois. Sur mon tribunal j'ai fait justice aux bons, j'ai fait trembler les méchants.

Enfin, la bonté du prince m'honora d'un grade élevé dans la milice et me rapprocha du trône, en me faisant occuper un poste éminent.

Pendant que ma vie s'envole dans ces charges, soudain mes cheveux blanchis m'avertissent que la vieillesse est venue et me reprochent d'oublier le consulat de cet ancien Salia.

Depuis mon premier jour sous ce consul, combien

Tum lasciva protervitas,
Et luxus petulans (heu pudet ac piget!)
Fœdavit juvenem nequitiæ sordibus ac luto.

Exin jurgia turbidos
Armarunt animos, et male pertinax
Vincendi studium subjacuit casibus asperis.

Bis legum moderamine
Frenos nobilium reximus urbium :
Jus civile bonis reddidimus, terruimus reos.

Tandem militiæ gradu
Evectum pietas Principis extulit,
Assumptum propius stare jubens ordine proximo.

Hæc dum vita volans agit,
Irrepsit subito canities seni,
Oblitum veteris me Saliæ Consulis[2] arguens :

Sub quo prima dies mihi

d'hivers se sont succédé ! Combien de fois après les frimas les roses ont fleuri dans les prés ! La neige de ma tête me le révèle.

Tous ces biens, qui sont peut-être des maux, me serviront-ils après la chute de mon corps, lorsque la mort aura détruit tout ce que j'aurai été ?

Il est temps que je me dise à moi-même : Quelque charge que tu aies occupé, ton âme a perdu ce monde auquel elle s'était livrée. Dieu n'a pas été l'objet de ses recherches, Dieu sous la main de qui tu vas tomber.

Au terme de ta carrière, que ton âme pécheresse se défasse enfin de sa folie; qu'elle loue Dieu par des chants puisqu'elle ne peut louer Dieu par des vertus.

Qu'elle remplisse le jour de ses hymnes; qu'aucune nuit ne se passe sans qu'elle chante le Seigneur. Qu'elle combatte contre les hérésies; qu'elle expose la foi catholique.

Qu'elle renverse les fausses divinités des Gentils.

Quam multas hyemes volverit, et rosas
Pratis post glaciem reddiderit, nix capitis[3] probat.

Numquid talia proderunt
Carnis post obitum vel bona vel mala,
30 Cum jam, quidquid id est, quod fueram, mors aboleverit?

Dicendum mihi : Quisquis es,
Mundum, quem coluit, mens tua perdidit.
Non sunt illa Dei, quæ studuit, cujus habeberis.

Atqui fine sub ultimo
35 Peccatrix anima[4] stultitiam exuat :
Saltem voce Deum concelebret, si meritis nequit.

Hymnis continuet dies,
Nec nox ulla vacet, quin Dominum canat :
Pugnet contra hereses, catholicam discutiat fidem.

40 Conculcet sacra gentium :

Qu'elle insulte, ô Rome, tes idoles; qu'elle consacre des hymnes aux martyrs, des louanges aux apôtres.

Pendant que j'écris, pendant que je chante de si nobles sujets, puisse mon âme, affranchie des liens du corps, s'élancer comme un rayon là où tendront les accents de ma langue exprimant un dernier chant!

Labem, Roma, tuis inferat idolis :
Carmen martyribus devoveat, laudet Apostolos.

Hæc dum scribo vel eloquor,
Vinclis o utinam corporis emicem
Liber, quo tulerit lingua sono mobilis ultimo !

I

HYMNE AU CHANT DU COQ.

L'oiseau messager du jour chante, annonçant que la lumière va paraître, et déjà le Christ, excitateur des âmes, nous appelle à la vie.

Quittez vos lits, s'écrie-t-il, ô vous tous qui êtes plongés dans un lourd sommeil, et chastes, justes et sobres, veillez, car je suis proche.

Ne mépriser sa couche qu'après le lever du soleil radieux, c'est la quitter trop tard, à moins qu'on n'ait prolongé durant une partie de la nuit le temps du travail.

HYMNUS AD GALLI CANTUM [1].

Ales diei nuntius
Lucem propinquam præcinit :
Nos excitator mentium
Jam Christus ad vitam vocat.

5 Auferte, clamat, lectulos[2],
Ægro sopore desides ;
Castique, recti, ac sobrii
Vigilate : jam sum proximus.

Post solis ortum fulgidi
10 Serum est cubile spernere :
Ni parte noctis addita
Tempus labori adjeceris.

Ce cri, que les oiseaux perchés sur nos toits, font retentir peu avant que la lumière ne brille, est le symbole de notre juge.

Enveloppés d'épaisses ténèbres, enfoncés dans nos lits paresseux, il nous invite à sortir de notre repos au moment où le jour va luire.

En annonçant que l'aurore va bientôt répandre dans les cieux des effluves brillantes, il vient rendre à l'espoir de la lumière tous ceux que le travail avait fatigués.

Ce sommeil, accordé pour un moment, est l'image de la mort éternelle. Le péché, comme une nuit horrible, terrasse sa victime et l'assoupit.

Mais du haut du ciel le Christ, notre maître, nous avertit que la lumière est proche, de peur que l'âme ne soit l'esclave du sommeil;

Vox ista, qua strepunt aves
Stantes sub ipso culmine,
15 Paulo ante quam lux emicet,
Nostri figura est judicis.

Tectos tenebris horridis,
Stratisque opertos segnibus,
Suadet quietem linquere
20 Jam jamque venturo die.

Ut cum coruscis flatibus
Aurora cœlum sparserit,
Omnes labore exercitos
Confirmet ad spem luminis.

25 Hic somnus ad tempus datus,
Est forma mortis perpetis :
Peccata, ceu nox horrida,
Cogunt jacere ac stertere.

Sed vox ab alto culmine
30 Christi docentis præmonet,
Adesse jam lucem prope ;
Ne mens sopori serviat :

De peur que le sommeil, jusqu'à la fin d'une vie honteuse, ne tienne le cœur enseveli dans le crime et oublieux de celui qui est sa lumière.

On dit que les démons errent joyeux durant les ténèbres de la nuit et qu'épouvantés, dès que le coq chante, ils se dispersent pleins d'effroi.

L'approche redoutable de la lumière, du salut, de la divinité, dissipant les ténèbres qui les protégent, met en fuite les esprits nocturnes.

Les démons savent que le chant du coq est le signe de la promesse par laquelle, délivrés du sommeil du péché, nous espérons l'avénement de Dieu.

Le Sauveur montra à Pierre le rôle de cet oiseau quand il prédit à cet apôtre qu'il renierait son maître avant que le coq eût chanté trois fois.

Ne somnus usque ad terminos
Vitæ socordis opprimat
35 Pectus sepultum crimine,
Et lucis oblitum suæ.

Ferunt vagantes dæmonas
Lætos tenebris noctium,
Gallo canente exterritos
40 Sparsim timere et cedere.

Invisa nam vicinitas
Lucis, salutis, numinis,
Rupto tenebrarum situ
Noctis fugat satellites.

45 Hoc esse signum præscii
Norunt repromissæ spei :
Qua nos soporis liberi
Speramus adventum Dei.

Quæ vis sit hujus alitis,
50 Salvator ostendit Petro,
Ter, ante quam gallus canat,
Sese negandum prædicans.

Car le mal se commet avant que celui qui annonce l'approche du jour ait éclairé le genre humain et mis un terme au péché.

Bientôt l'auteur du triple reniement pleura le crime que sa bouche avait commis, tandis que son esprit était resté innocent et que son âme avait conservé la foi.

Par la suite, jamais sa langue ne proféra de telles paroles. Dès qu'il eut entendu le chant du coq, devenu juste, il cessa de pécher.

Aussi nous croyons tous que c'est à ce moment du repos de la nuit, où le coq bat des ailes et chante, que le Christ est revenu des enfers.

Alors fut vaincu le pouvoir de la mort, alors fut détruite la loi de l'enfer, alors la force plus puissante du jour contraignit la nuit à céder.

Fit namque peccatum prius,
Quam præco lucis proximæ
55 Illustret humanum genus,
Finemque peccandi ferat.

Flevit negator denique
Ex ore prolapsum nefas :
Cum mens maneret innocens [4],
60 Animusque servaret fidem.

Nec tale quidquam postea
Linguæ locutus lubrico est ;
Cantuque galli cognito
Peccare justus destitit.

65 Inde est, quod omnes credimus,
Illo quietis tempore,
Quo gallus exsultans canit,
Christum redisse ex Inferis.

Tunc mortis oppressus vigor,
70 Tunc lex subacta est Tartari :
Tunc vis diei fortior
Noctem coëgit cedere.

Qu'enfin le crime se repose; qu'enfin dorme le sombre péché; qu'enfin la faute mortelle s'assoupisse dans un long sommeil.

Que l'esprit vigilant, pendant le temps qui reste à parcourir tandis que les portes de la nuit sont fermées, veille dans le courage et le labeur.

Que nos voix invoquent Jésus. Pleurons, prions, soyons sobres. Une supplication ardente empêche le cœur pur de s'endormir.

Assez longtemps un oubli profond a maîtrisé nos membres, a opprimé, appesanti, accablé notre pensée qui errait en des songes vains.

Que de choses fausses et frivoles nous avons faites par gloire mondaine! Nous dormions alors; veillons, voici la vérité.

Jam jam quiescant improba,
Jam culpa furva obdormiat,
75 Jam noxa lethalis, suum
Perpessa somnum, marceat.

Vigil vicissim spiritus,
Quodcunque restat temporis,
Dum meta noctis clauditur,
80 Stans ac laborans excubet.

Jesum clamus vocibus,
Flentes, precantes, sobrii [5] :
Intenta supplicatio
Dormire cor mundum vetat.

85 Sat convolutis artubus
Sensum profunda oblivio
Pressit, gravavit, obruit,
Vanis vagantem somniis.

Sunt nempe falsa et frivola,
90 Quæ mundiali gloria,
Ceu dormientes, egimus.
Vigilemus : hic est veritas.

L'or, la volupté, la joie, les richesses, les honneurs, les prospérités, tous les maux qui nous enflent, dès que le jour se fait, ne sont rien.

O Christ, dissipez le sommeil, rompez les chaînes de la nuit, détruisez l'antique péché et répandez une lumière nouvelle.

Aurum, voluptas, gaudium,
Opes, honores, prospera,
95 Quæcunque nos inflant mala,
Fit mane, nil sunt omnia.

Tu, Christe, somnum disjice :
Tu rumpe noctis vincula :
Tu solve peccatum vetus,
100 Novumque lumen ingere.

II

HYMNE DU MATIN.

Nuit, ténèbres, nuages confus, brouillards qui voilez le monde, dissipez-vous; la lumière se lève, l'aube blanchit, le Christ approche.

Traversé comme d'un dard par les rayons du soleil, le voile obscur de la terre se déchire; les objets reprennent leurs couleurs sous les regards de l'astre radieux.

Ainsi les ténèbres de notre conscience coupable s'effaceront tout à coup, ainsi lès nuages qui la couvrent s'évanouiront au jour où Dieu viendra régner.

HYMNUS MATUTINUS [1].

Nox, et tenebræ, et nubila
Confusa mundi et turbida,
Lux intrat, albescit polus,
Christus venit, discedite [2].

Caligo terræ scinditur
Percussa solis spiculo :
Rebusque jam color redit
Vultu nitentis sideris.

Sic nostra mox obscuritas,
Fraudisque pectus conscium,
Ruptis retectum nubibus,
Regnante pallescet Deo.

Alors il ne sera plus possible de cacher ses sombres pensées; les plus secrets désirs de l'âme s'éclaireront à ce nouveau matin.

Le voleur, avant le jour, pèche impunément durant les heures obscures; mais la lumière, ennemie des brigandages, ne permet pas que le larcin demeure caché.

La fraude trompeuse et rusée aime à s'envelopper de ténèbres; l'adultère désire, pour voiler sa honte, la nuit propice.

Mais dès que se lève le soleil dans son éclat, le pécheur s'arrête, rougit et se repent. Qui peut persister dans son crime, quand la lumière en devient le témoin?

Celui qui s'enivra hier, ne rougit-il pas, au matin, de ses excès? On voit alors le débauché feindre la tempérance et le libertin jouer la chasteté.

Tunc non licebit claudere,
Quod quisque fuscum cogitat :
15 Sed mane clarescent novo
Secreta mentis prodita.

Fur ante lucem squalido
Impune peccat tempore :
Sed lux dolis contraria
20 Latere furtum non sinit.

Versuta fraus et callida
Amat tenebris obtegi,
Aptamque noctem turpibus
Adulter occultus fovet.

25 Sol, ecce, surgit igneus.
Piget, pudescit, pœnitet;
Nec teste quisquam lumine
Peccare constanter potest.

Quis mane sumptis nequiter[1]
30 Non erubescit poculis,
Cum fit libido temperans,
Castumque nugator sapit?

Le matin on vit sérieusement, nul ne songe à se dissiper, tous s'efforcent de donner à leurs folies un air sérieux.

Cette heure est utile à tous; soldat, magistrat, navigateur, ouvrier, laboureur, chacun s'y livre aux devoirs de son état.

Celui-ci est emporté par la gloire du forum; celui-là par le son de la trompette guerrière. Ici c'est le marchand, là c'est le paysan que l'avarice fait soupirer après le lucre.

Mais nous, sans songer au gain, à l'usure, à l'éloquence; nous, inhabiles dans l'art de la guerre, nous ne connaissons que toi, ô Christ.

Nous apprenons à te prier d'un cœur pur et simple, à te prier avec nos voix et nos chants pieux, à te prier

Nunc, nunc severum vivitur,
Nunc nemo tentat ludicrum;
35 Inepta nunc omnes sua
Vultu colorant serio.

Hæc hora cunctis utilis,
Qua quisque, quod studet, gerat;
Miles, togatus, navita,
40 Opifex, arator, institor.

Illum forensis gloria,
Hunc triste raptat classicum :
Mercator hinc ac rusticus
Avara suspirant lucra.

45 At nos lucelli ac fœnoris
Fandique prorsus nescii,
Nec arte fortes bellica,
Te, Christe, solum novimus[4].

Te mente pura et simplici,
50 Te voce, te cantu pio,

en fléchissant les genoux, en pleurant et en psalmodiant.

Tels sont nos travaux et nos gains, telle est notre vie et notre art; nous commençons ce service dès que resplendit le soleil levant.

O Christ, veillez sur nos sens, embrassez de vos regards toute notre vie. Que de choses en nous sont obscurcies et souillées par le vice! Purifiez-le par votre lumière.

Faites que nous persévérions dans cette blancheur dont vous nous fîtes briller, lorsque nous fûmes lavés de nos taches dans les eaux du Jourdain.

Tout ce que la nuit du monde a depuis infecté d'épais nuages, illuminez-le, ô notre Roi, des feux du soleil qui se montre serein à l'Orient.

Rogare curvato genu [5]
Flendo et canendo discimus.

His non lucramur quæstibus :
Hac arte tantum vivimus :
55 Hæc inchoamus munera,
Cum sol resurgens emicat.

Intende nostris sensibus,
Vitamque totam dispice :
Sunt multa fucis illita,
60 Quæ luce purgentur tua.

Durare nos tales jube,
Quales remotis sordibus
Nitere pridem jusseras,
Jordane tinctos flumine.

65 Quodcunque nox mundi dehinc
Infecit atris nubibus,
Tu, rex, eoi sideris
Vultu sereno illumina.

O Dieu très-saint, qui donnez à la poix la plus noire la blanche candeur du lait, qui changez l'ébène en cristal, effacez nos péchés livides.

Sous les voiles azurés de la nuit, Jacob, luttant audacieusement contre un ange, soutint un combat inégal tant que le jour ne fut pas levé.

Mais dès que le soleil resplendit, son jarret fléchit, sa cuisse devenue débile plia; il n'eut plus assez de force pour prolonger sa résistance.

Il n'eut plus de force dans les parties basses du corps, qui sont les plus viles, et qui, éloignées du cœur, favorisent les pensées lascives.

Cette image nous apprend que l'homme plongé dans les ténèbres, s'il ne cède pas à Dieu, perdra ses forces rebelles.

Tu, sancte, qui tetram picem [6]
70 Candore tinguis lacteo,
Ebenoque crystallum facis,
Delicta terge livida.

Sub nocte Jacob cærula [7],
Luctator audax Angeli,
75 Eo usque dum lux surgeret,
Sudavit impar prælium [8].

Sed cum jubar claresceret,
Lapsante claudus poplite,
Femurque victus debile,
80 Culpæ vigorem perdidit.

Nutabat inguen saucium,
Quæ corporis pars vilior,
Longeque sub cordis loco
Diram fovet libidinem.

85 Hæ nos docent imagines,
Hominem tenebris obsitum,
Si forte non cedat Deo,
Vires rebelles perdere.

Bienheureux celui qui, au lever du jour, trouve soumise et mortifiée l'intempérance de ses membres.

Qu'enfin disparaisse l'aveuglement qui a longtemps entraîné dans des chutes malheureuses nos pas précipités, et nous a fait marcher dans les sentiers de l'erreur.

Que cette lumière nous apporte la sérénité; qu'elle nous rende purs comme elle. Loin de nous les paroles trompeuses, loin de nous les sombres pensées.

Qu'ainsi s'écoule le jour entier; ne péchons ni par notre langue menteuse, ni par nos mains, ni par nos yeux égarés. Qu'aucune faute ne souille notre corps.

Là-haut réside un témoin qui chaque jour observe nos actions, depuis l'aurore jusqu'au soir.

Erit tamen beatior,
90 Intemperans membrum cui
Luctando claudum et tabidum
Dies oborta invenerit.

Tandem facessat cæcitas,
Quæ nosmet in præceps diu
95 Lapsos sinistris gressibus
Errore traxit devio.

Hæc lux serenum conferat,
Purosque nos præstet sibi.
Nihil loquamur subdolum :
100 Volvamus obscurum nihil.

Sic tota decurrat dies.
Ne lingua mendax, ne manus,
Oculive peccent lubrici :
Ne noxa corpus inquinet.

105 Speculator adstat desuper,
Qui nos diebus omnibus,
Actusque nostros prospicit,
A luce prima in vesperum.

Ce témoin est aussi notre juge; il voit tout ce qui est, tout ce que conçoit l'esprit humain, et ce juge personne ne le trompe.

Hic testis, hic est arbiter,
110 Hic intuetur quidquid est,
Humana quod mens concipit :
Hunc nemo fallit judicem.

III

HYMNE AVANT LE REPAS.

O Christ, bon Sauveur, créateur de la lumière, par qui tout a été fait, miséricordieux, engendré par la parole du Père, conçu dans le sein d'une vierge, mais déjà puissant dans le sein du Père, avant la création des cieux, de la terre et des mers.

Je vous en supplie, dirigez vers nous un brillant regard de votre face salutaire, tournez vers nous votre front rayonnant et serein, afin que nous puissions, en l'honneur de votre nom, prendre ces aliments.

Sans vous rien n'est doux, Seigneur, la bouche n'a

HYMNUS ANTE CIBUM [1].

O crucifer bone, lucisator,
Omniparens, pie, verbigena [2],
Edite corpore virgineo;
Sed prius in genitore potens,
Astra, solum, mare quam fierent.

Huc nitido, precor, intuitu
Flecte salutiferam faciem,
Fronte serenus; et irradia,
Nominis ut sub honore tui
Has epulas liceat capere.

Te sine dulce nihil, Domine :
Nec juvat ore quid appetere,

aucun plaisir à prendre quelque nourriture avant que votre grâce n'ait béni les aliments et les breuvages, et que tout soit sanctifié par la foi.

Que nos tables nous fassent goûter Dieu, que le Christ coule dans nos coupes. Que la sainte Trinité, du haut des cieux, règle nos heures sérieuses, nos amusements, nos paroles, nos jeux, tout ce que nous sommes, tout ce que nous faisons.

Ici point de roses effeuillées, point d'arome exhalant son parfum, mais pour moi coule, versée du sein du Père, une ambroisie divine, et la foi répand le plus doux nectar.

O muse, méprise le lierre dont tu as coutume de ceindre tes tempes; habile à te tresser de mystiques couronnes, mets aujourd'hui pour diadème autour de tes cheveux le chant des louanges de Dieu en strophes dactyliques.

Pocula ni prius atque cibos,
Christe, tuus favor imbuerit,
15 Omnia sanctificante fide.

Fercula nostra Deum sapiant,
Christus et influat in pateras :
Seria, ludicra, verba, jocos,
Denique quod sumus aut agimus,
20 Trina superne regat pietas.

Hic mihi nulla rosæ spolia [3],
Nullus aromate fragrat odor :
Sed liquor influit ambrosius,
Nectareamque fidem redolet,
25 Fusus ab usque Patris gremio.

Sperne, Camena, leves hederas [4],
Cingere tempora queis solita es,
Sertaque mystica dactylico
Texere docta liga strophio,
30 Laude Dei redimita comas.

Habitante de la lumière et de l'éther, l'âme, dont l'origine est si noble, peut-elle payer à Dieu un plus juste tribut d'hommages qu'en chantant les bienfaits dont elle est comblée, qu'en entonnant les louanges de son créateur ?

C'est lui qui a tout donné à l'homme, et ce que nous saisissons d'une main puissante, et ce que les cieux, la terre et les mers produisent dans l'air, les flots et les champs. Il a tout soumis à moi et il m'a soumis à lui.

Un artifice trompeur emprisonne les oiseaux dans des piéges et des filets. Des baguettes enduites de glu retiennent le peuple ailé et l'empêchent de fuir.

Dans les flots, des filets sinueux ramassent les divers animaux qui errent au sein des mers. Le poisson est pris aussi avec un roseau. La pointe de l'hameçon

Quod generosa potest anima,
Lucis et ætheris indigena,
Solvere dignius obsequium ;
Quam data munera si recinat,
35 Artificem modulata suum ?

Ipse homini quia cuncta dedit,
Quæ capimus dominante manu,
Quæ polus, aut humus, aut pelagus,
Aëre, gurgite, rure creant ;
40 Hæc mihi subdidit, et sibi me.

Callidus illaqueat volucres
Aut pedicis dolus aut maculis,
Illita glutine corticeo
Vimina plumigeram seriem
45 Impediunt, et abire vetant.

Ecce, per æquora fluctivagos
Texta greges sinuosa trahunt :
Piscis item sequitur calamum,

l'entraîne hors de l'eau en déchirant sa bouche trompée par un appât menteur.

La campagne, enrichie d'épis chargés de grains, produit d'elle-même des trésors sans nombre. Les rameaux de la vigne étendent ici leur pampre luxuriant, là fleurit l'olivier ami de la paix.

Ces richesses suffisent aux chrétiens et contentent leurs besoins. Loin de nous cette faim qui se plaît à égorger des troupeaux et à déchirer des viandes sanglantes.

Que les peuples qui ne sont pas soumis au Christ tuent des quadrupèdes pour leurs cruels repas; nous les herbages tendres, les siliques pleines de légumes variés suffisent à nos innocents festins.

Un lait plus blanc que la neige, jaillissant d'une

Raptus acumine vulnifico,
50 Credula saucius ora cibo.

Fundit opes ager ingenuas,
Dives aristiferæ segetis,
Hic, ubi vitea pampineo
Brachia palmite luxuriant,
55 Pacis alumna ubi bacca viret.

Hæc opulentia Christicolis
Servit, et omnia suppeditat.
Absit enim procul illa fames,
Cædibus ut pecudum libeat
60 Sanguineas lacerare dapes.

Sint fera gentibus indomitis
Prandia de nece quadrupedum :
Nos oleris coma, nos siliqua
Fœta legumine multimodo
65 Paverit innocuis epulis.

Spumea mulctra gerunt niveos
Ubere de gemino latices,

double mamelle, écume dans le vase qui sert à traire. Dans d'autres vases, la douce liqueur devient solide, et ce lait encore tendre est pressé dans de frêles corbeilles.

Un nouveau rayon de miel attique distille pour moi un nectar odorant; l'abeille, ouvrière virginale, l'a extrait de la rosée aérienne et des petites feuilles du thym.

La campagne a aussi des vergers pleins de fruits variés qui m'offrent de doux présents. L'arbre, tremblant sous le poids de ses richesses, laisse tomber de ses branches, comme une pluie, ses fruits rouges et murs qui s'entassent à ses pieds.

La trompette épique des anciens poëtes, les cordes illustres de leur lyre pourraient-elles louer assez les ouvrages merveilleux du Dieu tout-puissant et les biens dont ils font jouir les hommes?

Perque coagula densa liquor
In solidum coit, et fragili
70 Lac tenerum premitur calatho.

Mella recens mihi Cecropia
Nectare sudat olente favus :
Hæc opifex apis aërio
Rore liquat, tenuique thymo,
75 Nexilis inscia connubii.

Hinc quoque pomiferi nemoris
Munera mitia proveniunt :
Arbor onus tremefacta suum
Deciduo gravis imbre pluit,
80 Puniceosque jacit cumulos.

Quæ veterum tuba, quæve lyra
Flatibus inclyta vel fidibus,
Divitis Omnipotentis opus,
Quæque fruenda patent homini,
85 Laudibus æquiparare queat?

O Père très-bon, que nos hymnes vous chantent chaque matin, qu'ils vous chantent lorsque le soleil a parcouru la moitié de sa course, qu'ils vous chantent lorsque cet astre disparaît à l'occident, chaque fois que l'heure nous avertit de prendre de la nourriture.

Que l'haleine intérieure qui m'échauffe, que le sang qui coule dans mes veines et fait battre mon cœur, que ma langue, ma bouche et mon gosier sonore ne me servent qu'à louer mon père qui est au ciel.

O Père saint! ta main nous a donc faits avec du limon humide, tu nous as formés à ton image, et pour que la pensée fût unie à la matière, tu as soufflé, et ta bouche nous a donné une âme.

Dieu donne à l'homme pour séjour des jardins délicieux qu'ombragent des arbres magnifiques, qu'em-

Te, pater optime, mane novo [5],
Solis et orbita cum media est,
Te quoque, luce sub occidua,
Sumere cum monet hora cibum,
90 Nostra, Deus, canet harmonia.

Quod calet halitus interior,
Corde quod abdita vena tremit,
Pulsat et incita quod resonam
Lingua sub ore latens caveam,
95 Laus superi Patris esto mihi.

Nos igitur tua, sancte, manus
Cespite composuit madido,
Effigiem meditata suam :
Utque foret rata materies,
100 Flavit et indidit ore animam.

Tunc per amœna vireta jubet
Frondicomis habitare locis,
Ver ubi perpetuum redolet,

baume un printemps éternel et où les eaux limpides de quatre fleuves arrosent des prairies émaillées de mille fleurs.

Tout ici doit te servir, lui dit-il, je te livre tout pour ton usage, cependant je te défends de cueillir le fruit fatal de l'arbre de mort, qui étend ses rameaux au milieu du Paradis.

Le serpent perfide tente l'esprit indocile de la femme afin que, donnant à son époux de mauvais conseils, elle lui fasse cueillir le fruit défendu qui donnera aux deux coupables une égale mort.

Dès qu'ils ont mangé, chose honteuse à connaître, ils s'aperçoivent que leurs corps sont sans voile. Ils rougissent de leur nudité; après leur faute, afin que la pudeur cache la honte, ils assemblent des feuilles et se font un vêtement.

Prataque multicolora latex
105 Quadrifluo celer amne rigat.

Hæc tibi nunc famulentur, ait :
Usibus omnia dedo tuis.
Sed tamen aspera mortifero
Stipite carpere poma veto,
110 Qui medio viret in nemore.

Hic draco perfidus indocile
Virginis illicit ingenium,
Ut socium malesuada virum
Mandere cogeret ex vetitis,
115 Ipsa pari peritura modo.

Corpora mutua, nosse nefas,
Post epulas inoperta vident;
Lubricus error et erubuit :
Tegmina suta parant foliis,
120 Dedecus ut pudor occuleret.

Les coupables, sentant leur faute, ont peur de Dieu. Ils sont chassés du jardin sacré ! La femme, jusqu'alors vierge, est soumise à la puissance de son époux et condamnée à subir une alliance pleine pour elle de douleurs.

Le serpent lui-même, auteur de tout mal, est puni de sa méchanceté. La femme écrasera sous son pied sa tête aux trois dards. Ainsi le serpent est subjugué par la femme et la femme par l'homme.

De cette source découle une postérité vicieuse qui se précipite dans le crime, mêlant sans cesse le bien et le mal, et imitant ses premiers ancêtres. Elle est punie de ses fautes impies par la mort.

Voilà que vient une nouvelle race. Un autre homme descend du ciel. Il n'est pas formé du limon comme

Conscia culpa Deum pavitans
Sede pia procul exigitur.
Innuba femina quæ fuerat,
Conjugis excipit imperium,
125 Fœdera tristia jussa pati.

Auctor et ipse doli coluber
Plectitur improbus, ut mulier
Colla trilinguia calce terat.
Sic coluber muliebre solum [6]
130 Suscipit, atque virum mulier.

His ducibus vitiosa dehinc
Posteritas ruit in facinus :
Dumque rudes imitatur avos,
Fasque nefasque simul glomerans,
135 Impia crimina morte luit.

Ecce, venit nova progenies,
Æthere proditus alter homo,
Non luteus, velut ille prior :

le premier Adam; c'est un Dieu revêtu de la nature humaine sans avoir aucun des vices de notre corps.

Le verbe du Père devient chair vivante. C'est une vierge qui l'a mis au monde sans que jamais l'union nuptiale ou les joies charnelles aient terni sa virginité. C'est l'Esprit-Saint qui l'a rendue féconde.

La vipère infernale est écrasée sous le pied d'une femme. Ce triomphe est la cause de la haine antique, de la lutte implacable entre l'homme et le serpent.

La Vierge, qui a mérité d'être mère de Dieu, a détruit tout le venin de la vipère. Elle roule en vain ses nombreux anneaux sous le pied qui la broie, et la force à vomir son poison sur le gazon vert comme elle.

Quelle bête féroce ne tremblera pas bientôt, effrayée

Sed Deus ipse gerens hominem,
140 Corporeisque carens vitiis.

Fit caro vivida sermo Patris,
Numine quam rutilante gravis
Non thalamo, neque jure tori,
Nec genialibus illecebris
145 Intemerata puella parit.

Hoc odium vetus illud erat,
Hoc erat aspidis atque hominis
Digladiabile discidium,
Quod modo cernua femineis
150 Vipera proteritur pedibus.

Edere namque Deum merita
Omnia Virgo venena domat :
Tractibus anguis inexplicitis
Virus inerme piger revomit,
155 Gramine concolor in viridi.

Quæ feritas modo non trepidat,

par le blanc troupeau du Christ? Au milieu des brebis sans effroi, le loup se promène triste, et ferme sa gueule affamée, qui oublie le carnage.

Par un changement merveilleux, l'agneau commande aux lions; poursuivant les aigles cruels à travers les nuages errants, une colombe descendue du ciel les met en fuite.

C'est vous, ô Christ! qui êtes pour moi la colombe à qui cède l'aigle sanguinaire; vous êtes l'agneau à la blanche toison qui défendez au loup de hurler dans votre bercail, et soumettez au joug le tigre féroce.

O Dieu infini, faites que vos serviteurs, dont vous agréez les prières, ne soutiennent les forces de leurs membres qu'avec une légère nourriture, et que leur estomac ne charge pas leurs entrailles de trop copieux aliments.

Territa de grege candidulo [7]?
Impavidas lupus inter oves
Tristis obambulat, et rabidum
160 Sanguinis immemor os cohibet.

Agnus enim vice mirifica [8]
Ecce leonibus imperitat,
Exagitansque truces aquilas
Per vaga nubila, perque Notos
165 Sidere lapsa columba fugat.

Tu mihi, Christe, columba potens [9],
Sanguine pasta cui cedit avis :
Tu niveus per ovile tuum
Agnus hiare lupum prohibes,
170 Sub juga tigridis ora premens.

Da, locuples Deus, hoc famulis
Rite precantibus, ut tenui
Membra cibo recreata levent :
Neu piger immodicis dapibus
175 Viscera tenta gravet stomachus.

Loin de nous une boisson qui nous serait nuisible. Que notre main ne touche aucune nourriture funeste ou défendue. Soyons sobres et mesurés en mangeant pour nous conserver sans maladie.

Ne suffit-il pas au serpent infernal d'avoir donné à nos corps une mort malheureuse par une nourriture impie? Ne suffit-il pas que la créature de Dieu, à cause de son crime, ait pu mourir une fois ?

Œuvre de la bouche de Dieu, flamme puissante, l'âme ne meurt pas. Née du souffle de Dieu, découlant du trône élevé du Père son créateur, elle a toute l'énergie de la pensée immatérielle.

Bien plus ! notre chair morte peut se ranimer après le trépas. La poussière des tombeaux se réunit et notre première forme renaît.

Haustus amarus abesto procul ;
Ne libeat tetigisse manu
Exitiale quid aut vetitum :
Gustus et ipse modum teneat,
180 Sospitet ut jecur incolume.

Sit satis anguibus horrificis,
Liba quod impia corporibus
Ah ! miseram peperere necem.
Sufficiat semel ob facinus
185 Plasma Dei potuisse mori.

Oris opus, vigor igneolus
Non moritur; quia flante Deo
Compositus, superoque fluens
De solio Patris artificis,
190 Vim liquidæ rationis habet.

Viscera mortua quin etiam
Post obitum reparare datur,
Eque suis iterum tumulis
Prisca renascitur effigies,
195 Pulvereo coëunte situ.

Je crois, et ma foi n'est point vaine, que les corps vivent comme les âmes, car le Dieu fait chair, je le sais, est remonté facilement de l'enfer aux cieux.

Le même sort, je l'espère, attend ma chair. Après qu'elle se sera reposée dans le sépulcre funèbre, celui qui est sorti vivant de cette terre où je serai enseveli, le Christ l'appellera dans les cieux enflammés.

Credo equidem, neque vana fides,
Corpora vivere more animæ :
Nam modo corporeum memini
De Phlegethonte gradu facili
200 Ad superos remeasse Deum.

Spes eadem mea membra manet :
Quæ redolentia funereo
Jussa quiescere sarcophago,
Dux parili redivivus humo
205 Ignea Christus ad astra vocat.

IV

HYMNE APRÈS LE REPAS.

Nos entrailles sont rassasiées; nous avons pris les aliments réclamés par l'infirme condition du corps, que notre langue chante en ses louanges Dieu le père :

Le Père qui, assis sur un trône élevé, domine et régit les séraphins et les chérubins, degrés sacrés de son trône.

C'est lui que nous appelons Dieu Sabaoth. Il n'a pas de commencement, il n'aura pas de fin. Il est le créateur de toutes choses et lui seul a formé le monde.

La fontaine de vie coulant d'une source intarissable,

HYMNUS POST CIBUM.

Pastis visceribus, ciboque sumpto,
Quem lex corporis imbecilla poscit,
Laudem lingua Deo Patri rependat :

Patri, qui Cherubim, sedile sacrum,
5 Necnon et Seraphim suum, supremo [1]
Subnixus solio, tenet regitque.

Hic est, quem Sabaoth Deum vocamus,
Expers principii, carensque fine,
Rerum conditor, et repertor orbis [2].

10 Fons vitæ liquida fluens ab arce,

le Verbe répand la foi et inspire la pudeur; il est vainqueur de la mort et auteur du salut.

Tout ce que nous avons de vie et de vigueur nous vient aussi de l'esprit qui règne éternellement, procédant à la fois du Père et du Christ.

Cet esprit sans tache entre dans les cœurs purs qui, consacrés comme des temples, se réjouissent lorsque de toutes leurs forces ils se sont abreuvés de Dieu.

Mais s'il sent que le vice ou la fraude commencent à naître au milieu de ces cœurs consacrés, il se hâte de les fuir comme un sanctuaire souillé.

Les feux horribles du péché font exhaler à la conscience une vapeur épaisse dont la noirceur offense le Saint-Esprit et le repousse.

Mais ce n'est pas seulement la pudeur et les désirs innocents qui forment dans le secret du cœur un temple éternel au Christ.

Infusor fidei, sator pudoris,
Mortis perdomitor, salutis auctor.

Omnes quod sumus aut vigemus, inde est :
Regnat Spiritus ille sempiternus,
15 A Christo simul et Parente missus.

Intrat pectora candidus pudica,
Quæ templi vice consecrata rident,
Postquam combiberint Deum medullis.

Sed si quid vitii dolive nasci
20 Inter viscera jam dicata sensit,
Ceu spurcum refugit celer sacellum.

Tetrum flagrat enim vapore crasso
Horror conscius æstuante culpa,
Offensumque bonum niger repellit.

25 Nec solus pudor innocensve votum
Templum constituunt perenne Christo
In cordis medii sinu ac recessu :

Il faut prendre garde aussi de ne pas s'échauffer dans la crapule, de ne pas se remplir d'aliments jusqu'à accabler sous le poids des viandes le cœur, siége de la foi.

Les cœurs dégagés, parce que leur nourriture est sobre, reçoivent mieux, quand il se répand en eux, Dieu la vraie nourriture de l'âme et sa vraie saveur.

Mais, ô Père! tu nous fais la grâce d'un double aliment, tu nourris à la fois nos corps et nos âmes, tu les fortifies, tu les remplis de vigueur.

C'est ainsi que jadis ta puissance souveraine ranima, par des aliments descendus du ciel, un homme jeté au milieu des lions rugissants.

Parce qu'il avait eu horreur d'une idole de métal, et avait regardé comme un crime de courber sa tête devant une statue d'airain poli,

Le peuple et le roi de la cruelle Babylone l'avaient

Sed, ne crapula ferveat, cavendum est,
Quæ sedem fidei cibis refertam
30 Usque ad congeriem coartet intus.

Parcis victibus expedita corda
Infusum melius Deum receptant :
Hic pastus animæ est, saporque verus.

Sed nos tu gemino fovens paratu,
35 Artus atque animas utroque pastu
Confirmas, Pater, ac vigore comples.

Sic olim tua præcluens potestas,
Inter raucisonos situm leones,
Illapsis dapibus virum refovit.

40 Illum fusile numen exsecrantem,
Et curvare caput sub expolita
Æris materia nefas putantem,

Plebs diræ Babylonis ac tyrannus

condamné à mort, l'avaient livré aux bêtes féroces pour qu'il fût dévoré aussitôt par leurs gueules cruelles.

O piété! ô foi toujours en sûreté! Les lions indomptés lèchent cet homme, ils ne font aucun mal à cet enfant de Dieu et tremblent devant lui.

Ils s'approchent, abaissent leur crinière; leur rage s'adoucit, leur faim s'apaise, leur langue amie caresse leur proie.

Mais lorsque, toujours en prison et manquant de vivres, il élève ses mains vers le ciel, priant le Dieu dont il avait éprouvé la bonté,

Un messager céleste reçoit l'ordre de descendre sur la terre et de donner de la nourriture à ce serviteur éprouvé. Il s'élance à travers l'espace obéissant.

Il aperçoit des aliments qui n'ont pas été achetés, que le prophète Habacuc, avec un art rustique, a préparés pour les moissonneurs.

Morti subdiderant, feris dicarant,
45 Sævis protinus haustibus vorandum.

O semper pietas fidesque tuta!
Lambunt indomiti virum leones,
Intactumque Dei tremunt alumnum.

Adstant comminus, et jubas reponunt :
50 Mansuescit rabies, fameque blanda
Prædam rictibus ambit incruentis.

Sed cum tenderet ad superna palmas,
Expertumque sibi Deum rogaret,
Clausus jugiter, indigensque victus :

55 Jussus nuntius advolare terris,
Qui pastum famulo daret probato,
Raptim desilit obsequente mundo.

Cernit forte procul dapes inemptas,
Quas messoribus Habacuc propheta
60 Agresti bonus exhibebat arte.

Il le saisit en ce moment par les cheveux, tout chargé de ses corbeilles, le soulève et le porte à travers les airs.

Le prophète ainsi enlevé et ses aliments, descendent doucement dans la fosse aux lions; il offre le festin qu'il portait.

Reçois avec joie, dit-il, goûte avec plaisir la nourriture que t'envoient, en ce pressant péril, le Père suprême et l'ange du Christ.

Quand il l'eut prise, le prophète Daniel tourna son visage vers le ciel, et, fortifié par cet aliment, il dit : *Amen*, et chanta *Alleluia*.

Ainsi ranimés par vos dons, ô Dieu qui nous dispensez tous les biens, nous rendons grâce et nous entonnons des hymnes sacrés!

Vous veillez sur nous, entourés des efforts impuis-

Hujus cæsarie manu prehensa,
Plenis, sicut erat, gravem canistris
Suspensum rapit, et vehit per auras.

Tum raptus simul ipse prandiumque
65 Sensim labitur in lacum leonum,
Et, quas tunc epulas gerebat, offert.

Sumas lætus, ait, libensque carpas,
Quæ summus Pater, Angelusque Christi
Mittunt liba tibi sub hoc periclo.

70 His sumptis, Danielus excitavit
In cœlum faciem, ciboque fortis
Amen reddidit, alleluia dixit.

Sic nos muneribus tuis refecti[3],
Largitor Deus omnium bonorum,
75 Grates reddimus, et sacramus hymnos.

Tu nos tristifico velut tyranno,

sants du monde, affreux tyran, et vous repoussez la bête féroce

Qui rôde frémissante et cherche à nous dévorer, aiguisant ses dents en sa fureur insensée, parce que nous ne cessons de vous prier, ô Dieu suprême!

Nous sommes affligés, oppressés, accablés de maux; on nous hait, on nous déchire, on nous persécute, on nous blesse; la foi subit d'injustes supplices.

Mais dans notre anxiété nous ne manquons pas de remèdes, car la colère du lion affamé languit, et de célestes nourritures nous sont apportées.

Si quelqu'un altéré s'en nourrit, non d'un gosier délicat, mais à pleine bouche, et veut en remplir ses entrailles,

Il sera rassasié par un saint prophète, et goûtera les aliments des hommes justes qui moissonnent des fruits pour un Maître éternel.

Mundi scilicet impotentis actu
Conclusos regis, et feram repellis :

Quæ circumfremit, ac vorare tentat,
80 Insanos acuens furore dentes,
Cur te, summe Deus, precemur unum.

Vexamur, premimur, malis rotamur :
Oderunt, lacerant, trahunt, lacessunt :
Juncta est suppliciis fides iniquis.

85 Nec defit tamen anxiis medela :
Nam languente truci leonis ira,
Illapsæ superingeruntur escæ.

Quas si quis sitienter hauriendo,
Non gustu tenui, sed ore pleno,
90 Internis velit implicare venis :

Hic, sancto satiatus ex propheta,
Justorum capiet cibos virorum,
Qui fructum Domino metunt perenni.

Rien n'est plus doux, rien n'est plus savoureux, rien ne peut mieux délecter l'homme que les pieuses paroles chantées par le prophète.

Nourris de ces paroles, qu'une puissance insolente nous croie méchants et nous condamne à mort, que les lions affamés se précipitent sur nous:

Toujours nous confesserons Dieu le Père, toujours nous dirons qu'il est Un avec toi, ô Christ Dieu! toujours nous porterons ta croix.

Nil est dulcius, ac magis saporum,
95 Nil quod plus hominem juvare possit,
Quam vatis pía præcinentis orsa.

His sumptis, licet insolens potestas
Pravum judicet, irrogetque mortem;
Impasti licet irruant leones,

100 Nos semper Dominum Patrem fatentes,
In te, Christe Deus, loquemur unum,
Constanterque tuam crucem feremus.

V

HYMNE A L'HEURE OU LES LAMPES SONT ALLUMÉES.

Auteur de la brillante lumière, bon Maître qui divises les temps par des successions fixes, le soleil s'est plongé dans l'Océan, l'affreux chaos nous envahit, ô Christ! rends la lumière à tes fidèles!

Quoique tu aies décoré les cieux d'astres sans nombre, quoique tu aies donné à la terre la lune pour flambeau, tu nous apprends à frapper un caillou pour en faire jaillir des étincelles, semences de lumière.

Afin que l'homme n'ignore pas qu'il n'a d'autre espérance de lumière que dans le corps immortel du

HYMNUS AD INCENSUM LUCERNÆ [1].

Inventor rutili, dux bone, luminis,
Qui certis vicibus tempora dividis,
Merso sole chaos ingruit horridum,
Lucem redde tuis, Christe, fidelibus.

5 Quamvis innumero sidere regiam,
Lunarique polum lampade pinxeris,
Incussu silicis lumina nos tamen
Monstras saxigeno semine quærere.

Ne nesciret homo spem sibi luminis
10 In Christi solido corpore conditam,

Christ, qui a voulu s'appeler la pierre ferme, d'où sort l'étincelle qui allume nos faibles feux.

Nous entretenons nos feux avec des lampes où sont versés des flots d'huile onctueux, ou avec des torches arides; de plus, nous enduisons de cire, composée avec le suc des fleurs, mais dépouillée de tout miel, de longs fils de jonc.

La flamme est vivante et vigoureuse, soit que dans les flancs creux d'une lampe le chanvre s'imbibe d'un suc onctueux, soit que le pin l'alimente avec sa poix, soit que l'étoupe enflammée boive la cire arrondie.

Le nectar brûlant découle du sommet du cierge goutte à goutte en larmes odorantes, la force du feu fait tomber cette pluie bouillante qui se liquéfie.

Par vos bienfaits, ô Père! des flammes mobiles resplendissent dans vos demeures. La lumière rivalise

Qui dici stabilem se voluit petram [2],
Nostris igniculis unde genus venit.

Pinguis quos olei rore madentibus
Lychnis aut facibus pascimus aridis :
15 Quin et fila favis scirpea floreis
Presso melle prius collita fingimus.

Vivax flamma viget, seu cava testula
Succum linteolo suggerit ebrio,
Seu pinus piceam fert alimoniam,
20 Seu ceram teretem stuppa calens bibit.

Nectar de liquido vertice fervidum
Guttatim lacrymis stillat olentibus :
Ambustum quoniam vis facit ignea
Imbrem de madido flere cacumine.

25 Splendent ergo tuis muneribus, Pater,
Flammis mobilibus scilicet atria,

avec le jour absent, devant elle la nuit s'enfuit avec son manteau déchiré.

Mais qui ne voit pas l'origine sublime de la lumière aux rapides rayons? Qui ne voit pas qu'elle découle de Dieu? Moïse vit Dieu dans un buisson épineux, comme une flamme d'une lumière éclatante.

Heureux qui mérita de voir dans un buisson sacré le Prince du trône céleste, après avoir reçu l'ordre de dénouer les liens de ses pieds, de peur de souiller un lieu saint avec ses chaussures.

Un peuple de race illustre, protégé par les mérites de ses aïeux, et très-puissant, habitué à vivre sous des maîtres barbares, libre enfin, suit ce feu à travers de vastes déserts.

Partout où ils portaient leurs pas et transportaient leurs camps au milieu de la nuit azurée, un rayon plus

Absentemque diem lux agit æmula;
Quam nox cum lacero victa fugit peplo.

Sed quis non rapidi luminis arduam,
38 Manantemque Deo cernat originem?
Moses nempe Deum spinifera in rubo
Vidit conspicuo lumine flammeum.

Felix, qui meruit sentibus in sacris
Cœlestis solii visere principem,
35 Jussus nexa pedum vincula solvere,
Ne sanctum involucris pollueret locum.

Hunc ignem populus sanguinis inclyti,
Majorum meritis tutus et impotens,
Suetus sub dominis vivere barbaris,
40 Jam liber sequitur longa per avia.

Qua gressum tulerant, castraque cærulæ
Noctis per medium concita moverant,

brillant que le soleil précédait de son éclat conducteur le peuple vigilant.

Mais le roi des rivages arrosés par le Nil, embrasé du fiel de la jalousie, ordonne à une troupe vaillante d'aller combattre les cohortes qui fuient, et à la trompette guerrière de rassembler une armée bardée de fer.

Des hommes en foule prennent leurs armes, ils ceignent leurs glaives menaçants; la trompette sonne le combat; l'un se confie en ses javelots, l'autre arme de traits volants des roseaux de Crète.

La foule des fantassins se forme en coins épais, d'autres montent sur des chars, sur des chevaux, sur des roues aux ailes rapides, et déploient leurs drapeaux guerriers ornés de fiers dragons.

La mer Rouge a ouvert ses gouffres hospitaliers au peuple longtemps brûlé par les chaleurs de l'Égypte,

Plebem pervigilem fulgure prævio
Ducebat radius sole micantior.

45 Sed rex Niliaci litoris, invido
Fervens felle, jubet prævalidam manum
In bellum rapidis ire cohortibus,
Ferratasque acies clangere classicum.

Sumunt arma viri, seque minacibus
50 Accingunt gladiis, triste canit tuba.
Hic fidit jaculis, ille volantia
Præfigit calamis spicula Cnosiis.

Densetur cuneis turba pedestribus :
Currus pars, et equos, et volucres rotas
55 Conscendunt celeres, signaque bellica
Prætendunt tumidis clara draconibus[3].

Hic jam servitii nescia pristini,
Gens Pelusiacis usta vaporibus,

et qui oublie maintenant son ancien esclavage; il s'est assis fatigué sur le rivage de la mer.

L'ennemi cruel s'avance avec son chef perfide, il commence le combat avec ses vaillantes troupes, mais Moïse ordonne aux siens de marcher dans la mer d'un pas intrépide.

Les flots s'entr'ouvrent et offrent aux Hébreux qui les traversent, un chemin jusqu'au rivage. L'eau qui les entoure arrête ses vagues transparentes, tandis qu'ils marchent au milieu de la mer divisée.

Les jeunes guerriers d'Égypte, au teint hâlé, sont pleins de haine et de colère sous leur roi impie; ils ont soif de verser le sang des Hébreux, et osent se confier aux gouffres de la mer.

Les bataillons du roi allaient précipitant leurs tourbillons au milieu des flots, mais l'onde s'écroule en

Tandem purpurei gurgitis hospita
60 Rubris litoribus fessa resederat.

Hostis dirus adest cum duce perfido,
Infert et validis prælia viribus.
Moses porro suos in mare præcipit
Constans intrepidis tendere gressibus.

65 Præbent rupta locum stagna viantibus,
Riparum in faciem pervia : sistitur
Circumstans vitreis unda liquoribus,
Dum plebs sub bifido permeat æquore.

Pubes quin etiam decolor asperis
70 Irritata odiis, rege sub impio,
Hebræum sitiens fundere sanguinem,
Audet se pelago credere concavo.

Ibant præcipiti turbine percita
Fluctus per medios agmina regia :

vagues confuses qui roulent les unes contre les autres dans l'abîme tumultueux.

On pouvait voir en ce naufrage surnager les chars, les chevaux, les traits, les nobles guerriers eux-mêmes, et les corps errants des noirs satellites, deuil affreux d'un puissant tyran.

Quelle langue pourra célébrer tes louanges, ô Christ! dont la droite a forcé l'Égypte, accablée de plaies sans nombre, de céder devant ta justice vigilante?

Toi qui défends à la mer d'agiter ses ondes rapides, afin que sous ta conduite un passage sûr s'ouvre au sein des flots amers, et que l'onde meurtrière dévore ensuite les impies.

Toi qui fais jaillir des flots murmurants des arides rochers du désert, et forces la pierre à s'ouvrir et à

95 Sed confusa dehinc unda revolvitur
In semet revolans gurgite confluo.

Currus tunc, et equos, telaque naufraga,
Ipsos et proceres, et vaga corpora
Nigrorum videas nare satellitum,
80 Arcis justitium triste tyrannicæ.

Quæ tandem poterit lingua retexere
Laudes, Christe, tuas? qui domitam Pharon
Plagis multimodis cedere præsuli
Cogis justitiæ, vindice dextera.

85 Qui pontum rapidis æstibus invium
Persulcare vetas, ut refluo in salo
Securus pateat, te duce, transitus,
Et mox unda rapax ut voret impios.

Cui jejuna eremi saxa loquacibus
90 Exundant scatebris, et latices novos

répandre de nouvelles ondes pour abreuver un peuple altéré sous un soleil de feu.

Les eaux d'un lac affreux, plus amères que le fiel, par la vertu d'un bois bienfaisant, deviennent comme le miel attique. Il y a un bois par qui toute amertume se change en douceur, car, attachée à la croix, l'espérance des hommes se fortifie.

Une blanche nourriture tombe des cieux, plus abondante que la grêle en hiver, et remplit les camps; on charge les tables de cet aliment que le Christ envoie des cieux étoilés.

Le souffle d'un vent de pluie porte sur une épaisse nuée de légers oiseaux dont la troupe, une fois précipitée sur le sol, ne s'envole pas pour prendre la fuite.

Voilà les bienfaits dont l'insigne bonté du Dieu unique a jadis comblé nos pères; c'est aussi par sa bonté que

Fundit scissa silex : quæ sitientibus
Dat potum populis axe sub igneo.

Instar fellis aqua, tristifico in lacu
Fit ligni venia, mel velut Atticum.
95 Lignum est, quo sapiunt aspera dulcius :
Nam præfixa cruci spes hominum viget.

Implet castra cibus tunc quoque ninguidus,
Illabens gelida grandine densius.
His mensas epulis, hac dape construunt,
100 Quam dat sidereo Christus ab æthere.

Necnon imbrifero ventus anhelitu
Crassa nube leves invehit alites,
Quæ difflata in humum cum semel agmina
Fluxerunt, reduci non revolant fuga.

105 Hæc olim patribus præmia contulit
Insignis pietas Numinis unici :

nous sommes nourris, rassasiant nos cœurs de mystiques aliments.

Il appelle à lui ceux qui sont fatigués par les tempêtes du siècle, il conduit son peuple en écartant de lui les flots tumultueux, il ordonne aux âmes accablées de mille peines de monter dans la patrie des justes.

Là, partout des rosiers empourprés parfument la terre arrosée par des ruisseaux fugitifs qui font croître le souci plein de suc, les douces violettes, le crocus au léger calice.

Là, de tendres rejetons distillent des flots de baume; là exhalent leurs parfums le cinname si rare et le nénuphar que le fleuve à sa source caresse pour l'emporter jusqu'à la mer.

Les âmes heureuses, dans les prés verdoyants, chantent avec un harmonieux accord une douce mélodie,

Cujus subsidio nos quoque vescimur,
Pascentes dapibus pectora mysticis.

Fessos ille vocat per freta sæculi,
110 Discissis populum turbinibus regens,
Jactatasque animas mille laboribus
Justorum in patriam scandere præcipit.

Illic purpureis tecta rosariis
Omnis fragrat humus, calthaque pinguia,
115 Et molles violas, et tenues crocos
Fundit fonticulis uda fugacibus.

Illic et gracili balsama surculo
Desudata fluunt, raraque cinnama
Spirant, et folium, fonte quod abdito
120 Prælambens fluvius portat in exitum.

Felices animæ prata per herbida
Concentu parili suave sonantibus

des hymnes qui résonnent avec suavité; ils pressent de leurs pieds des lis éclatants de blancheur.

Dans le lieu des expiations ce sont des moments de repos, pour les âmes qui ont souvent péché, que les retours de la nuit où le Dieu saint remonta des enfers aux cieux,

Non comme l'étoile du matin sortant de l'Océan et pénétrant les ténèbres avec son brillant flambeau, mais plus radieux que le soleil, rendant un nouveau jour à la terre attristée par la croix du Sauveur.

Le Tartare languit, ses tourments s'adoucissent; le peuple des ombres, délivré de ses feux, se réjouit de ce repos dans sa prison; dans les fleuves infernaux ne bouillonne pas le soufre accoutumé.

Nous, réunis par des fêtes, nous passons la nuit dans des joies pieuses, nous rassemblons à l'envi, dans une

Hymnorum modulis dulce canunt melos,
Calcant et pedibus lilia candidis.

125 Sunt et spiritibus sæpe nocentibus
Pœnarum celebres sub Styge feriæ,
Illa nocte, sacer qua rediit Deus
Stagnis ad superos ex Acheronticis :

Non sicut tenebras de face fulgida
130 Surgens Oceano Lucifer imbuit,
Sed terris Domini de cruce tristibus
Major Sole novum restituens diem.

Marcent suppliciis Tartara mitibus [5],
Exsultatque sui carceris otio
135 Umbrarum populus liber ab ignibus :
Nec fervent solito flumina sulphure.

Nos festis trahimus per pia gaudia
Noctem conciliis ; votaque prospera

prière vigilante, nos vœux prospères, et nous offrons nos dons sur l'autel élevé pour les recevoir.

Des lampes sont suspendues à des cordes mobiles, et brillent attachées aux lambris; vacillant au-dessus des flots d'huile qui l'alimentent, la flamme inonde de lumière le verre transparent.

On croirait voir au haut du temple une voûte étoilée qu'ornent la grande et la petite Ourse, et des vesper empourprées répandues vers cet endroit du Septentrion où brille le timon du Bouvier.

Il est digne et juste, ô Dieu! que ton troupeau t'offre, au commencement de la nuit humide de rosée, la lumière, le plus précieux de tes dons, la lumière qui nous fait apercevoir tes autres bienfaits.

C'est toi qui es la vraie lumière de nos yeux, la vraie lumière de nos pensées, tu es notre miroir au dedans

Certatim vigili congerimus prece ;
140 Exstructoque agimus liba sacrario.

Pendent mobilibus lumina funibus,
Quæ suffixa micant per laquearia,
Et de languidulis fota natatibus
Lucem perspicuo flamma jacit vitro.

145 Credas stelligeram desuper aream
Ornatam geminis stare Trionibus,
Et qua Bosphoreum temo regit jugum
Passim purpureos spargier Hesperos.

O res digna, pater, quam tibi roscidæ
150 Noctis principio grex tuus offerat,
Lucem, qua tribuis nil pretiosius :
Lucem, qua reliqua præmia cernimus.

Tu lux vera oculis, lux quoque sensibus,
Intus tu speculum, tu speculum foris,

et notre miroir au dehors, reçois la lumière que je t'offre humblement teinte de l'onction du chrême de paix.

Père souverain, je t'en prie par le Christ ton Fils en qui ta gloire repose visiblement, Notre-Seigneur, ton Fils unique, de qui procède, ainsi que de ton cœur de Père, le Paraclet;

Par qui ta splendeur, ta gloire, ta louange, ta sagesse, ta majesté, ta piété, prolongent éternellement leur règne sous un triple nom, durant les siècles des siècles.

155 Lumen quod famulans offero, suscipe,
Tinctum pacifici chrismatis unguine :

Per Christum genitum, summe Pater, tuum,
In quo visibilis stat tibi gloria ;
Qui noster Dominus, qui tuus unicus
160 Spirat de patrio corde Paraclitum :

Per quem splendor, honos, laus, sapientia,
Majestas, bonitas, et pietas tua
Regnum continuat nomine triplici,
Texens perpetuis sæcula sæculis.

VI

HYMNE AVANT LE SOMMEIL.

Secourez-nous, Père suprême que jamais personne n'a vu, et vous, ô Christ! parole du Père, et vous, Esprit de bonté.

O de cette Trinité, force unique, lumière unique! ô Dieu de Dieu éternellement! ô Dieu procédant du Père et du Fils!

Le travail du jour cesse, l'heure du repos revient, un sommeil fortifiant va reposer les membres fatigués.

HYMNUS ANTE SOMNUM.

Ades, Pater supreme,
Quem nemo vidit unquam,
Patrisque sermo Christe [1]
Et Spiritus benigne.

5 O Trinitatis hujus
Vis una, lumen unum,
Deus ex Deo perennis,
Deus ex utroque missus.

Fluxit labor diei,
10 Redit et quietis hora :
Blandus sopor vicissim
Fessos relaxat artus.

L'âme, agitée par des tempêtes, tourmentée par des soucis rongeurs, boit à pleine coupe le breuvage de l'oubli.

Par tout le corps se glisse l'assoupissement, il empêche les malheureux de ressentir encore l'aiguillon de la douleur.

C'est Dieu qui l'a voulu. Il a soumis à cette loi nos membres débiles, afin de tempérer nos labeurs par un agréable remède.

Mais tandis qu'un repos ami coule dans nos veines, tandis que notre cœur, livré au sommeil, goûte un calme heureux;

L'âme, libre dans l'espace, erre avec autant de force que de rapidité, et dans les diverses figures elle aperçoit tout ce qui se laisse découvrir.

Mens æstuans procellis,
Curisque sauciata,
15 Totis bibit medullis
Obliviale poclum.

Serpit per omne corpus
Lethæa vis, nec ullum
Miseris doloris ægri
20 Patitur manere sensum.

Lex hæc data est caducis,
Deo jubente, membris,
Ut temperet laborem
Medicabilis voluptas.

25 Sed, dum pererrat omnes
Quies amica venas,
Pectusque feriatum
Placat rigante somno :

Liber vagat per auras
30 Rapido vigore sensus,
Variasque per figuras,
Quæ sunt operta, cernit.

Délivrée des soins du corps, l'âme, dont l'origine est céleste, dont la source pure est au plus haut de l'éther, ne peut pas rester gisante et inerte.

Elle compose les plus diverses figures et se les représente, et, passant de l'une à l'autre, elle agit encore vaguement durant le sommeil.

Mais ces figures informes et trompeuses fatiguent les sens de ceux qui dorment; parfois, au milieu des rêves, scintille une splendeur qui permet de connaître l'avenir.

Le plus souvent la vérité s'évanouit; une menteuse image trompe par d'horribles visions les âmes saisies d'épouvante et d'effroi.

Celui dont les mœurs ne sont pas corrompues par

Quia mens soluta curis,
Cui est origo cœlum,
35 Purusque fons ab æthra
Iners jacere nescit.

Imitata multiformes
Facies sibi ipsa fingit,
Per quas repente currens
40 Tenui fruatur actu.

Sed sensa somniantum
Dispar fatigat horror :
Nunc splendor intererrat,
Qui dat futura nosse.

45 Plerumque dissipatis
Mendax imago veris,
Animos pavore mœstos
Ambage fallit atra.

Quem rara culpa morum
50 Non polluit frequenter,

des fautes nombreuses, voit la nuit une lumière sereine qui lui fait connaître les choses cachées.

Mais celui qui souille son cœur par le vice et l'impiété, jouet des terreurs nocturnes, voit des fantômes horribles.

Le patriarche Joseph, dans les chaînes de sa prison, interpréta les songes des deux ministres de Pharaon.

L'un, retournant à la cour, fut de nouveau l'échanson du roi; l'autre, attaché au poteau, fut dévoré par les oiseaux de proie.

Joseph ensuite avertit le roi lui-même, fatigué par des songes obscurs, d'entasser le blé dans les greniers pour se mettre en garde contre une famine prochaine.

Bientôt, chef et tétrarque, il reçut l'ordre d'étendre

Hunc lux serena vibrans
Res edocet latentes.

At, qui coinquinatum
Vitiis cor impiavit,
55 Lusus pavore multo
Species videt tremendas.

Hoc Patriarcha noster
Sub carceris catena
Geminis simul ministris
60 Interpres approbavit.

Quorum regressus unus,
Dat poculum tyranno :
Ast alterum rapaces
Fixum vorant volucres.

65 Ipsum deinde regem,
Perplexa somniantem,
Monuit famem futuram
Clausis cavere acervis.

Mox præsul ac tetrarches,

sur tout le royaume son sceptre ami, et il s'assit sur le trône de son maître.

Oh! que de secrets profonds, glorieux, et sur lesquels il faut se taire, le Christ découvre aux justes pendant le sommeil!

L'évangéliste bien-aimé du divin Maître, aperçut les prodiges cachés dans les nuages de l'avenir.

Il vit l'Agneau de Dieu lui-même, empourpré de son sang, pouvant seul ouvrir le livre où les secrets de l'avenir sont contenus.

Un glaive à deux tranchants arme sa puissante main, et, jetant des éclairs de deux côtés, menace de frapper un double coup.

Il est le seul juge de l'âme et du corps, et son glaive,

70 Regnum per omne jussus
Sociam tenere virgam,
Dominæ resedit aulæ.

O quam profunda justis
Arcana per soporem
75 Aperit tuenda Christus,
Quam clara, quam tacenda!

Evangelista summi
Fidissimus magistri,
Signata quæ latebant,
80 Nebulis videt remotis.

Ipsum Tonantis agnum
De cæde purpurantem,
Qui conscium futuri
Librum resignat unus.

85 Hujus manum potentem
Gladius perarmat anceps,
Et fulgurans utrinque
Duplicem minatur ictum.

Quæsitor ille solus

deux fois redoutable, donne la première et la seconde mort.

Le même Agneau, cependant, vengeur miséricordieux, apaise son courroux; ceux qu'il condamne à la mort éternelle, pour n'être pas pieux, sont en petit nombre.

Le Père éternel lui fait présider le céleste tribunal, il a voulu qu'il eût un nom au-dessus de tout nom.

Il est le tout-puissant vainqueur du cruel antéchrist. Oh! qu'il remporte un magnifique trophée sur ce monstre furieux!

Cette bête dévorante qui engloutit les peuples, cette Charybde sanguinaire, saint Jean la maudit.

Elle a osé usurper un nom saint et sacré. Vaincue

90 Animæque corporisque,
Ensisque bis timendus
Prima ac secunda mors est.

Idem tamen benignus
Ultor retundit iram,
95 Paucosque non piorum
Patitur perire in ævum.

Huic inclytus perenne
Tribuit Pater tribunal :
Hunc obtinere jussit
100 Nomen supra omne nomen.

Hic præpotens cruenti
Exstinctor Anticristi :
Qui de furente monstro
Pulchrum refert tropæum.

105 Quam bestiam capacem,
Populosque devorantem,
Quam sanguinis Charybdim,
Joannes exsecratur.

Hæc nempe, quæ sacratum
110 Præferre nomen ausa,

par le Christ, qui seul est vrai, elle tombe au fond des enfers.

Tel est le sommeil qui repose les saints et les justes, et d'un esprit libre leur fait parcourir le ciel.

Nous ne méritons pas les songes de ceux qui sont remplis d'erreurs et souillés par l'ardent désir des choses mauvaises. Il nous suffit de ranimer dans un doux repos notre corps fatigué, heureux si de vaines ombres ne nous font aucune sinistre menace.

Serviteur de Dieu, souviens-toi que les flots sacrés du baptême ont coulé sur toi et que tu as été marqué du saint chrême.

Lorsque, appelant le sommeil, tu gagnes ton chaste

Imam petit gehennam,
Christo perempta vero.

Tali sopore justus
Mentem relaxat heros [2],
115 Ut spiritu sagaci
Cœlum peragret omne.

Nos nil meremur horum,
Quos creber implet error,
Concreta quos malarum
120 Vitiat cupido rerum.

Sat est, quiete dulci
Fessum fovere corpus :
Sat, si nihil sinistrum
Vanæ minentur umbræ.

125 Cultor Dei, memento
Te fontis et lavacri
Rorem subisse sanctum,
Te chrismate innotatum [3].

Fac, cum vocante somno
130 Castum petis cubile,

lit, fais le signe de la croix sur ton front et sur ton cœur.

La croix chasse tout crime, les ténèbres fuient la croix, l'âme protégée par un tel signe ne peut chanceler.

Loin, ô loin de nous les songes confus aux prodiges étranges, loin de nous le démon tentateur et ses prestiges.

O serpent tortueux qui te glisses par mille méandres, par mille fraudes entortillées pour agiter les cœurs tranquilles,

Retire-toi, le Christ est ici; le Christ est ici, va-t-en; le signe que tu connais dissipe toute ta cohorte:

Quoique ce corps fatigué repose un peu, couché,

Frontem locumque cordis
Crucis figura signet.

Crux pellit omne crimen :
Fugiunt crucem tenebræ :
135 Tali dicata signo
Mens fluctuare nescit.

Procul, o procul vagantum
Portenta somniorum :
Procul esto pervicaci
140 Præstigiator actu.

O tortuose serpens,
Qui mille per mæandros,
Fraudesque flexuosas,
Agitas quieta corda :

145 Discede, Christus hic est :
Hic Christus est, liquesce.
Signum, quod ipse nosti,
Damnat tuam catervam.

Corpus licet fatiscens

cependant au milieu même du sommeil nous penserons à Jésus-Christ.

150 Jaceat recline paulum,
Christum tamen sub ipso
Meditabimur sopore.

VII

HYMNE DES JOURS DE JEUNE.

O Nazaréen, lumière de Bethléem, verbe du Père, que l'enfantement d'une vierge a mis au monde, ô Christ! daigne agréer nos chastes abstinences, ô roi! vois notre fête d'un œil serein, nous offrons en sacrifice des jeûnes.

Rien de plus pur assurément que ce mystère qui purifie les fibres vivantes du cœur, qui réduit les entrailles intempérantes, de peur que l'embonpoint crapuleux du corps n'étrangle l'esprit et n'étouffe ses pensées.

HYMNUS JEJUNANTIUM.

O Nazarene, lux Bethlem, verbum Patris,
Quem partus alvi virginalis protulit,
Adesto castis, Christe, parcimoniis,
Festumque nostrum rex serenus adspice,
Jejuniorum dum litamus victimam.

Nil hoc profecto purius mysterio,
Quo fibra cordis expiatur lividi :
Intemperata quo domantur viscera,
Arvina putrem ne resudans crapulam
Obstrangulatæ mentis ingenium premat.

Le jeûne dompte le luxe et la gourmandise honteuse. La paresse amollissante du vin et du sommeil, les vices divers des sens languissants se sentent soumis à une étroite discipline.

Si on prend sans mesure de la nourriture et de la boisson, si on ne mortifie pas ses membres par des jeûnes réglés, la noble flamme de l'esprit s'attiédit, amaigrie par de fréquentes jouissances, et l'âme s'assoupit dans des entrailles paresseuses.

Imposons donc un frein aux désirs de nos corps, et que notre prudence intérieure, purifiée, brille de tout son éclat; alors la pointe de notre esprit sera aiguisée, notre âme aura un souffle plus libre et priera avec plus de piété le créateur de toutes choses.

Telle est l'observance qui fit croître en vertu Elie, vieux prêtre, hôte d'une campagne aride. On dit,

Hinc subjugatur luxus et turpis gula :
Vini atque somni degener socordia,
Libido sordens, inverecundus lepos,
Variæque pestes languidorum sensuum,
15 Parcam subactæ disciplinam sentiunt.

Nam si licenter diffluens potu et cibo
Jejuna rite membra non coërceas,
Sequitur, frequenti marcida oblectamine,
Scintilla mentis ut tepescat nobilis,
20 Animusque pigris stertat in præcordiis.

Frenentur ergo corporum cupidines,
Detersa et intus emicet prudentia :
Sic excitato perspicax acumine,
Liberque flatu laxiore spiritus
25 Rerum parentem rectius precabitur.

Helia tali crevit observantia,
Vetus sacerdos, ruris hospes aridi :
Fragore ab omni quem remotum et segregem

qu'éloigné et séparé de tout bruit, il avait méprisé la foule des pécheurs et jouissait du chaste silence du désert.

Mais bientôt il s'envola dans les airs, emporté sur un char rapide par des chevaux de feu, de peur que le monde se rapprochant, n'exhalât la contagion de ses crimes sur cet homme paisible, longtemps illustré par ses jeûnes éprouvés.

Moïse, le fidèle interprète du trône redoutable de Dieu, ne put voir le roi du ciel aux sept régions avant que le soleil, parcourant le firmament, ne l'eût retrouvé pendant quarante jours privé de toute nourriture.

Il priait et n'avait d'autre aliment que ses larmes. Veillant la nuit, il abaissait son front dans la poussière et pressait la terre trempée de ses pleurs, jusqu'à ce que, secoué par la voix de Dieu qui lui parlait, il trembla devant le feu dont ses regards ne pouvaient supporter l'éclat.

Sprevisse tradunt criminum frequentiam,
30 Casto fruentem Syrtium silentio.

Sed mox in auras igneis jugalibus,
Curruque raptus evolavit præpete,
Ne de propinquo sordium contagio
Dirus quietum mundus afflaret virum,
35 Olim probatis inclytum jejuniis.

Non ante cœli principem septemplicis
Moses tremendi fidus interpres throni
Potuit videre, quam decem recursibus
Quater volutis sol peragrans sidera
40 Omni carentem cerneret substantia.

Victus precanti solus in lacrymis fuit :
Nam flendo pernox, irrigatum pulverem
Humi madentis ore pressit cernuo :
Donec loquentis voce præstrictus Dei
45 Expavit ignem non ferendum visibus.

Il ne pratiqua pas le jeûne avec moins de force, Jean, qui fut le précurseur du fils du Dieu éternel, qui redressa les chemins recourbés, corrigea les sentiers tortueux et montra la voie droite qu'il fallait suivre.

En exerçant ce ministère, le messager préparait la voie au Dieu qui devait bientôt venir, afin que les montagnes fussent aplanies et les chemins raboteux adoucis, afin que la vérité descendue sur la terre ne trouvât aucun sentier dévié.

Il était venu au monde par une naissance inaccoutumée; pour cet enfant tardif, les mamelles d'une mère chargée d'années s'étaient remplies d'un lait qu'elles n'espéraient plus, mais sa vieille mère, avant de l'enfanter, salua la Vierge qui portait un Dieu.

Vêtu de peaux de bêtes aux poils hérissés, couvert de crins ou de duvet grossier, il se retira dans de vas-

Joannes hujus artis haud minus potens,
Dei perennis præcucurrit Filium :
Curvos viarum qui retorsit tramites,
Et flexuosa corrigens dispendia,
50 Dedit sequendam calle recto lineam.

Hanc obsequelam præparabat nuntius,
Mox adfuturo construens iter Deo,
Clivosa planis, confragosa ut lenibus
Converterentur, neve quidquam devium
55 Illapsa terris inveniret Veritas.

Non usitatis ortus hic natalibus,
Oblita lactis jam vieto in pectore
Matris tetendit serus infans ubera :
Nec ante partu de senili effusus est,
60 Quam prædicaret Virginem plenam Deo.

Post in patentes ille solitudines,
Amictus hirtis bestiarum pellibus,

tes solitudes, craignant jusqu'à l'horreur d'être souillé par les mœurs impures des villes.

Là, s'astreignant à une abstinence rigoureuse, cet homme d'une vertu sévère retardait jusqu'au soir son breuvage et sa nourriture, et avait coutume de ne donner à son corps, pour tout aliment, que des sauterelles et quelques gouttes de miel sauvage.

Le premier il nous enseigna le salut nouveau et nous y exhorta, car dans un fleuve sacré il lava les taches impures des anciennes fautes, et après que l'eau avait purifié les membres, le Saint-Esprit resplendissant descendait du ciel.

De ce bain qui effaçait les souillures du crime, on sortait avec une vie nouvelle. Ainsi l'or brut sort brillant du creuset, ainsi le minerai d'argent jette un vif éclat dès qu'il est purifié et poli.

Setisve tectus, hispida et lanugine,
Secessit, horrens inquinari ac pollui
65 Contaminatis oppidorum moribus.

Illic dicata parcus abstinentia
Potum cibumque vir severæ industriæ
In usque serum respuebat vesperum,
Rarum locustis, et favorum agrestium [1]
70 Liquore pastum corpori suetus dare.

Hortator ille primus, et doctor novæ
Fuit salutis : nam sacrato in flumine
Veterum piatas lavit errorum notas :
Sed tincta postquam membra defæcaverat,
75 Cœlo refulgens influebat Spiritus.

Hoc ex lavacro labe dempta criminum [2],
Ibant renati non secus, quam si rudis
Auri recocta vena pulchrum splendeat :
Micet metalli sive lux argentei,
80 Sudum polito prænitens purgamine.

Je puis rapporter ici l'exemple d'un ancien jeûne raconté dans un livre fidèle. Il détourna la foudre du Père, plein de bonté, il éteignit les feux de sa vengeance et lui fit pardonner aux habitants d'une ville qui devait être détruite.

Jadis florissait une ville puissante, mais d'un faste insolent. Tous ses habitants étaient tombés dans la plus lascive corruption; rebelle et animée d'un brutal orgueil, elle méprisait le culte du Dieu suprême.

La longue indulgence de Dieu est enfin offensée. I s'émeut d'une juste indignation. Il arme sa droite d'un glaive de feu. Il assemble des nuées tonnantes et de bruyants tourbillons, il fait vibrer les éclairs au sein des nuages enflammés.

Mais il accorde quelques jours au repentir, si on veut réprimer un libertinage pervers, si on veut renon-

Referre prisci stemma nunc jejunii
Libet, fideli proditum volumine,
Ut diruendæ civitatis incolis
Fulmen benigni mansuefactum Patris
85 Pie, repressis ignibus, pepercerit.

Gens insolenti præpotens jactantia
Pollebat olim, quam fluentem nequiter
Corrupta vulgo solverat lascivia :
Et inde bruto contumax fastidio,
90 Cultum superni negligebat Numinis.

Offensa tandem jugis indulgentiæ
Censura, justis excitatur motibus,
Dextram perarmat rhomphæali incendio,
Nimbos crepantes et fragosos turbines
95 Vibrans, tonantum nube flammarum quatit.

Sed pœnitendi dum datur diecula,
Si forte vellent improbam libidinem,
Veteresque nugas condomare ac frangere,

cer aux anciennes débauches, il se laisse fléchir et suspend ses coups terribles. La sentence portée reste quelque temps suspendue.

Le doux vengeur ordonne au prophète Jonas d'aller annoncer aux coupables le châtiment qui les menace. Mais comme il sait que le juge menaçant aime mieux sauver que frapper et punir, Jonas fuit et se dirige vers Tarse pour cacher sa fuite.

Il monte sur un grand navire qu'un pont de planches unit au rivage. Le cordage qui retient la poupe est délié, on vogue en pleine mer, mais la mer devient orageuse. On cherche la cause d'un si pressant danger ; le sort désigne le prophète fugitif.

On ordonne qu'il périsse seul, le coupable dont l'urne fatidique a dévoilé le crime. Il est précipité dans la mer et balloté par les vagues. Reçu par l'immense gueule d'une baleine, il entre vivant dans son sein comme dans une caverne profonde.

Suspendit ictum terror exorabilis,
100 Paulumque dicta substitit sententia.

Jonam prophetam mitis ultor excitat,
Pœnæ imminentis iret ut prænuntius :
Sed nosset ille cum minacem judicem
Servare malle, quam ferire ac plectere,
105 Tectam latenter vertit in Tharsos fugam [8].

Celsam paratis pontibus scandit ratem :
Udo revincta fune puppis solvitur :
Itur per altum : fit procellosum mare ;
Tum causa tanti quæritur periculi :
110 Sors in fugacem missa vatem decidit.

Jussus perire solus e cunctis reus,
Cujus voluta crimen urna expresserat,
Præceps rotatur, et profundo immergitur :
Exceptus inde belluinis faucibus,
115 Alvi capacis vivus hauritur specu.

Cette proie, rapidement avalée, échappe aux blessures que lui auraient faites les dents du monstre; elle passe impunément sous sa langue que le sang ne rougit pas, et afin que les dents ne la retiennent pas pour la broyer, elle franchit toute la bouche et passe à travers le gosier.

Pendant trois jours et pendant trois nuits, il reste englouti dans le sein de la baleine. Il erre dans les replis ténébreux, dans les tortueux méandres de cet énorme estomac. Il respire à peine dans ces entrailles brûlantes.

Au troisième retour de la nuit, le monstre avec effort le vomit intact sur un rivage où le flot se brise en murmurant, et frappe, blanc d'écume, des rochers couverts de sel. Le prophète, ainsi rejeté, s'étonne d'être encore en vie.

Il marche d'un pas rapide vers Ninive où Dieu le force d'aller. Il reprend ses habitants et leur reproche

Transmissa raptim præda cassos dentium
Eludit ictus, incruentam transvolans
Impune linguam : ne retentam mordicus
Offam molares dissecarent uvidi,
120 Os omne transit, et palatum præterit.

Ternis dierum ac noctium processibus
Mansit ferino devoratus gutture.
Errabat illic per latebras viscerum :
Ventris Mæandros circuibat tortiles
125 Anhelus, extis intus æstuantibus.

Intactus exin tertiæ noctis vice
Monstri vomentis pellitur singultibus,
Qua murmuranti fine fluctus frangitur,
Salsosque candens spuma tundit pumices,
130 Ructatus exit, seque servatum stupet.

In Ninivitas se coactus percito
Gressu reflectit : quos ut increpaverat,

avec force leurs opprobres honteux. « La colère du souverain juge vous menace, dit-il; bientôt, croyez-moi, la flamme consumera votre ville. »

Il monte ensuite sur le sommet d'une haute montagne d'où il verra des tourbillons de fumée sur des monceaux de ruine et toute l'horreur du fléau qu'il annonce. Il est couvert des longs et souples rameaux d'une plante aux branches sans nombre, et jouit d'un ombrage qui s'est formé soudain.

Mais dès que la cité affligée a connu la nouvelle douleur qui va la blesser, elle tremble comme à son dernier soupir; le long des vastes remparts, pêle-mêle courent le peuple, le sénat, des citoyens de tout âge, de pâles jeunes gens, des femmes éplorées.

Ils veulent apaiser par des jeûnes publics le Christ irrité. On méprise la nourriture. La matrone se dépouille de ses parures et revêt des habits de deuil. Ce

Pudenda censor imputans opprobria,
Impendet, inquit, ira summi Vindicis,
135 Urbemque flamma mox cremabit, credite.

Apicem deinceps ardui montis petit,
Visurus inde conglobatum turbidæ
Fumum ruinæ, cladis et diræ struem,
Tectus flagellis multinodi germinis,
140 Nato et repente perfruens umbraculo.

Sed mœsta postquam civitas vulnus novi
Hausit doloris, heu! supremum palpitat.
Cursant per ampla congregatim mœnia
Plebs et Senatus, omnis ætas civium,
145 Pallens juventus, ejulantes feminæ.

Placet frementem publicis jejuniis
Placare Christum : mos edendi spernitur.
Glaucos amictus induit monilibus

ne sont plus les perles et la soie, c'est une cendre livide qui est jetée sur une chevelure en désordre.

Les riches sont défigurés et couverts de noirs vêtements. Le peuple se revêt de poignants cilices et pousse des sanglots; la vierge se pare avec des peaux de bêtes et couvre son visage d'un voile noir, l'enfant se roule dans la poussière.

Le roi lui-même arrache ses agrafes et déchire son manteau où resplendit la pourpre de Coos; il dépouille son front de l'illustre diadème où brillent de vertes émeraudes et des pierres incrustées, et couvre ses cheveux d'une vile poussière.

Personne ne se souvient du boire et du manger. Toute la jeunesse abandonne les tables et reste à jeun. Les enfants même, dans leurs berceaux mouillés de leurs larmes, ne reçoivent plus de lait, la nourrice avare leur refuse sa mamelle.

Matrona demptis; proque gemma et serico
150 Crinem fluentem sordidus spargit cinis.

Squalent recincta veste pullati patres,
Setasque plangens turba sumit textiles;
Impexa villis virgo bestialibus,
Nigrante vultum contegit velamine;
155 Jacens arenis et puer provolvitur.

Rex ipse, Coos æstuantem murices
Lænam revulsa dissipabat fibula,
Gemmas virentes et lapillos sutiles,
Insigne frontis exuebat vinculum,
160 Turpi capillos impeditus pulvere.

Nullus bibendi, nemo vescendi memor :
Jejuna mensas pubes omnis liquerat :
Quin et negato lacte vagientium
Fletu madescunt parvulorum cunulæ :
165 Succum papillæ parca nutrix derogat.

On a soin de tenir enfermés les troupeaux eux-mêmes, de peur qu'errant dans les prés fertilisés par la rosée, ils ne broutent le gazon et ne s'abreuvent à une fraîche fontaine au doux murmure. Ils font retentir de leurs plaintes les crèches vides d'aliments.

Dieu, touché par une telle pénitence, apaise bientôt sa colère, et sa bonté propice adoucit le sinistre arrêt; car sa clémence aime à oublier les crimes des mortels qui le supplient et vient au secours de ceux qui pleurent.

Mais pourquoi citer l'exemple d'un ancien peuple, lorsque, fatigué en ses membres mortels, Jésus a jeûné malgré la sainteté de son cœur, lui qui, annoncé par une bouche prophétique, est l'Émmanuel, le Dieu avec nous?

Lui qui, par la loi sévère de la vertu, a rendu libre ce corps naturellement mou et captif sous le joug lâche

Greges et ipsos claudit armentalium
Solers virorum cura, ne vagum pecus
Contingat ore rorulenta gramina,
Potum strepentis neve fontis hauriat :
170 Vacuis querelæ personant præsepibus.

Mollitus his et talibus brevem Deus
Iram refrenat, temperans oraculum
Prosper sinistrum : prona nam clementia
Haud difficulter supplicem mortalium
175 Solvit reatum, fitque fautrix flentium.

Sed cur vetustæ gentis exemplum loquor ?
Pridem caducis cum gravatus artubus
Jesus, dicato corde, jejunaverit :
Prænuncupatus ore qui prophetico
180 Emmanuel est, sive nobiscum Deus.

Qui corpus istud molle naturaliter,
Captumque laxo sub voluptatum jugo,
Virtutis arcta lege fecit liberum,

des voluptés, lui qui a émancipé cette chair esclave en triomphant de l'empire des passions.

Retiré en un lieu inhospitalier, il refuse pendant quarante jours le bienfait de la nourriture, affermissant par un jeûne salutaire une chair faible qui désire des jouissances.

L'ennemi s'étonne qu'un limon périssable puisse supporter et souffrir tant de fatigue. Le tentateur examine avec une habile fourberie si ce n'est pas un Dieu descendu dans les membres terrestres, mais sa ruse est déjouée, il s'enfuit honteusement.

Puissions-nous tous, chacun selon ses forces, suivre l'exemple sacré que tu as donné à tes disciples, ô Christ! ô maître! afin que l'âme, domptant l'avide gourmandise, triomphe en souveraine.

Voilà ce que déteste la haine du démon notre en-

Emancipator servientis plasmatis,
185 Regnantis ante victor et cupidinis.

Inhospitali namque secretus loco
Quinis diebus octies labentibus,
Nullam ciborum vindicavit gratiam,
Firmans salubri scilicet jejunio
190 Vas appetendis imbecillum gaudiis.

Miratur hostis, posse limum tabidum
Tantum laboris sustinere ac perpeti.
Explorat arte sciscitator callida,
Deusne membris sit receptus terreis :
195 Sed, increpata fraude, post tergum ruit.

Hoc nos sequamur quisque nunc pro viribus,
Quod consecrati tu magister dogmatis
Tuis dedisti, Christe, sectatoribus :
Ut cum vorandi vicerint libidinem,
200 Late triumphet imperator spiritus.

Hoc est, quod atri livor hostis invidet,

nemi, ce qu'approuve celui qui gouverne la terre et les cieux, ce qui rend propice le tabernacle de l'autel, ce qui excite la foi des cœurs endormis, ce qui lime la rouille des cœurs malades.

La flamme n'est pas plus promptement éteinte sous l'eau versée par torrents, les neiges ne sont pas plus promptement fondues sous un ardent soleil que les honteuses semences des fautes, qui troublent les âmes, ne s'évanouissent broyées par le jeûne, si une charitable aumône l'accompagne.

Car, quelle plus magnifique vertu que de couvrir ceux qui sont nus, de nourrir les indigents, de porter aux suppliants un bienfaisant secours, de croire qu'entre les puissants et les pauvres, il n'y a pas de différence de nature et de destinée.

Assez heureux est celui qui, ravissant une gloire céleste, étend sa main droite prodigue d'argent, tandis

Mundi polique quod gubernator probat;
Altaris aram quod facit placabilem;
Quod dormientis excitat cordis fidem;
205 Quod limat ægram pectorum rubiginem.

Perfusa non sic amne flamma exstinguitur,
Nec sic calente sole tabescunt nives,
Ut turbidarum scabra culparum seges
Vanescit almo trita sub jejunio,
210 Si blanda semper misceatur largitas.

Est quippe et illud grande virtutis genus,
Operire nudos, indigentes pascere,
Opem benignam ferre supplicantibus :
Unam paremque sortis humanæ vicem
215 Inter potentes atque egenos ducere.

Satis beatus quisque dextram porrigit
Laudis rapacem, prodigam pecuniæ,
Cujus sinistra dulce factum nesciat :

que sa main gauche ignore ce bienfait. Il sera enrichi de trésors éternels, ses dons lui seront payés avec usure et au centuple.

Illum perennes protinus complent opes,
220 Ditatque fructus fœnerantem centuplex.

VIII

HYMNE APRÈS LE JEUNE.

O Christ! qui régis tes serviteurs, qui nous diriges avec des rênes bien douces, qui nous imposes un frein léger, et nous retiens enfermés en une loi facile!

Lorsque tu portais toi-même l'embarrassant fardeau du corps, tu as supporté de rudes labeurs, et, sévère en tes exemples, tu ménages tes serviteurs par des préceptes indulgents.

La neuvième heure fait pencher le soleil à l'horizon. Les trois premières parties du jour viennent de s'écouler; ce n'est plus que durant la quatrième partie que la lumière éclairera la voûte du ciel.

HYMNUS POST JEJUNIUM.

Christe, servorum regimen tuorum,
Mollibus qui nos moderans habenis,
Leniter frenas, facilique septos
Lege coërces :

Ipse cum portans onus impeditum
Corporis, duros tuleris labores,
Major exemplis, famulos remisso
Dogmate palpas.

Nona submissum rotat hora solem [1],
Partibus vixdum tribus evolutis,
Quarta devexo superest in axe
Portio lucis.

Prenant de la nourriture, nous rompons le jeûne que nous nous sommes imposé. Nous jouissons de ces tables chargées d'aliments qui nous donnent un plaisir réclamé par notre nature.

Tant est grande la faveur de notre maître éternel. Ainsi ce docteur indulgent nous gagne par ses amicales exhortations, pour qu'une légère obéissance restaure nos membres.

Il ajoute que nul ne doit se déchirer le front et prendre des dehors repoussants, mais avoir un visage gracieux, et parer sa chevelure, honneur de la tête.

Quand vous jeûnez, dit-il, lavez votre corps, qu'aucune couleur livide n'efface la rougeur de votre visage, qu'on ne remarque pas la pâleur de votre front.

Il vaut mieux que nons couvrions d'une sainte pudeur tout ce que nous pratiquons en l'honneur du

Nos brevis voti, dape vindicata,
Solvimus festum, fruimurque mensis
15 Affatim plenis, quibus imbuatur
Prona voluptas.

Tantus æterni favor est magistri :
Doctor indulgens ita nos amico
Lactat hortatu, levis obsequela ut [2]
20 Mulceat artus.

Addit et, ne quis velit invenusto
Sordidus cultu lacerare frontem :
Sed decus vultus, capitisque pexum
Comat honorem.

25 Terge jejunans, ait, omne corpus,
Neve subducto faciem rubore
Luteus tingat color, aut notetur
Pallor in ore.

Rectius læto tegimus pudore,

Père. Dieu voit ce qui est secret et comble de bienfaits celui qui se cache.

Qu'une brebis soit malade et languissante, qu'elle s'éloigne du troupeau plein de santé, qu'elle livre sa toison aux buissons épineux en errant dans une forêt sauvage;

Le bon pasteur se hâte de la rappeler, il écarte les loups, il la prend, la charge sur ses épaules, la ramène purifiée et la rend au bercail que réchauffe le soleil.

Il la rend aux prés, aux champs verdoyants où nulle plante n'agite des branches épineuses, où nul chardon n'arme d'aiguillons ses rameaux hérissés.

C'est un bois où croissent de nombreux palmiers, où un gazon printannier étale ses feuilles et ses fleurs, où un laurier éternel ombrage les ondes vives d'un fleuve transparent.

30 Quidquid ad cultum Patris exhibemus :
Cernit occultum Deus, et latentem
Munere donat.

Ille ovem morbo residem, gregique
Perditam sano, male dissipantem
35 Vellus affixis vepribus per hirtæ
Devia silvæ

Impiger pastor revocat, lupisque
Gestat exclusis, humeros gravatus :
Inde purgatam revehens aprico
40 Reddit ovili.

Reddit et pratis, viridique campo,
Vibrat impexis ubi nulla lappis [3]
Spina, nec germen sudibus perarmat
Carduus horrens :

45 Sed frequens palmis nemus, et reflexa
Vernat herbarum coma : tum perennis
Gurgitem vivis vitreum fluentis
Laurus obumbrat.

Quel service, ô pasteur fidèle, pourra compenser de tels bienfaits? Jamais les vœux de ceux qui te prient ne pourront valoir le trésor du salut.

Quand même, dédaignant outre mesure de nous nourrir, nous amaigririons volontairement nos membres; quand même, méprisant les aliments, nous te prierions nuit et jour;

Notre zèle pour le service de Dieu serait toujours trop faible, toujours rien auprès des bienfaits du Père céleste. La pratique d'une trop grande pénitence brise ce corps de boue.

De peur que les forces n'abandonnent ce limon fragile, et que l'humeur aqueuse dominant en nos veines blanchies n'énerve un corps malade,

La mesure de l'abstinence est libre pour tous; nous

Hisce pro donis tibi, fide pastor,
50 Servitus quænam poterit rependi?
Nulla compensant pretium salutis
Vota precantum.

Quamlibet spreto sine more pastu
Sponte confectos tenuemus artus,
55 Teque contemptis epulis rogemus
Nocte dieque :

Vincitur semper minor obsequentum
Cura, nec munus Genitoris æquat :
Frangit et cratem luteam laboris
60 Grandior usus.

Ergo ne limum fragilem solutæ
Deserant vires, et aquosus albis
Humor in venis dominetur, ægrum
Corpus enervans :

65 Laxus ac liber modus abstinendi
Ponitur cunctis, neque nos severus

ne sommes pas forcés par une sévérité terrible, chacun n'est forcé qu'à vouloir ce qu'il peut.

Quoi que tu fasses, il suffit d'invoquer le nom de Dieu avant de commencer, soit que tu t'éloignes de la table, soit que tu ailles prendre de la nourriture.

Dieu nous écoute avec bonté et jette sur nous un regard favorable. Croyons qu'il est salutaire pour nous de prendre des aliments consacrés par la prière.

Qu'elle soit un bien, je le demande en suppliant; qu'elle porte la santé dans tous les membres; qu'elle alimente l'âme, la nourriture qui fait couler le sang dans les veines des chrétiens qui prient.

Terror impellit : sua quemque cogit
Velle potestas.

Sufficit, quidquid facias, vocato [4]
70 Numinis nutu prius, inchoare,
Sive tu mensam renuas, cibumve
Sumere tentes.

Adnuit dexter Deus, et secundo
Prosperat vultu : velut hoc salubre
75 Fidimus nobis fore, quod dicatas
Carpimus escas.

Sit bonum, supplex precor, et medelam
Conferat membris, animumque pascat
Sparsus in venas cibus obsecrantum
80 Christicolarum.

IX

HYMNE POUR TOUTE HEURE.

Enfant, donne-moi ma lyre, afin que je chante sur un rhythme aux chorées fidèles un doux poëme, une mélodie en l'honneur des actions merveilleuses du Christ; que notre muse ne célèbre que lui; que notre lyre ne résonne que de ses louanges.

C'est le Christ dont un roi pontife, le front ceint de la mitre, annonçait le futur événement avec sa voix, sa harpe et son tympanum, inspiré par un esprit qui descendait du ciel et remplissait son cœur.

Nous chantons des miracles accomplis et prouvés. L'univers en a été le témoin, la terre ne nie pas ce qu'elle a vu : un Dieu s'approchant des hommes, se donnant à eux pour les instruire.

HYMNUS OMNIS HORÆ.

Da, puer, plectrum, choreis ut canam fidelibus [1]
Dulce carmen et melodum, gesta Christi insignia :
Hunc Camœna nostra solum pangat, hunc laudet lyra.

Christus est, quem Rex sacerdos adfuturum protinus
5 Infulatus concinebat voce, chorda, et tympano,
Spiritum cœlo influentem per medullas hauriens.

Facta nos et jam pangimus miracula.
Testis est orbis; nec ipsa terra, quod vidit, negat,
Comminus Deum docendis proditum mortalibus.

Né du cœur du Père avant le commencement du monde, il est appelé l'alpha et l'oméga. Il est la source et le terme de tout ce qui est, de tout ce qui a été, de tout ce qui sera jamais.

Il a ordonné, tout a été créé; il a dit, tout a été fait : la terre, le ciel, l'abîme des mers, les trois éléments du monde, tout ce qui vit en eux sous les globes élevés du soleil et de la lune.

Il a revêtu la forme d'un corps périssable, des membres soumis à la mort, pour empêcher de périr la postérité issue du premier homme et plongée par une loi fatale dans les profondeurs de l'enfer.

Ô heureuse naissance, lorsque une Vierge mère, fécondée par le Saint-Esprit, enfanta notre salut et que l'enfant, rédempteur du monde, ouvrit sa bouche divine !

Chantez, hauteurs des cieux, chantez tous, ô anges ! Que toute vertu chante les louanges de Dieu ; qu'aucune langue ne se taise, que toute voix retentisse.

10 Corde natus ex parentis, ante mundi exordium,
Alpha et Ω cognominatus : ipse fons et clausula
Omnium, quæ sunt, fuerunt, quæque post futura sunt,

Ipse jussit, et creata; dixit ipse, et facta sunt :
Terra, cœlum, fossa ponti, trina rerum machina,
15 Quæque in his vigent sub alto solis et lunæ globo.

Corporis formam caduci, membra morti obnoxia
Induit, ne gens periret primoplasti ex germine,
Merserat quam lex profundo noxialis Tartaro.

O beatus ortus ille, virgo cum puerpera
20 Edidit nostram salutem, fœta Sancto Spiritu;
Et puer redemptor orbis os sacratum protulit.

Psallat altitudo cœli, psallite, omnes Angeli :
Quidquid est virtutis usquam, psallat in laudem Dei :
Nulla linguarum silescat, vox et omnis consonet.

Voilà celui qu'ont chanté les poëtes dans les siècles anciens, celui qu'ont annoncé les pages fidèles des prophètes. Il apparaît le Messie promis! Que tout ce qui existe chante ses louanges.

L'eau versée dans des urnes devient un falerne exquis. Le serviteur annonce que de ces urnes coule un vin abondant, et le roi du festin est stupéfait de la couleur et du goût de ce breuvage.

J'ordonne, dit-il, que les membres ulcérés par les maladies, que les corruptions des entrailles, soient purifiées. Ses ordres sont accomplis, les plaies qui enflaient la chair et la souillaient sont guéries.

Tu oins d'un limon salutaire et du nectar de ta bouche sacrée les yeux ensevelis déjà dans d'éternelles ténèbres, la vue aussitôt est rendue à ces yeux que ce remède rouvre à la lumière.

Tu gourmandes le vent furieux qui, par d'affreuses tempêtes bouleverse les flots de la mer et met en péril

25 Ecce, quem vates vetustis concinebant sæculis,
Quem prophetarum fideles paginæ spoponderant,
Emicat, promissus olim : cuncta collaudent eum.

Cantharis infusa lympha fit Falernum nobile :
Nuntiat vinum minister esse promptum ex hydria,
30 Ipse rex sapore tinctis obstupescit poculis [2].

Membra morbis ulcerosa, viscerum putredines,
Mando ut abluantur, inquit : fit ratum, quod jusserat :
Turgidam cutem repurgant vulnerum piamina.

Tu perennibus tenebris jam sepulta lumina
35 Illinis limo salubri, sacri et oris nectare ;
Mox apertis hac medela lux reducta est orbibus.

Increpas ventum furentem, quod procellis tristibus

la barque errante; il obéit à ton commandement, les vagues apaisées s'aplanissent.

Une femme touche furtivement l'extrémité de ton vêtement sacré, la santé lui est aussitôt rendue, la pâleur abandonne son visage, les flots de sang qui ne cessaient de couler sont taris.

Il voit un jeune homme arraché à la vie à la fleur de ses ans. Sa mère, veuve, suivait en sanglotant son convoi funèbre. Lève-toi, dit-il. Il se lève, il est rendu à sa mère.

Il ordonne à Lazare, enseveli déjà dans le sépulcre et mort depuis trois jours, de reprendre son souffle, sa force et sa vie, et la respiration anime de nouveau son cœur fétide.

Il marche sur les flots de la mer, foule aux pieds la crête des vagues. L'eau profonde et mobile lui fait un chemin suspendu sur ses gouffres. Pressée sous ses pas sacrés, l'onde ne s'affaisse pas.

Vertat æquor fundo ab imo, vexet et vagam ratem :
Ille jussis obsecundat, mitis unda sternitur.

40 Extimum vestis sacratæ furtim mulier attigit :
Protinus salus secuta est; ora pallor deserit,
Sistitur rivus, cruore qui fluebat perpeti.

Exitu dulcis juventæ raptum ephebum viderat,
Orba quem mater supremis funerabat fletibus :
45 Surge, dixit : ille surgit, matri et adstans redditur.

Sole jam quarto carentem, jam sepulcro absconditum
Lazarum jubet vigere, reddito spiramine :
Fœtidum jecur reductus rursus intrat halitus.

Ambulat per stagna ponti, summa calcat fluctuum :
50 Mobilis liquor profundi pendulam præstat viam,
Nec fatiscit unda sanctis pressa sub vestigiis.

Le possédé habitué à frémir sous ses chaînes dans un antre funéraire, privé de raison, transporté de sauvages fureurs, s'élance dès qu'il sent que le Christ approche, et se précipite en suppliant.

Le troupeau des démons corrupteurs qui revêtent mille formes, chassé par le Christ, s'empare des honteuses entrailles d'un troupeau de porcs, se précipite dans de noires ondes, pareil à une troupe de bêtes marines.

Emportez dans sept corbeilles ces débris d'aliments, ces milliers de convives couchés sur le gazon ont été rassasiés avec cinq pains et deux poissons.

C'est vous, ô Christ, qui êtes notre nourriture, notre pain, notre éternelle suavité. Il ne peut plus avoir faim celui qui reçoit de vous son aliment. Il ne remplit plus son estomac, mais entretient la vie de son âme.

Les oreilles fermées par la surdité et incapables d'entendre aucun son, à l'ordre du Christ sont débarrassées

Suetus antro bustuali sub catenis frendere,
Mentis impos, efferatis percitus furoribus
Prosilit, ruitque supplex, Christum adesse ut senserat.

55 Pulsa pestis lubricorum milleformis dæmonum,
Corripit gregis suilli sordida spurcamina :
Seque nigris mergit undis, ut pecus lymphaticum.

Quinque panibus peresis, et gemellis piscibus,
Ferte qualis ter quaternis ferculorum fragmina :
60 Affatim refecta jam sunt accubantum millia.

Tu cibus panisque noster, tu perennis suavitas :
Nescit esurire in ævum, qui tuam sumit dapem,
Nec lacunam ventris implet, sed fovet vitalia.

Clausus aurium meatus, et sonorum nescius,

de tout obstacle, peuvent jouir de toute voix et s'ouvrir à tout murmure.

Toute infirmité cède, toute langueur est chassée; la langue, empêchée par un long mutisme, parle librement, le malade joyeux porte lui-même son lit à travers la ville.

Pour que les enfers eux-mêmes ne fussent pas privés de salut, il entre avec bonté dans le Tartare. La porte brisée cède, les gonds tombent, les verroux sont arrachés.

Cette porte si prompte à s'ouvrir pour ceux qui entrent, toujours fermée pour ceux qui veulent sortir, ouvre ses battants et rend les morts qu'elle a reçus. Par une loi nouvelle son seuil affreux est franchi une seconde fois.

Mais pendant que Dieu illumine de splendides clartés les antres de la mort, pendant qu'il fait luire au milieu des ténèbres étonnées un jour radieux, les astres attristés pâlissent dans l'obscur firmament.

65 Purgat ad præcepta Christi crassa quæque obstacula,
Vocibus capax fruendis, ac susurris pervius.

Omnis ægritudo cedit, languor omnis pellitur,
Lingua fatur, quam veterna vinxerant silentia,
Gestat et suum per urbem lætus æger lectulum.

70 Quin et ipsum, ne salutis Inferi expertes forent,
Tartarum benignus intrat : fracta cedit janua :
Vectibus cadit revulsis cardo dissolubilis.

Illa prompta ad irruentes, ad revertentes tenax [3],
Objice extrorsum repulso porta reddit mortuos :
75 Lege versa, limen atrum jam recalcandum patet.

Sed Deus dum luce fulva mortis antra illuminat,
Dum stupentibus tenebris candidum præstat diem,
Tristia squalentis æthræ palluerunt sidera.

Le soleil s'enfuit souillé d'une rouille lugubre, il abandonne son arc enflammé et se cache avec douleur. On dit que le monde saisi d'horreur craignit le chaos d'une nuit éternelle.

O mon âme, excite ma voix sonore, excite ma langue rapide; dis le trophée de la passion, dis la croix triomphale, chante l'étendard qui brille sur les fronts fiers d'en être marqués.

O nouveau miracle, ô blessure étonnante! De ce côté coulent des flots de sang, de l'autre une eau limpide. L'eau c'est le baptême qui nous lave, le sang c'est la couronne du martyre.

Le serpent vit le corps sacré de la victime immolé pour nous; il le vit et il en perdit son venin et son fiel fut consumé. Grande fut la douleur de sa blessure, son cou aux cruels sifflements fut brisé.

Qu'as-tu gagné, serpent corrupteur, au commencement du monde, en souillant notre premier père avec

Sol refugit, et lugubri sordidus ferrugine
80 Igneum reliquit axem, seque mœrens abdidit :
Fertur horruisse mundus noctis æternæ chaos [4].

Solve vocem, mens, sonoram, solve linguam mobilem :
Dic tropæum passionis, dic triumphalem crucem :
Pange vexillum, notatis quod refulget frontibus.

85 O novum cædes stupenda vulneris miraculum [5] !
Hinc cruoris fluxit unda, lympha parte ex altera :
Lympha nempe dat lavacrum, tum corona ex sanguine est.

Vidit anguis immolatam corporis sacri hostiam,
Vidit, et fellis perusti mox venenum perdidit,
90 Saucius dolore multo, colla fractus sibila.

Quid tibi, profane serpens, profuit rebus novis

une rose tortueuse? Notre nature mortelle, unie à la divinité, a effacé la faute originelle.

L'auteur du salut se livra quelque temps au pouvoir de la mort, pour apprendre aux morts ensevelis depuis longtemps à ressusciter en rompant les liens de leurs anciens péchés.

Bientôt les patriarches et les saints suivent en foule leur Créateur qui les précède et quitte les régions de la mort. Le troisième jour ils se revêtent de leur chair et sortent des tombeaux.

Vous eussiez vu les membres se réunir dans les cendres desséchées, une froide poussière s'attiédir, se former en veines, couvrir de chair les os, la moelle et les nerfs.

Après avoir triomphé de la mort et rendu l'homme à la vie, le vainqueur est monté vers le trône élevé de son Père, reportant au ciel la gloire incomparable de sa passion.

Plasma primum perculisse, versipelli astutia?
Diluit culpam recepto forma mortalis Deo.

Ad brevem se mortis usum dux salutis dedidit,
95 Mortuos olim sepultos ut redire insuesceret,
Dissolutis pristinorum vinculis peccaminum.

Tunc patres, sanctique multi conditorem prævium
Jam revertentem secuti, tertio demum die
Carnis indumenta sumunt, eque bustis prodeunt.

100 Cerneres coire membra de favillis aridis;
Frigidum venis resumptis pulverem tepescere;
Ossa, nervos, et medullas glutino cutis tegi.

Post, ut occasum resolvit, vitæ et hominem reddidit,
Arduum tribunal alti victor adscendit Patris,
105 Inclytam cœlo reportans passionis gloriam.

Puissant juge des morts, puissant juge des vivants, dont les vertus resplendissent au ciel à la droite du Père, d'où tu viendras un jour punir, dans ta justice, tous les crimes,

Les vieillards et les jeunes gens, le chœur des petits enfants, la foule des mères et des vierges, les simples petites filles, te chantent d'une voix unanime dans leurs chastes concerts.

Que les chutes des fleuves, et les ondes, et les murmures des rivages, et la pluie et la chaleur, et la neige et la rosée, et les forêts, et les vents, et le jour et la nuit, te célèbrent durant tous les siècles des siècles.

Macte judex mortuorum, macte rex viventium,
Dexter in Parentis arce qui cluis virtutibus,
Omnium venturus inde justus ultor criminum,

Te senes, et te juventus, parvulorum te chorus,
Turba matrum virginumque, simplices puellulæ,
Voce concordes pudicis perstrepant concentibus.

Fluminum lapsus, et undæ, littorum crepidines,
Imber, æstus, nix, pruina, silva, et aura, nox, dies,
Omnibus te concelebrent sæculorum sæculis.

X

HYMNE POUR LES FUNÉRAILLES.

O Dieu, source enflammée des âmes; ô Père qui, associant deux éléments, as fait l'homme à la fois vivant et mortel :

Ils viennent de toi, Créateur; ils sont à toi ces deux éléments; c'est toi qui les unis; c'est à toi qu'obéissent l'esprit et la chair pendant que la vie les tient rapprochés.

En se séparant ils divisent l'homme et le décomposent. La terre aride reçoit le corps, l'air emporte l'âme fluide.

HYMNUS CIRCA EXSEQUIAS DEFUNCTI.

Deus, ignee fons animarum,
Duo qui socians elementa,
Vivum simul ac moribundum,
Hominem, Pater, effigiasti :

5 Tua sunt, tua, rector, utraque :
Tibi copula jungitur horum :
Tibi, dum vegetata cohærent,
Et spiritus et caro servit.

Rescissa sed ista seorsum
10 Solvunt hominem perimuntque :
Humus excipit arida corpus,
Animæ rapit aura liquorem.

C'est qu'il est nécessaire que tout ce qui est créé vieillisse et tombe, que ce qui est réuni se sépare, que ce qui est formé d'éléments discordants se réforme.

Cette mort, ô Dieu très-bon, tu veux l'abolir pour tes serviteurs, et tu leur montres l'incorruptible chemin où leurs membres morts ressuscitent.

Il faut que l'âme, dont l'origine est céleste, tant qu'elle est enfermée dans un corps périssable comme dans une prison, demeure la meilleure portion de l'homme et la plus forte.

Si la volonté devient terrestre, désire la fange, aime la matière, l'âme sera vaincue et attirée en bas par le poids des membres.

Mais si, se rappelant sa source enflammée, elle re-

Quia cuncta creata necesse est
Labefacta senescere tandem,
15 Compactaque dissociari,
Et dissona texta retexi.

Hanc tu, Deus optime mortem
Famulis abolere paratus,
Iter inviolabile monstras,
20 Quo perdita membra resurgant.

Ut, dum generosa caducis,
Ceu carcere clausa, ligantur,
Pars illa potentior exstet,
Quæ germen ab æthere traxit.

25 Si terrea forte voluntas
Luteum sapit, et grave captat,
Animus quoque pondere victus,
Sequitur sua membra deorsum.

At si generis memor ignei
30 Contagia pigra recuset,

pousse tout contact qui la souillerait, elle entraîne avec elle le cœur où elle habite et le porte dans les cieux.

Ce corps que nous voyons gisant vide et sans âme, n'attendra pas longtemps avant de se réunir à son âme sublime.

Il viendra bientôt le jour où la chaleur vitale redescendra sur ces ossements et animera d'un sang vivant l'ancienne demeure de l'âme.

Ces corps immobiles qui gisaient putréfiés dans les tombeaux, seront entraînés rapidement dans les airs à la suite de leurs âmes qui les ont précédés.

De là le grand soin que l'on prend des tombeaux, de là les derniers honneurs rendus à des membres défaits par la mort, de là les pompes des funérailles.

Vehit hospita viscera secum,
Pariterque reportat ad astra.

Nam quod requiescere corpus
Vacuum sine mente videmus,
35 Spatium breve restat, ut alti
Repetat collegia sensus.

Venient cito sæcula, cum jam
Socius calor ossa revisat,
Animataque sanguine vivo
40 Habitacula pristina gestet.

Quæ pigra cadavera pridem
Tumulis putrefacta jacebant,
Volucres rapientur in auras,
Animas comitata priores.

45 Hinc maxima cura sepulcris [1]
Impenditur : hinc resolutos
Honor ultimus accipit artus,
Et funeris ambitus ornat.

On a coutume d'envelopper les trépassés de linceuls éclatants de blancheur. La myrrhe arrosée avec du baume de Saba conserve le corps.

Pourquoi ces tombeaux taillés dans le roc? Pourquoi ces magnifiques monuments? C'est qu'on est persuadé que les corps qui leur sont confiés ne sont pas morts, mais endormis.

La piété attentive des chrétiens remplit ces derniers devoirs, parce qu'elle croit qu'ils revivront un jour tous ces corps ensevelis dans un froid sommeil.

Celui qui, ému de pitié, couvre de terre pieusement les cadavres qu'il ensevelit, accomplit une œuvre de miséricorde agréable au Christ tout-puissant.

Une même loi nous avertit que nous avons tous à gémir sur une même destinée; toute mort étrangère

Candore nitentia claro[2]
50 Prætendere lintea mos est,
Aspersaque myrrha Sabæo
Corpus medicamine servat.

Quidnam sibi saxa cavata,
Quid pulchra volunt monumenta?
55 Res quod nisi creditur illis
Non mortua, sed data somno[3].

Hoc provida Christicolarum
Pietas studet, utpote credens
Fore protinus omnia viva,
60 Quæ nunc gelidus sopor urget.

Qui jacta cadavera passim
Miserans tegit aggere terræ,
Opus exhibet ille benignum
Christo pius omnipotenti.

65 Quin lex eadem monet omnes
Gemitum dare sorte sub una,

nous fait voir avec douleur des funérailles semblables à celles qui nous attendent.

Le père du juste Tobie, saint et vénérable héros, préféra rendre les devoirs de la sépulture avant de toucher aux aliments placés sur sa table.

Déjà les serviteurs étaient debout. Il abandonne les coupes et les plats, et, plein de zèle pour l'ensevelissement des morts, il confie en pleurant des ossements au sépulcre.

Bientôt un bienfait du ciel lui apporte une grande récompense, car Dieu guérit, en les oignant de fiel, ses yeux qui ne connaissaient plus les rayons du soleil.

Par là le Père de l'univers nous apprend combien poignant et amer est le remède qui guérit ceux qui manquent de raison, lorsque une lumière nouvelle éblouit leur âme.

Cognataque funera nobis
Aliena in morte dolere.

Sancti sator ille Tobiæ,
70 Sacer ac venerabilis heros,
Dapibus jam rite paratis
Jus prætulit exsequiarum.

Jam stantibus ille ministris,
Cyathos et fercula liquit,
75 Studioque accinctus humandi,
Fleto dedit ossa sepulcro.

Veniunt mox præmia cœlo,
Pretiumque rependitur ingens :
Nam lumina nescia solis
80 Deus illita felle serenat.

Jam tunc docuit Pater orbis,
Quam sit rationis egenis
Mordax et amara medela,
Cum lux animum nova vexat.

Il nous apprend aussi que nul ne peut voir les royaumes célestes avant d'avoir supporté, dans la nuit du malheur, avec de douloureuses blessures, les maux de ce monde.

La mort est ensuite plus heureuse, parce que les souffrances du trépas ouvrent aux justes une voie sublime et que les douleurs conduisent aux cieux.

Ainsi les corps mortifiés retournent à des années meilleures, et la chair en se ranimant après le trépas ne connaît plus la dissolution.

Ce visage que la corruption de la mort couvre d'une affreuse pâleur, un sang plus beau que toutes les fleurs, colorera son teint radieux.

Désormais aucune vieillesse jalouse ne ternira l'é-

85 Docuit quoque, non prius ullum
Cœlestia cernere regna,
Quam nocte et vulnere tristi
Toleraverit aspera mundi.

Mors ipsa beatior inde est,
90 Quod per cruciamina lethi
Via panditur ardua justis,
Et ad astra doloribus itur.

Sic corpora mortificata
Redeunt melioribus annis :
95 Nec post obitum recalescens
Compago fatiscere novit.

Hæc, quæ modo pallida tabo
Color albidus inficit, ora
Tunc flore venustior omni
100 Sanguis cute tinget amœna.

Jam nulla deinde senectus
Frontis decus invida carpet,

clat du front, aucune maigreur ne flétrira les bras et ne desséchera leur sève.

Le démon, maladie pestilentielle qui ravage des membres haletants, expiera sous des chaînes sans nombre les tourments qu'il fait souffrir.

La chair victorieuse et immortelle le verra du haut des cieux, gémissant éternellement sous le poids des douleurs qu'il a lui-même excitées.

Pourquoi la foule insensée qui survit aux morts, mêle-t-elle ses cris et ses hurlements? Pourquoi sa folle douleur accuse-t-elle des droits si bien établis?

Que cette plainte et cette douleur s'apaisent. Mères, tarissez vos larmes, que nul ne pleure ses enfants, cette mort est la réparation de la vie.

Les semences desséchées reverdissent après qu'elles

Macies neque sicca lacertos
Suco tenuabit adeso.

105 Morbus quoque pestifer, artus
Qui nunc populatur anhelos,
Sua tunc tormenta resudans
Luet inter vincula mille.

Hunc eminus aëre ab alto
110 Victrix caro, jamque perennis
Cernet sine fine gementem,
Quos moverat ipse, dolores.

Quid turba superstes, inepta
Clangens ululamina miscet?
115 Cur tam bene condita jura,
Luctu dolor arguit amens?

Jam mœsta quiesce querela :
Lacrymas suspendite, matres :
Nullus sua pignora plangat :
120 Mors hæc reparatio vitæ est.

Sic semina sicca virescunt,

sont mortes et ensevelies. Tombées du chaume qui les portait, elles vont produire de nouveaux épis.

Reçois, ô terre! conserve, garde mollement dans ton sein ces membres humains que j'y ensevelis, ces restes généreux que je te confie.

Voilà ce qui fut jadis la maison de l'âme créée par la bouche du Tout-Puissant; dans ces membres habitait une ardente sagesse dont le Christ était le principe.

Protège ce corps que tu reçois en dépôt. Le Créateur, celui qui a tout fait, se souviendra de ces dons, images de sa propre face, et il les demandera.

Vienne le temps de la justice où Dieu remplira toute espérance, tu seras forcée à t'entr'ouvrir pour rendre le corps que je te livre.

Jam mortua, jamque sepulta :
Quæ reddita cespite ab imo
Veteres meditantur aristas.

125 Nunc suscipe, terra, fovendum,
Gremioque hunc concipe molli :
Hominis tibi membra sequestro,
Generosa et fragmina credo.

Animæ fuit hæc domus olim
130 Factoris ab ore creatæ :
Fervens habitavit in istis
Sapientia principe Christo.

Tu depositum tege corpus :
Non immemor illa requiret
135 Sua munera fictor et auctor,
Propriique ænigmata vultus.

Veniant modo tempora justa,
Cum spem Deus impleat omnem ;
Reddas patefacta necesse est,
140 Qualem tibi trado figuram.

Que la vieillesse dissolvante ait réduit en cendres ses ossements, que ces cendres arides puissent être mesurées par la plus petite poignée,

Que des souffles errants, que les brises qui volent dans le vide de l'air aient emporté ses nerfs en poussière, l'homme ne peut pas périr.

Quand tu rappelleras du tombeau, pour le reformer, ce corps en dissolution, ô Dieu! dans quelle région ordonneras-tu à son âme pure de se reposer?

Elle prendra son repos dans le sein du vénérable Patriarche, comme Lazare, que le riche, dévoré par les flammes, aperçoit au loin entouré de fleurs.

O Rédempteur! nous suivrons tes paroles par lesquelles tu ordonnes au bon larron, ton compagnon de croix, de suivre tes traces.

Non, si cariosa vetustas
Dissolverit ossa favillis,
Fuerit cinisculus arens,
Minimi mensura pugilli[4];

145 Nec, si vaga flamina, et auræ
Vacuum per inane volantes,
Tulerint cum pulvere nervos,
Hominem periisse licebit.

Sed dum resolubile corpus
150 Revocas, Deus, atque reformas,
Quanam regione jubebis
Animam requiescere puram?

Gremio senis addita sancti[5]
Recubabit, ut illa Lazari,
155 Quem floribus undique septum
Dives procul aspicit ardens.

Sequimur tua dicta, Redemptor,
Quibus atra e morte triumphans,
Tua per vestigia mandas
160 Socium crucis ire latronem.

Voilà que s'ouvre pour les fidèles la voie lumineuse de l'immense paradis; il est enfin permis d'entrer dans ce bois sacré d'où le serpent avait chassé l'homme.

O Maître et Guide suprême! je t'en supplie, ordonne que cette âme qui te sert soit placée dans sa patrie originaire qu'elle a quittée pour errer dans l'exil.

Nous, nous ornerons de fleurs et de feuillage les ossements que nous ensevelissons, nous verserons un baume odorant sur les tombeaux et les froides pierres.

Patet ecce fidelibus ampli
Via lucida jam paradisi,
Licet et nemus illud adire,
Homini quod ademerat anguis.

165 Illic, precor, optime ductor,
Famulam tibi præcipe mentem
Genitali in sede sacrari,
Quam liquerat exul et errans.

Nos tecta fovebimus ossa
170 Violis et fronde frequenti:
Titulumque et frigida saxa [6]
Liquido spargemus odore.

XI

HYMNE DE NOEL.

D'où vient que le soleil, reprenant sa course, abandonne son cercle étroit? Est-ce le Christ qui naît sur la terre et agrandit les voies de la lumière?

Hélas! comme le jour, au fugitif éclat avait hâte de finir! son flambeau, presque éclipsé, éteignait peu à peu sa vacillante clarté.

Que le ciel resplendisse plus joyeusement, que la terre tressaille et se félicite, le soleil retrace par degrés ses premiers sillons dans le firmament radieux.

HYMNUS OCTAVO CALENDAS JANUARIAS.

Quid est quod arctum circulum
Sol jam recurrens deserit?
Christusne terris nascitur,
Qui lucis auget tramitem?

Heu! quam fugacem gratiam
Festina volvebat dies!
Quam pene subductam facem
Sensim recisa exstinxerat!

Cœlum nitescat lætius,
Gratetur et gaudens humus:
Scandit gradatim denuo
Jubar priores lineas.

Parais, aimable enfant que met au monde une mère la chasteté même : elle enfante et n'a point connu d'époux. Parais, ô médiateur! homme à la fois et Dieu.

Quoique né de la bouche du Père et engendré par sa parole, cependant, ô Sagesse! tu ne résidais jusqu'à ce jour que dans le sein du Père.

C'est la sagesse dont la puissance a créé le ciel, et la terre, et le jour, et tout ce qui existe; toutes choses ont été faites par la vertu du Verbe, car le Verbe est Dieu.

Lorsque le cours des siècles fut réglé, lorsque toute créature fut mise à sa place, le Créateur, l'ouvrier du monde, se reposa dans le sein de son Père.

Mais lorsque le temps eut déroulé plusieurs milliers

Emerge, dulcis pusio,
Quem mater edit castitas.
15 Parens et expers conjugis,
Mediator et duplex genus.

Ex ore quamlibet Patris [1]
Sis ortus, et Verbo editus,
Tamen paterno in pectore
20 Sophia callebas prius.

Quæ prompta cœlum condidit,
Cœlum, diemque, et cetera :
Virtute Verbi effecta sunt
Hæc cuncta : nam Verbum Deus.

25 Sed ordinatis sæculis,
Rerumque digesto statu,
Fundator ipse et artifex
Permansit in Patris sinu :

Donec rotata annalium
30 Transvolverentur millia,

d'années, il daigna visiter lui-même ce monde qui l'offensait depuis longtemps.

Les aveugles mortels vénéraient les ridicules mensonges de l'idolâtrie : l'airain, la pierre, le bois, étaient adorés comme des divinités puissantes.

Par ce culte coupable les hommes portaient le joug du démon, perfide ennemi qui leur faisait ensevelir dans l'abîme ténébreux du péché la vie qu'ils avaient reçue de Dieu.

Le Christ ne supporta pas plus longtemps le malheur des nations qui se perdaient; il ne voulut pas que la belle création de son Père s'abîmât dans le néant.

Il revêtit un corps mortel afin que la résurrection de sa chair rompît les chaînes de la mort, et replaçât l'homme auprès du Père.

Atque ipse peccantem diu
Dignatus orbem viseret.

Nam cæca vis mortalium,
Venerans inanes nænias,
35 Vel æra, vel saxa algida,
Vel ligna credebat Deum.

Hæc dum sequuntur, perfidi
Prædonis in jus venerant,
Et mancipatam fumido
40 Vitam barathro immerserant.

Stragem sed istam non tulit
Christus cadentum gentium
Impune, ne forsan sui
Patris periret fabrica.

45 Mortale corpus induit,
Ut excitato corpore
Mortis catenam frangeret,
Hominemque portaret Patri.

Le voici le jour natal où le Créateur, le Très-Haut, de son souffle de vie t'a revêtu du limon, ô Christ! et a uni le Verbe à la chair.

Tressaille, Vierge illustre dont les chastes entrailles ont porté neuf mois le Sauveur, le glorieux enfantement d'un Dieu augmente la gloire de ta virginité.

Ton sein très-pur contient le fruit béni qui va combler de joie toute créature, il apporte au monde une ère nouvelle, un âge d'or.

Le vagissement de Jésus au berceau commença le nouveau printemps du monde; la création voulut renaître et se défaire de sa souillure antique.

Les champs furent sans doute émaillés, la terre fut couverte de fleurs, et sur les sables des syrtes africaines le nectar et le baume répandirent leurs parfums.

Hic ille natalis dies,
50 Quo te creator arduus
Spiravit, et limo indidit,
Sermone carnem glutinans.

Sentisne, Virgo nobilis,
Matura per fastidia [2],
55 Pudoris intactum decus
Honore partus crescere ?

O quanta rerum gaudia
Alvus pudica continet !
Ex qua novellum sæculum [3]
60 Procedit, et lux aurea.

Vagitus ille exordium
Vernantis orbis prodidit :
Nam tunc renatus sordidum
Mundus veternum depulit.

65 Sparsisse tellurem reor
Rus omne densis floribus,
Ipsasque arenas Syrtium
Fragrasse nardo et nectare.

Enfant divin! les créatures les plus grossières et les plus insensibles se ressentirent de ta naissance; le rocher vit sa dureté vaincue par la mousse et le gazon qui verdirent ses flancs.

Déjà le miel découle de la pierre, le chêne, de son tronc desséché, distille l'amome, liqueur précieuse, et le baume parfume les bruyères.

Roi de l'éternité! qu'il est saint, dans la crèche, ton berceau! Les peuples le vénéreront d'âge en âge, les animaux eux-mêmes l'ont adoré.

L'âne, être sans raison qui ne peut pas te connaître, t'adore; le bœuf, aux instincts bornés, dont les gras pâturages font la force, t'adore aussi.

Puissent les nations païennes, fidèles aux desseins de

Te cuncta nascentem, puer,
70 Sensere dura et barbara :
Victusque saxorum rigor
Obduxit herbam cotibus.

Jam mella de scopulis fluunt :
Jam stillat ilex arido
75 Sudans amomum stipite :
Jam sunt myricis balsama.

O sancta præsepis tui [4]
Æterne Rex, cunabula,
Populisque per sæclum sacra,
80 Mutis et ipsis credita !

Adorat hæc brutum pecus [5] :
Indocta turba scilicet,
Adorat excors natio,
Vis cujus in pastu sita est.

85 Sed cum fideli spiritu
Concurrat ad præsepia

Dieu, accourir à la crèche avec les animaux; puisse la sagesse d'en haut dissiper leur ignorance !

Les descendants des patriarches, pleins d'orgueil, refusent de croire à la présence de Dieu. D'où leur vient cette démence? Quels poisons, quelles furies les agitent?

Pourquoi vous précipitez-vous dans l'impiété? Reconnaissez, s'il vous reste une lueur d'intelligence, reconnaissez le chef de vos princes.

Ce Roi des nations, qu'une Vierge-Mère, délaissée de tous, a mis au monde dans une crèche obscure, et dont l'enfance paraît si faible sur cette paille,

Pécheur, tu le reconnaîtras triomphant sur un trône de nuées étincelantes, au jour où ton humiliation sera consommée, où tu pleureras tes forfaits, et tes larmes seront vaines.

Pagana gens, et quadrupes,
Sapiatque, quod brutum fuit;

Negat patrum prosapia,
90 Perosa præsentem Deum.
Credas venenis ebriam,
Furiisve lymphatam rapi.

Quid prona per scelus ruis?
Agnosce, si quidquam tibi
95 Mentis resedit integræ,
Ducem tuorum principum.

Hunc, quem latebra, et obstetrix[e],
Et virgo fœta, et cunulæ,
Et imbecilla infantia,
100 Regem dederunt gentibus,

Peccator, intueberis
Celsum coruscis nubibus,
Dejectus ipse, et irritis
Plangens reatum fletibus.

Lorsque la trompette du jugement aura donné le signal aux feux qui doivent dévorer la terre, lorsque l'axe du monde sera brisé et toute la création confondue,

Il viendra plein de gloire et dominera, rendant à chacun selon ses mérites : aux uns l'éternelle splendeur des cieux, aux autres les supplices sans fin de l'enfer.

Alors, ô Judée ! tu sauras quelle est la puissance de la croix, tu comprendras quel est Celui que ta haine insensée osa donner en proie à la Mort, et que la Mort rendit aussitôt.

Cum vasta signum buccina [7]
Terris cremandis miserit,
Et scissus axis cardinem
Mundi ruentis solverit ;

Insignis ipse et præminens
Meritis rependet congrua,
His lucis usum perpetis,
Illis gehennam et tartarum.

Judæa, tunc fulmen crucis
Experta, qui sit, senties,
Quem, te furoris prœsule,
Mors hausit, et mox reddidit.

XII

HYMNE DE L'ÉPIPHANIE.

O vous tous qui cherchez le Christ, levez les yeux en haut; là vous pourrez voir le signe de son éternelle gloire!

Cette étoile, qui surpasse en beauté et en lumière le disque du soleil, annonce que Dieu est venu sur la terre avec une chair terrestre.

Cet astre ne rayonne pas la nuit à la suite de la lune qui préside aux mois, mais seul il possède le ciel et règle le cours des jours.

HYMNUS EPIPHANIÆ.

Quicunque Christum quæritis,
Oculos in altum tollite :
Illic licebit visere
Signum perennis gloriæ.

Hæc stella, quæ solis rotam [1]
Vincit decore ac lumine,
Venisse terris nuntiat
Cum carne terrestri Deum.

Non illa servit noctibus,
Secuta lunam menstruam :
Sed sola cœlum possidens,
Cursum dierum temperat.

Quoique les étoiles des deux Ourses qui tournent autour d'elles-mêmes ne se couchent jamais, cependant elles sont souvent cachées par les nuages.

Cet astre brille éternellement, cette étoile ne se couche jamais, la rencontre d'un nuage ne couvre jamais d'ombre son brillant flambeau.

Que l'affligeante comète disparaisse, que l'astre qu'embrasent les vapeurs de Sirius, tombe enfin détruit par la lumière de Dieu.

Au sein de l'empire persan, où s'ouvrent les portes que franchit le soleil à son lever, des Mages, interprètes habiles, ont aperçu le royal étendard.

Dès qu'il eut brillé, les autres astres pâlirent; l'étoile du matin, malgré sa beauté, n'osa pas se montrer auprès de lui.

Arctoa quamvis sidera
In se retortis motibus
15 Obire nolint, attamen
Plerumque sub nimbis latent.

Hoc sidus æternum manet :
Hæc stella nunquam mergitur :
Nec nubis occursu abdita
20 Obumbrat obductam facem.

Tristis cometa intercidat[2],
Et, si quod astrum sirio
Fervet vapore, jam Dei
Sub luce destructum cadat.

25 En Persici ex orbis sinu,
Sol unde sumit januam,
Cernunt periti interpretes
Regale vexillum Magi.

Quod ut refulsit, ceteri
30 Cessere signorum globi :
Nec pulcher est ausus suam
Conferre formam lucifer.

Quel est ce grand Roi qui commande aux astres, disent les Mages, devant qui tremblent les globes célestes, à qui la lumière et l'air obéissent?

Nous voyons quelque chose d'illustre qui ne connaît pas de terme, quelque chose de sublime, d'immense, d'illimité, plus ancien que le ciel et le chaos.

C'est le Roi des nations, c'est le Roi du peuple juif; il fut promis au patriarche Abraham et à sa race, dans les siècles.

Il sut que sa race, un jour, serait aussi nombreuse que les étoiles, ce premier père des croyants qui sacrifia son fils unique.

Voici que la fleur de David s'élève sur la tige de Jessé, la verge fleurit et devient un sceptre qui commande à l'univers.

Quis iste tantus, inquiunt,
Regnator, astris imperans,
35 Quem sic tremunt cœlestia,
Cui lux et æthra inserviunt?

Illustre quiddam cernimus,
Quod nesciat finem pati,
Sublime, celsum, interminum,
40 Antiquius cœlo et chao.

Hic ille rex est gentium,
Populique rex Judaïci,
Promissus Abrahæ patri,
Ejusque in ævum semini.

45 Æquanda nam stellis sua
Cognovit olim germina,
Primus sator credentium,
Nati immolator unici.

Jam flos subit Davidicus
50 Radice Jessæa editus,
Sceptrique per virgam virens
Rerum cacumen occupat.

Les yeux fixés en haut, les Mages se hâtent de suivre le sillon que trace l'étoile, ouvrant devant eux une voie lumineuse.

Mais le signe s'arrêta au-dessus de la tête d'un enfant, il abaissa humblement son flambeau, et leur fit voir une tête sacrée.

Dès qu'ils l'ont vu, les Mages ouvrent les trésors de l'Orient et lui offrent, prosternés, l'encens, la myrrhe et l'or, tribut des rois.

Reconnais les illustres symboles de ta puissance et de ta royauté, Enfant à qui le Père a conféré par avance une triple destinée.

L'or annonce le roi, l'odeur suave de l'encens de Saba proclame le Dieu, la myrrhe présage le tombeau.

Exin sequuntur perciti
Fixis in altum vultibus,
55 Qua stella sulcum traxerat,
Claramque signabat viam.

Sed verticem pueri supra
Signum pependit imminens,
Pronaque submissum face
60 Caput sacratum prodidit.

Videre quod postquam Magi,
Eoa promunt munera,
Stratique votis offerunt
Thus, myrrham, et aurum regium.

65 Agnosce clara insignia
Virtutis ac regni tui,
Puer o, cui trinam Pater
Prædestinavit indolem.

Regem Deumque annuntiant
70 Thesaurus et fragrans odor
Thuris Sabæi : ac myrrheus
Pulvis sepulcrum prædocet.

Oui, le tombeau où ce Dieu, laissant périr son corps et le ressuscitant après la sépulture, brisera la prison de la mort.

O Bethléem ! plus grande que les plus illustres cités, à toi la gloire d'avoir produit l'Auteur du salut, incarné par un mystère céleste.

En ton sein nourricier est créé l'héritier unique du Père souverain ; homme par l'esprit du Maître du tonnerre, il est toujours Dieu sous des membres humains.

Il a pour témoins les prophètes qui l'ont annoncé à l'avenir ; son Père lui ordonne de prendre possession de son royaume.

C'est un royaume qui embrasse toutes choses, le ciel, la mer, la terre ; qui s'étend du lever du soleil à son couchant, et de l'enfer au-dessus des cieux.

Hoc est sepulcrum, quo Deus,
Dum corpus exstingui sinit,
75 Atque id sepultum suscitat,
Mortis refregit carcerem.

O sola magnarum urbium
Major Bethlem ; cui contigit
Ducem salutis cœlitus
80 Incorporatum gignere !

Altrice te, summo Patri
Hæres creatur unicus,
Homo ex Tonantis spiritu,
Idemque sub membris Deus.

85 Hunc et prophetis testibus,
Isdemque signatoribus,
Testator et sator jubet
Adire regnum et cernere :

Regnum, quod ambit omnia,
90 Dia, et marina, et terrea,
A solis ortu ad exitum,
Et tartara et cœlum supra.

Un tyran soucieux apprend que le roi des rois vient de naître, celui qui doit régir Israël et occuper le trône de David.

Il s'écrie, plein de fureur à cette nouvelle : « Un successeur nous menace ! nous sommes chassés ! Allez, soldats, tirez le glaive, inondez les berceaux de sang.

Meure tout enfant mâle ! cherchez sur le sein des nourrices, et, jusqu'entre les mamelles de leurs mères, noyez le glaive dans le sang des enfants.

Je soupçonne quelque fraude de la part des mères de Bethléem; que nulle ne soustraie furtivement un enfant mâle. »

Le bourreau, dans sa fureur, perce donc du tranchant du glaive des corps à peine nés et leur arrache une vie toute nouvelle.

Audit tyrannus anxius
Adesse regum principem,
95 Qui nomen Israel regat,
Teneatque David regiam.

Exclamat amens nuntio :
Successor instat, pellimur :
Satelles, i, ferrum rape,
100 Perfunde cunas sanguine.

Mas omnis infans occidat :
Scrutare nutricum sinus,
Interque materna ubera
Ensem cruentet pusio.

105 Suspecta per Bethlem mihi
Puerperarum est omnium
Fraus, ne qua furtim subtrahat
Prolem virilis indolis.

Transfigit ergo carnifex
110 Mucrone districto furens
Effusa nuper corpora,
Animasque rimatur novas.

Sur ces petits membres, le meurtrier trouve à peine une place pour ouvrir de profondes blessures; son épée dépasse en largeur la gorge même de ses victimes.

O barbare spectacle ! la tête des enfants brisée contre la pierre répand la cervelle blanche comme le lait et les yeux sortent par une horrible blessure.

Ailleurs l'enfant palpitant est précipité dans un gouffre profond, son faible gosier dispute cruellement le passage à l'eau.

Salut, fleurs des martyrs que, sur le seuil même de la vie, le persécuteur du Christ a moissonnées comme la tempête effeuille les roses naissantes.

Vous êtes les premières victimes du Christ, ô tendre troupeau d'enfants immolés; sous l'autel même avec

Locum minutis artubus
Vix interemptor invenit,
115 Quo plaga descendat patens,
Juguloque major pugio est.

O barbarum spectaculum !
Illisa cervix cautibus
Spargit cerebrum lacteum,
120 Oculosque per vulnus vomit.

Aut in profundum palpitans
Mersatur infans gurgitem :
Cui subter arctis faucibus
Singultat unda et halitus,

125 Salvete, flores martyrum [3],
Quos lucis ipso in limine
Christi insecutor sustulit,
Ceu turbo nascentes rosas.

Vos prima Christi victima,
130 Grex immolatorum tener,

simplesse vous jouez avec vos palmes et vos couronnes.

Quel est le profit d'un tel forfait ? Comment ce crime sert-il Hérode ? Seul le Christ est emporté sain et sauf du milieu de tant de funérailles.

Pendant qu'est versé à flots le sang des enfants de son âge, le fruit de la Vierge évite seul les atteintes du fer qui désole les mères.

Ainsi fut soustrait jadis à l'édit insensé du cruel Pharaon, Moïse, libérateur de son peuple et figure du Christ.

Une loi sévère décrétait qu'il n'était pas permis aux mères de laisser vivre l'enfant mâle dont la naissance déchargeait leur sein fatigué.

Une sage-femme d'un esprit prudent désobéit par

Aram sub ipsam simplices
Palma et coronis luditis.

Quo proficit tantum nefas?
Quid crimen Herodem juvat?
135 Unus tot inter funera
Impune Christus tollitur.

Inter coævi sanguinis
Fluenta solus integer :
Ferrum, quod orbabat nurus,
140 Partus fefellit virginis.

Sic stulta Pharaonis mali
Edicta quondam fugerat,
Christi figuram præferens,
Moses, receptor civium.

145 Cautum et statutum jus erat,
Quo non liceret matribus,
Cum pondus alvi absolverent,
Puerile pignus tollere.

Mens obstetricis sedulæ

piété au tyran, dérobe un petit enfant et le conserve dans l'espoir d'une grande gloire.

Bientôt le créateur du monde se choisit pour prêtre cet enfant, et par lui donne la loi gravée sur des tables de pierre.

Saurons-nous reconnaître en ce grand homme la figure du Christ? Ce chef immole l'Égyptien et délivre du joug Israël.

Mais nous, nous subissions l'empire accablant de l'erreur, et notre chef, blessant notre ennemi, nous a délivrés des ténèbres de la mort.

Il purifie une seconde fois, dans des eaux sans amertume, son peuple, lavé par d'autres flots en traversant la mer Rouge. Il fait marcher devant lui une colonne de lumière.

150 Pie in tyrannum contumax,
Ad spem potentis gloriæ
Furata servat parvulum :

Quem mox sacerdotem sibi
Assumpsit orbis conditor,
155 Per quem notatam saxeis
Legem tabellis traderet.

Licetne Christum noscere
Tanti per exemplum viri ?
Dux ille cæso Ægyptio
160 Absolvit Israel jugo.

At nos, subactos jugiter
Erroris imperio gravi,
Dux noster, hoste saucio,
Mortis tenebris liberat.

165 Hic expiatam fluctibus
Plebem marino in transitu
Repurgat undis dulcibus,
Lucis columnam præferens.

Pendant que l'armée combat, il triomphe d'Amalec du haut de la montagne où il prie, les bras étendus vers les cieux, formant l'image de la croix.

Il est le véritable Josué qui, après de longs détours dans le désert, livre par ses victoires la terre promise aux douze tribus,

Et dans le lit d'un fleuve qui remonte vers sa source, fixe et bâtit douze pierres, emblèmes des apôtres.

Les Mages attestent donc justement qu'ils ont vu le chef des juifs, puisque les faits de leurs anciens chefs représentent la figure du Christ.

Il est le roi de ces antiques juges qui régirent la race de Jacob, le prince de l'Eglise maîtresse et du nouveau temple et de l'ancien.

Hic præliante exercitu,
170 Pansis in altum brachiis,
Sublimis Amalec premit
Crucis quod instar tunc fuit.

Hic nempe Jesus verior,
Qui longa post dispendia,
175 Victor suis tribulibus
Promissa solvit jugera :

Qui ter quaternas denique
Refluentis amnis alveo
Fundavit et fixit petras,
180 Apostolorum stemmata.

Jure ergo se Judæ ducem
Vidisse testantur Magi,
Cum facta priscorum ducum
Christi figuram pinxerint.

185 Hic rex piorum judicum,
Rexere qui Jacob genus,
Dominæque rex Ecclesiæ,
Templi et novelli et pristini.

C'est lui qu'adorent les enfants d'Ephraïm et la maison sainte de Manassé; lui que reconnaissent toutes les tribus issues des douze frères enfants de Jacob.

La race dégénérée elle-même, celle qui, livrée à des rites absurdes, fondait la statue de son cruel Baal dans les fourneaux enflammés,

Abandonne pour l'honneur du Christ les dieux enfumés de ses pères, la pierre, le métal, le bois que sculptèrent ses mains.

Réjouissez-vous, ô nations! Judée, Rome, Grèce, Egypte, Thrace, Perse, Scythie, un roi unique règne sur vous.

Célébrez tous votre prince, justes et pécheurs, vivants, infirmes et morts; nul ne mourra plus désormais.

Hunc posteri Ephraim colunt,
190 Hunc sancta Manasse domus,
Omnesque suspiciunt tribus,
Bissena fratrum semina.

Quin et propago degener
Ritum secuta inconditum,
195 uæcunque dirum fervidis
Baal caminis coxerat :

Fumosa avorum numina,
Saxum, metallum, stipitem,
Rasum, dolatum, sectile,
200 In Christi honorem deserit.

Gaudete, quidquid gentium est,
Judæa, Roma, et Græcia,
Ægypte, Thrax, Persa, Scytha :
Rex unus omnes possidet.

205 Laudate vestrum principem,
Omnes beati, ac perditi,
Vivi, imbecilli, ac mortui :
Jam nemo posthac mortuus.

EPILOGUE.

Celui qui est pieux, fidèle, innocent, pudique, immole à Dieu le Père les dons de la conscience dont surabonde son âme bienheureuse. Un autre se retranche l'argent dont les indigents se nourrissent. Nous qui sommes dénués de sainteté et ne pouvons pas soulager les pauvres, nous offrons des iambes rapides et de roulants trochées. Toutefois, Dieu daigne agréer une poésie pédestre et l'écouter favorablement. Dans la maison d'un riche, beaucoup de meubles décorent les divers angles. Ici brille une coupe d'or ou un bassin d'airain

EPILOGUS [1].

Immolat Deo Patri
  Pius, fidelis, innocens, pudicus,
Dona conscientiæ,
  Quibus beata mens abundat intus :
Alter et pecuniam
  Recidit, unde victitent egeni.
Nos citos iambicos [2]
  Sacramus et rotatiles trochæos [3]
Sanctitatis indigi,
  Nec ad levamen pauperum potentes :
Approbat tamen Deus
  Pedestre carmen, et benignus audit.
Multa divitis domo [4]
  Sita est per omnes angulos supellex.

poli; là est un simple vase de terre, ailleurs un lourd et large plat d'argent. Il est des meubles en ivoire, d'autres sont taillés dans le chêne et l'ormeau. Tout ce qui est à l'usage du maître a son utilité, car ce qui est en bois meuble la maison comme ce qui est acheté à grand prix. Quoique dans la maison de son père, je sois un vase sans éclat, le Christ m'emploie à d'humbles usages, et me permet de demeurer dans un coin. Nous remplissons les fonctions d'un vase d'argile dans la maison du salut; mais quelque infime service que l'on rende à Dieu, on en retire un grand profit. Quoi qu'il arrive, il me sera utile et doux d'avoir chanté le Christ, mon maître et ma vie.

15 Fulget aureus scyphus,
Nec ære defit expolita pelvis :
Est et olla fictilis,
Gravisque et ampla argentea est paropsis :
Sunt eburna quæpiam,
20 Nonnulla quercu sunt cavata et ulmo.
Omne vas fit utile,
Quod est ad usum congruens herilem;
Instruunt enim domum,
Ut empta magno, sic parata ligno.
25 Me paterno in atrio,
Ut obsoletum vasculum, caducis
Christus aptat usibus.
Sinitque parte in anguli manere.
Munus ecce fictile
30 Inimus intra regiam salutis :
Attamen vel infimam
Deo obsequelam præstitisse prodest.
Quidquid illud accidet,
Juvabit ore personasse Christum.

NOTES DU CATHEMERINON.

I

NOTES DU PROLOGUE.

1. Flevit sub ferulis; mox docuit toga. (v. 8).

Quoique le mot *toga*, lorsqu'il est employé seul, signifie ordinairement la toge virile, il est possible que Prudence parle ici de la toge prétexte que les Romains portaient jusqu'à l'âge de seize ans. Il désigne d'abord sa première enfance, *ætas prima*; puis son adolescence, *mox docuit toga*, et en troisième lieu sa jeunesse, *protervitas... fædavit juvenem.* — La férule, qui l'a fait pleurer, et que Martial appelle le sceptre des pédagogues, *ferulæque tristes sceptra pedagogorum* (ép. 62, l. X), la férule a toujours servi à châtier les écoliers paresseux. Juvénal nous apprend aussi qu'il a tendu la main sous la férule, *et nos ergo manum ferulæ subduximus.*

2. Oblitum veteris me Saliæ consulis. (v. 24).

Arevalo cite une inscription conservée dans le monastère de Saint-Paul hors des murs, et portant le nom du consul Salia :

MIRI BONITATI ATQ. SANCTITATI
ESVBLÆ IANVARIÆ CONIVGI QVE VIXIT MECVM
ANNOS XVIII. M. V. XXV. ARRADIVS MELISSVS MARITVS
ET SIBI FECIT Q DEPOSITA. IN PACE III KAL APR.
FILIPPO ET SALLIA COSS.

Le lapidaire qui a gravé cette épitaphe a donné, au nom du consul Salia, une lettre de plus que Prudence; mais rien de plus fautif que l'orthographe des inscriptions tumulaires.

3. . . . . Nix capitis probat. (v. 27).

Cette expression, ainsi qu'une foule d'autres que nous noterons, prouve que les poëtes du siècle d'Auguste étaient familiers à Prudence. Horace, dans l'ode 13 du IVe livre, rappelle à Lycé les neiges de sa tête, *et capitis nives*.

4. Peccatrix anima. . . . . (v. 35).

Tertullien, dans son livre sur la résurrection de la chair, emploie l'expression *caro peccatrix*. Le mot *peccator*, si souvent répété par les écrivains ecclésiastiques des premiers siècles, ne se rencontre pas dans les écrivains profanes de cette époque.

II

NOTES DE L'HYMNE AU CHANT DU COQ.

1. Ad galli cantum.

Plusieurs éditions portent *ad gallicinium*. Selon les Romains, dit saint Isidore (*Orig.*, liv. V, ch. XXX), le jour commence au milieu de la nuit; c'est alors le *gallicinium*, c'est-à-dire le chant des coqs. Les constitutions apostoliques (l. VIII, ch. XXXIV) désignent les heures que les fidèles doivent sanctifier en offrant leurs prières au Seigneur : « Precationes facite mane, hora tertia ac sexta, et nona, et vespere *atque ad gallicantum*. Mane gratias agentes quod illuminarit nos, nocte sublata et reddita die. Tertia, quod ea hora Pilatus judicium adversus Dominum pronuntiarit. Sexta, quod ea hora in crucem actus sit. Nona, quod tunc omnia mota et tremefacta sint, Domino crucifixo, quia horrerent audaciam judæorum et contumeliam Domini ferre non possent. Vespere, quod noctem dederit ad requiescendum a laboribus diurnis. *Ad gallicantum, quod ea hora nuntiat adventum diei ad faciendum opera lucis.* » Les premières strophes de cet hymne se chantent, dans la liturgie romaine, aux laudes de la troisième férie.

2. Auferte clamat lectulos. (v. 5).

Ce vers rappelle les paroles de saint Paul dans son épître aux Romains (ch. XIII) « ... hora est jam nos de somno surgere ... nox præcessit, dies autem appropinquavit; abjiciamus ergo opera tenebrarum et induamur arma lucis. »

3. Nostri figura est judicis. (v. 16).

Ce symbolisme chrétien, qui nous montre dans le coq un emblème de Jésus-Christ, est antérieur à Prudence. Dans diverses peintures des catacombes, on voit un coq, non-seulement à côté de saint Pierre, mais à côté du Christ, bon pasteur. Le coq a été aussi le symbole de la vigilance et l'emblème des prédicateurs. De là l'usage de placer un coq sur le faîte des clochers de nos églises. La signification symbolique de cet usage est expliquée par Durand de Mende : « Le coq qui est placé au sommet de l'église est l'emblème des prédicateurs ; car le coq, toujours vigilant, même au milieu de la nuit, annonce les heures, réveille ceux qui sont endormis, prédit l'approche du jour, s'excite d'abord lui-même à chanter en battant des ailes. Il y a un sens mystérieux dans toutes ces particularités. La nuit, c'est le monde. Ceux qui dorment sont les enfants de ce monde qui s'assoupissent dans leurs péchés. Le coq, c'est le prédicateur qui prêche avec hardiesse et excite les endormis à se défaire des œuvres de ténèbres en s'écriant : « Malheur à ceux qui dorment ! Réveillez-vous, vous qui dormez ! » Ils annoncent encore l'approche du jour, lorsqu'ils parlent du jour du jugement et de la gloire qui sera révélée. » (*Rationale divin. off.*, l. Ier.)

4. Cum mens maneret innocens. (v. 59).

Jean Leclerc et Cellarius ont accusé à tort Prudence d'être sorti des bornes de la vérité, pour amoindrir la faute de saint Pierre. Dom Calmet se sert au contraire de ce vers de Prudence pour confirmer son opinion sur la triple négation de saint Pierre. Cette négation était un péché véritable, mais elle n'était qu'extérieure. L'apôtre ne reniait pas son maître au fond de son cœur. Jésus-Christ avait prié pour que sa foi ne défaillît pas. Sa foi resta intacte, mais il n'eut pas le courage de la confesser, et il mentit. *In illa negatione*, dit très-bien saint Augustin, *intus veritatem tenebat, foris mendacium proferebat* (*Lib. cont. mend.*, cap. VI) ; c'est dans ce sens qu'il faut entendre les vers de Prudence.

5. Flentes, precantes, sobrii. (v. 82).

Prudence parle souvent des larmes comme d'un moyen

d'honorer Dieu. Nous voyons dans la sainte Écriture une foule d'exemples qui nous montrent la valeur des larmes répandues dans la prière. Judith invitait le peuple de Béthulie à implorer avec des larmes la miséricorde du Seigneur. « Bienheureux ceux qui pleurent, » a dit le divin Maître. Le don des larmes est compté au nombre des grâces surnaturelles que Dieu accorde à ses serviteurs. Arevalo conjecture que Prudence fut favorisé du don des larmes. Il cite à l'appui de son opinion les vers où le poëte raconte comment il vénérait le tombeau de saint Cassien, martyr : *Complector tumulum, lacrymas quoque fundo.*

III

NOTES DE L'HYMNE DU MATIN.

1. **Hymnus matutinus.**

D'après Isidore, le matin, chez les Romains, était le temps compris entre la fuite des ténèbres et l'arrivée de l'aurore. « Matutinum est inter abscessum tenebrarum et auroræ adventum. »

2. Christus venit, discedite. (v. 4).

Ce vers rappelle la formule employée pour ordonner aux profanes de sortir du temple. Pour renvoyer des soldats avec ignominie, les chefs de l'armée se servaient de cette formule : « Discedite, quirites, atque arma deponite. »

3. Quis mane sumptis nequiter. (v. 29).

Arevalo donne à ce vers un sens différent de celui que nous avons exprimé dans notre traduction et qui nous paraît justifié par le sens des vers suivants. Il prétend que Prudence fait allusion à une coutume répandue chez tous les peuples, très-fidèlement observée par les Juifs, qui l'ont transmise aux Chrétiens : à la coutume de ne pas boire du vin le matin. Il rappelle avec plus de raison cette pratique universelle pour expliquer les paroles de saint Pierre, répondant à ceux qui, le jour de la Pentecôte, accusaient les apôtres d'être pris de vin : « Non enim sicut vos æstimatis hi ebrii sunt, cum sit hora diei tertia. »

4. Te, Christe, solum novimus. (v. 48).

En commentant ce vers et les précédents, Arevalo se demande si Prudence ne fait pas allusion aux Chrétiens qui vivaient en communauté au quatrième siècle et préparaient l'établissement des ordres religieux. Le poëte faisait peut-être partie d'une communauté semblable à celle que saint Augustin a décrite dans son livre des *Mœurs de l'Église catholique* : « Vidi ego diversorium sanctorum Mediolani, non paucorum hominum, quibus unus presbyter præerat vir optimus et doctissimus. Romæ etiam plura cognovi... »

5. Rogare curvato genu. (v. 51).

L'habitude de prier à genoux était si répandue parmi les premiers chrétiens, que dans les Actes de sainte Thècle, la prière est désignée par les mots *inflexio genuum*. Saint Césaire d'Arles, dans une de ses homélies, réprimande ceux qui restent debout comme des colonnes lorsque le diacre a dit : *Flectamus genua*. On priait debout le dimanche et les jours compris entre Pâques et Pentecôte. L'auteur inconnu d'un livre attribué à saint Justin nous fait connaître le sens symbolique de cet usage très-ancien, dont nous retrouvons un vestige dans la récitation des antiennes de la sainte Vierge, à la fin de l'office, et de l'*angelus* : « Semper utriusque conservare memoriam oportebat et lapsus nostri per peccatum et gratiæ Christi, per quam a lapsu resurreximus. Ea propter genuum per sex dies inclinatio nota est lapsus nostri in peccatum. Quod vero die dominica genua non inflectimus, designatio est resurrectionis per quam, gratia Christi, et a peccatis et a mortificata cum eis morte liberati sumus ; temporibus autem apostolorum consuetudo talis accepit initium... »

6. Tu sancte qui tetram picem. (v. 69).

On peut rapprocher de cette strophe le distique suivant d'Ovide :

Sed neque mutatur nigra pice lacteus humor,
Nec quod erat candens, fit terebinthus ebur.

7. **Sub nocte Jacob cærula.** (v. 73).

Prudence rappelle le combat de Jacob raconté dans le XXXIIe chapitre de la Génèse, et il fait ressortir la signification morale de ce fait. Quand il fait allusion à un passage de la sainte Écriture, il ne s'arrête jamais au sens littéral et cherche toujours le sens mystique, l'enseignement caché sous les figures. *Nec nos docent imagines*, dit-il au vers 85.

8. **Sudavit impar prælium.** (v. 76).

Quelques éditions portent *impar prælio* ; mais l'expression *sudare prælium* se trouve dans plusieurs poëtes ; ainsi on lit dans Claudien : *Quæ prælia sudas ?*

[9] « Cet hymne matinal, dit M. Villemain (Essai sur Pindare et la poésie grecque, p. 434), est composé sur un des mètres élégants d'Horace. » Nous n'avons pas trouvé dans Horace le rhythme de l'*hymnus matutinus*, la strophe composée de quatre vers égaux, petits iambiques. Cette strophe, faite en quelque sorte pour être chantée, est le principal élément rhythmique des hymnes adoptées par l'Église pour son office public. On pourrait l'appeler la strophe *ambrosienne*, car la plupart des hymnes liturgiques, parvenues jusqu'à nous sous le nom de saint Ambroise, sont en strophes de quatre petits vers iambiques.

IV

NOTES DE L'HYMNE AVANT LE REPAS.

1. Hymnus ante cibum.

La coutume d'adresser à Dieu une prière avant et après le repas remonte à la plus haute antiquité chrétienne, Tertullien nous fait connaître combien, de son temps, cette coutume était générale : « Nec prius discumbitur quam oratio ad Deum prægustetur. » (Apol., c. XXXIX.)

2. . . . . verbigena. (v. 2).

Chamillard donne à ce mot le sens de *Verbum genitum*. Ducange, dans son glossaire, ne s'explique pas autrement. Mais la vraie signification de ce mot est *Verbo genite*. Prudence, dans un autre hymne, appelle le Christ *Verbo editus*. Le Fils est la Sagesse du Père, il est la Parole du Père ; c'est en ce sens qu'il peut être dit *Verbigena*. — « Verbum persona de Verbo Patre, id est ratione vel intelligentia oritur, » dit le père Pétau. (*Dog. theol.*, l. VI, cap. III, num. 5.)

3. Hic mihi nulla rosæ spolia. (v. 21).

Les fleurs et les parfums jouaient un grand rôle dans la vie sensuelle des païens. Ils ne pouvaient comprendre pourquoi les Chrétiens s'abstenaient des onctions de nard et de baume qui ajoutaient une volupté de plus aux plaisirs de la table. Nous voyons dans Minutius Félix les reproches des Païens, étonnés de ce que les chrétiens ne se servaient des

parfums que pour honorer leurs morts. « Non floribus caput nectitis, non corpus odoribus honestatis ; reservatis unguenta funeribus. »

4. Sperne, camæna, leves hederas. (v. 26).

Dans cet hymne, Prudence emploie un rhythme plus difficile que le rhythme iambique des deux hymnes qui précèdent ; de là vient qu'il exhorte sa muse à mépriser une couronne de lierre facile à tresser, *leves hederas*, et à ceindre son front d'une couronne richement ciselée, *strophio dactylico*.

5. Te, pater optime, mane novo. (v. 86).

Il est difficile de lire cette strophe sans songer aux vers suivants de M. de Lamartine, dans l'*Hymne de l'enfant à son réveil* :

Et pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore
Que faut-il? Prononcer ton nom.

6. Sic coluber muliebre solum. (v. 129).

Ce vers traduit exactement le texte de la Vulgate : *Ipsa conteret caput tuum.* — *Solum* signifie le talon, la plante du pied. De *solum* est venu le mot *solea* pour désigner la chaussure. Notre mot *soulier* doit venir de *solea*. Les Espagnols disent *suela*.

7. Territa de grege candidulo. (v. 157).

Prudence appelle les Chrétiens *grex candidulus* à cause de l'antique usage de vêtir de blanc ceux qui devaient recevoir le baptême, soit pour signifier la pureté dont leur âme allait briller, soit pour les représenter comme des candidats à la vie chrétienne. Le temps de Pâques était le plus solennel de l'année pour conférer le baptême. « Diem baptismo solemniorem, dit Tertullien, pascha præstat, cum et pascha Domini, in quam tingimur, adimpleta est. » Les baptisés demeuraient pendant huit jours vêtus de blanc. De là vint le nom de semaine *in albis*, donné à la semaine qui suit Pâques. Maintenant encore le premier dimanche après Pâques

est appelé *dominica in albis*. L'hymne de vêpres rappelle les usages des premiers siècles du christianisme : « *Ad regias agni dapes stolis amicti candidis...* »

8. Agnus enim vice mirifica. (v. 161).

L'agneau pascal, dans l'ancienne loi, était la figure prophétique de Jésus-Christ qui a été appelé par saint Jean-Baptiste l'Agneau de Dieu. De bonne heure l'agneau fut choisi par les chrétiens comme un des symboles les plus expressifs pour représenter le Sauveur. Sur les autels des premiers siècles, on voit souvent sculpté un agneau sous une croix, élevée sur un rocher d'où coulent quatre fleuves ; des brebis, représentant les chrétiens, sont rangées à droite et à gauche de l'agneau. Elles s'abreuvent aux fleuves qui jaillissent du rocher : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.*

9. Tu mihi, Christe, columba potens. (v. 166).

La colombe est pour nous le symbole du Saint-Esprit, qui apparut sous cette forme sur les bords du Jourdain, lorsque le Sauveur eut reçu le baptême de saint Jean-Baptiste. Dans les peintures des catacombes et les sculptures des autels des premiers siècles, les fidèles sont souvent représentés par des colombes, d'après le mot du divin maître : *Estote simplices sicut columbæ.* La colombe, primitivement, était aussi le symbole de Jésus-Christ. Plusieurs saints Pères ont vu une figure du Sauveur dans la colombe qui rentra dans l'arche, portant un rameau d'olivier. Clément d'Alexandrie, indiquant aux chrétiens quels sont les emblèmes qu'ils peuvent faire graver sur leurs anneaux, fait mention de la colombe : « Sint autem nobis signacula columba, vel piscis, vel navis, quæ cursu celeri a vento fertur, vel lyra musica, qua usus est Polycrates, vel anchora nautica, quam insculpebat Seleucus. »

V

NOTES DE L'HYMNE APRÈS LE REPAS.

1. Patri qui cherubim sedile sacrum,
Necnon et seraphim suum. . . . . (v. 4).

Dans le second verset du psaume LXXIX, les chérubins sont indiqués comme le siége de Dieu. Il n'est pas fait mention des séraphins : « Qui sedes super cherubim, manifestare... » Saint Jérôme, en commentant le chapitre sixième d'Isaïe, nous fait connaître que la formule dont se sert Prudence était en usage depuis longtemps : « Errant qui solent in precibus dicere : qui sedes super cherubim et seraphim, quod scriptura non docuit. »

2. . . . . et repertor orbis. (v. 9).

Virgile avait déjà dit : *Hominum, rerumque repertor.*

3. Sic nos muneribus tuis refecti,
Largitor Deus omnium bonorum. (v. 74).

Dans ces vers et dans une foule d'autres, Prudence rappelle les formules déprécatives employées dans la liturgie. Les mêmes expressions se retrouvent dans des oraisons qui remontent à la plus haute antiquité. Il y a eu, dès les premiers jours du christianisme, un style liturgique qui s'est perpétué traditionnellement dans l'Eglise. Les poëmes de Prudence sont tout empreints de ce style.

VI

NOTES DE L'HYMNE POUR L'HEURE OU LES LAMPES SONT ALLUMÉES.

1. Hymnus ad incensum lucernæ.

Arevalo intitule à tort cette hymne : *De novo lumine paschalis sabbati.* La plupart des manuscrits portent : *Ad incensum lucernæ.* Ce titre a été adopté par les derniers éditeurs de Prudence. Adalbert Daniel dit très-bien dans son *Thesaurus hymnologicus :* « Præter mss. codd. auctoritatem, id suadet libri Cathemerinon ordo, ut quintus hymnus intelligendus sit de vesperis, in quibus solemni more accendi lucernas Prudentii ævo mos fuerit. » Citant des éditions qui donnent pour titre de cette hymne : *Ad incensum cerei paschalis,* il ajoute : « Quæ inscriptio in editione Prudentii perversa, in hymnario ecclesiastico probanda. » — Arevalo prouve très-bien que dans cette hymne Prudence fait de nombreuses allusions au feu nouveau allumé le samedi pascal ; mais il ne démontre nullement que cette hymne ait été expressément composée pour la veille de Pâques, quoiqu'il ne craigne pas d'écrire : « Hæc ita clara sunt ut qui ulterius dubitet an a Prudentio hymnus de novo lumine sabbati paschalis ad noctem vigiliarum paschæ celebrandam compositus fuerit, in media luce ac die cæcutire videatur. » A propos des flambeaux allumés à l'entrée de la nuit, Prudence, dans une méditation poétique, selon son habitude, indique tout ce que la lumière peut rappeler aux chrétiens. Ce qui prouve que cette hymne, comme les précédentes, et comme celle qui la suit, est quotidienne, ce sont ces vers de la première strophe :

Merso sole chaos ingruit horridum,
Lucem redde tuis, Christe, fidelibus.

et vers la fin ces autres vers :

O res digna, Deus, quam tibi roscidæ
Noctis principio grex tuus offerat
Lucem, qua tribuis nil pretiosius.

2. Qui dici stabilem se voluit petram. (v. 11).

Petra autem erat Christus, dit l'apôtre saint Paul, en parlant de la pierre frappée par Moïse et transportée par les Hébreux à travers le désert. Jésus-Christ est figuré dans l'Ancien-Testament par la pierre détachée de la montagne. Dans le Nouveau-Testament, il est la pierre angulaire qui lie entre eux l'édifice céleste et l'édifice terrestre. L'Eglise chante dans l'office de la dédicace d'une église :

Alto ex Olympi vertice
Summi Parentis Filius,
Ceu monte desectus lapis
Terras in imas decidens,
Domus supernæ et infimæ
Utrumque junxit angulum.

3. Prætendunt tumulis clara draconibus. (v. 56).

Prudence désigne les drapeaux égyptiens par un mot qui ne fut employé qu'après l'empereur Trajan. On appela *dracones* des étendards formés de lambeaux de diverses couleurs, allongés en forme de serpent et sifflant au souffle du vent.

4. . . . . qui domitam Pharon. (v. 82).

L'Egypte est ici désignée par le nom d'une petite île située près d'Alexandrie. On lit dans Lucain :

Tum claustrum pelagi cepit Pharon : insula quondam
In medio stetit alta mari. . . . .

Il y avait dans cette île, qu'on appelait aussi *Pharos,* une tour très-élevée, au sommet de laquelle on allumait des feux destinés à diriger la marche des vaisseaux. De là est venu le nom de *phare* donné aux signaux de ce genre.

5. **Marcent suppliciis Tartara mitibus.** (v. 133).

Bellarmin ne voit dans ces vers qu'une fiction poétique, et non pas l'expression d'une opinion assez répandue au temps de Prudence. Les Ethiopiens, s'il faut en croire Damien Goes, croyaient que tous les dimanches les souffrances du purgatoire sont suspendues. Les mots *sub Styge*, *tartara*, dont se sert Prudence, peuvent s'entendre du purgatoire. Autrefois, on comprenait sous l'appellation générique d'*inferi* le lieu où les âmes justes achèvent de satisfaire à la justice de Dieu. Arevalo rapproche avec raison de ces vers de Prudence le passage suivant de saint Augustin : « Pœnas damnatorum certis temporum intervallis existiment, si hoc eis placet, aliquatenus mitigari, dummodo intelligatur in eis manere ira Dei, hoc est ipsa damnatio. » (Enchirid. 112). Bellarmin fait observer que dans ce passage il n'est pas question des prières pour les damnés. Saint Augustin, dit-il, admet seulement que ce n'est pas une erreur d'accorder que les damnés sont punis *citra condignum*. Il aurait pu faire les mêmes réflexions à propos des vers de Prudence. Le P. Petau, après avoir cité ces vers, émet ainsi son avis : « De hac damnatorum saltem hominum respiratione nihil adhuc certi decretum est ab ecclesia catholica ; ut propterea non temere tamquam absurda, sit explodenda sanctissimorum Patrum hæc opinio ; quamvis a communi sensu catholicorum hoc tempore sit aliena. »

VII

NOTES DE L'HYMNE AVANT LE SOMMEIL.

1. Patrisque sermo Christe. (v. 3).

Quelques anciens Pères ont traduit le mot grec *logos* tantôt par *verbum*, tantôt par *sermo*. Le premier de ces mots n'a pas tardé à prévaloir. Le Fils de Dieu a été appelé non pas le *discours*, mais le Verbe du Père. Le mot *verbum* était plus exact, comme le remarque très-bien Maldonat. « Nam sive Filius *logos* appellatur, quia notitia Patris est, non solemus mentis conceptum sermonem, sed verbum, appellare; sive quia interpres est Patris ejus, ad nos mandata deferens, — et interpretem et mandatum nemo non verbum potius quam sermonem dixerit. » (Comment. in Joan., cap. I, n° 29).

2. Mentem relaxat heros. (v. 114).

Les païens appelaient héros les demi-dieux et les hommes qui avaient accompli des actions extraordinaires. Les chrétiens donnèrent le nom de héros aux saints et proclamèrent héroïques leurs vertus. Saint Augustin dit, en parlant des martyrs : « Hos multo elegantius, si ecclesiastica loquendi consuetudo pateretur, nostros heroes vocaremus. » (Cité de Dieu, l. x.)

3. Te chrismate innotatum. (v. 128).

Tertullien, saint Cyprien, saint Augustin, saint Cyrille d'Alexandrie et plusieurs autres Pères ont employé le mot

chrisma pour désigner le sacrement de confirmation. On appelle *saint-chrême* le mélange d'huile et de baume solennellement consacré par l'évêque, le Jeudi-Saint, et servant à administrer le sacrement de confirmation. Comme l'évêque trace le signe de la croix avec le saint-chrême sur le front du confirmé, ce sacrement était aussi appelé *signaculum* ou *sigillum*. La formule sacramentelle rappelle ces divers noms : « *Signo te signo crucis*, dit l'évêque, *et confirmo te chrismate salutis.* » Dans un vers du poëme contre Symmaque, Prudence a rapproché ces deux noms : « Unde sacrum referat regali chrismate signum. » (Adv. Symm., l. I, v. 587.)

VIII

NOTES DE L'HYMNE POUR LES JOURS DE JEUNE.

1. Rarum locustis et favorum agrestium. (v. 69).

Esca autem ejus erat locustæ, dit saint Mathieu en parlant de saint Jean-Baptiste dans le désert. Quelques auteurs ont cru que par le mot *locustæ* l'écrivain sacré désignait des herbes sauvages; mais la plupart des interprétes de la Sainte-Ecriture entendent par le mot *locustæ* des sauterelles. Il peut nous paraître fort étrange qu'on se nourrisse de sauterelles, mais nous savons par le témoignage de Pline, de Plutarque, d'Aristophane, que les Orientaux mangeaient les sauterelles comme les Indiens mangent les fourmis, comme nous mangeons, nous-mêmes, les limaçons. Aujourd'hui encore, certaines peuplades de l'Arabie font des provisions de sauterelles, et les conservent précieusement pour s'en nourrir aux jours de disette. Ainsi en était-il du temps de saint Jérôme : « Orientalibus et Libyæ populis, quia per desertum et calidam eremi vastitatem locustarum nubes reperiuntur, locustis vesci moris est. » (Adv. Jov., l. XI.)

2. Hoc ex lavacro labe dempta criminum. (v. 76).

Maldonat, en commentant le onzième verset du troisième chapitre de l'Evangile de saint Mathieu, réfute ainsi l'objection que les hérétiques tiraient de ce vers de Prudence, pour confondre le baptême de saint Jean et le baptême chrétien : « Poetas nobis Prudentium et Juvencum aliquis objiciat, qui uterque baptismum Joannis Christi baptismo videntur æqui-

parare. Peccata enim remisisse dicunt. Possum respondere, non subtiliter sed poetice locutos : sed non opus est poesi sententiam excusare, cum possimus in bonam partem interpretari. Multi enim veteres auctores codem modo locuti sunt qui iidem tamen negant eumdem Christi atque Joannis fuisse baptismum, in quibus Basilius, Chrysostomus, Augustinus, Gregorius, Beda, Theophylactus. Dicunt enim baptismum Joannis datum fuisse in pœnitentiam, in remissionem peccatorum, non quod per illum peccata remitterentur, sed quod ad pœnitentiam excitaret : per pœnitentiam vero, aut tunc, aut post Christi accedente baptismo remitterentur. Propterea non legimus Joannis baptismum remissionis peccatorum, sed baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum appellatum, quia non per illum sed per subsequentem aut præcedentem pœnitentiam peccata remittebantur. »

3. . . . . vertit in Tharsos fugam. (v. 105).

Quelle est la ville, quelle est la contrée désignée par le poëte sous le nom de *Tharsos*, et que le texte hébreu appelle *Tharsis?* Les commentateurs ne sont point d'accord. Josèphe croit que cette *Tharsis* est la ville de Tarse en Cilicie; les Septante ont souvent traduit *Tharsis* par Carthage, quoique dans l'histoire de Jonas ils aient conservé le nom de *Tharseis*. Saint Jérôme pense que ce mot désigne la mer Méditerranée. Bonfrère, dont l'opinion paraît probable à Arevalo, suppose que *Tharsis* est un nom générique servant à désigner tous les lieux où les vaisseaux peuvent aborder, les îles et les ports de mer.

IX

NOTES DE L'HYMNE APRÈS LE JEUNE.

1. Nona submissum rotat hora solem. (v. 9)

Ce vers nous indique le moment de la journée où les chrétiens des premiers siècles rompaient le jeûne. De même qu'ils partageaient la nuit en quatre veilles, les Romains divisaient le jour, c'est-à-dire le temps compris entre le lever et le coucher du soleil en quatre parties, qu'ils appelaient : *primam, tertiam, sextam, nonam horam.* Au commencement de la quatrième partie du jour, à la neuvième heure le jeûne était rompu.

2. Lactat hortatu. . . . . (v. 19).

Le verbe *lactat* a ici le sens de *allicit, oblectat, delectat.* Prudence emploie quelquefois ce mot dans le même sens. Dans la sainte Ecriture, on trouve plusieurs passages où le verbe *lactat* doit être entendu comme dans ce vers : « Si te *lactaverint peccatores* (Prov. I, 10). — Vir iniquus lactat amicum (Prov. XVI, 29). » De même dans Térence : « Nisi me lactasses amantem et falsa spe produceres. » (Andr., IV, 1, 23.)

3. . . . . ubi nulla lappis. (v. 42).

Les Latins appelaient *lappa* la bardane, plante de la famille des flosculeuses. Les fleurs de la bardane sont purpurines ou violacées ; elles sont contenues dans un calice globuleux, formé d'écailles recourbées à leur extrémité, s'accro-

chant aux vêtements des passants et à la toison des brebis. *Subit aspera sylva*, dit Virgile, *lappæque tribulique absint.* (Géorg., l. I.) Et Ovide : « *Mixta tenax segeti crescere lappa solet.* »

4. Sufficit, quidquid facias, vocato. (v. 69).

Dans cette strophe, Prudence rappelle les conseils de saint Paul aux Corinthiens : « Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. » (I Cor., X, 31.)

X

NOTES DE L'HYMNE POUR TOUTE HEURE.

1. Da, puer, plectrum. . . . . (v. 1).

A l'exemple des poëtes lyriques, Prudence appelle le serviteur chargé de porter la lyre. Fabricius croit que notre auteur fait allusion à la coutume des anciens, qui se faisaient accompagner par un esclave jouant de la lyre pendant qu'ils chantaient. Le mot *puer* servait chez les Romains à désigner les esclaves, comme le mot *senior*, d'où l'on a fait *seigneur*, *signore*, a servi à désigner les maîtres. *Persicos odi, puer, apparatus*, a dit Horace (liv. I, od. 38). Il nous est resté un vestige de cette ancienne dénomination. Nous appelons *garçons*, quel que soit leur âge, les divers domestiques d'un hôtel.

2. Ipse rex sapore tinctis obstupescit poculis. (v. 30).

Par roi du festin, selon les uns, il faut entendre celui qui a invité au festin; selon les autres, il faut entendre l'économe chargé de présider à l'ordonnance du festin. Ausone dit dans l'Éphéméride qu'il a invité cinq convives. Il y aura donc six personnes à table en comptant le roi : « Quinque advocavi : sex enim convivium, cum rege, justum; si super, convicium. »

3. Illa prompta ad irruentes, ad revertentes tenax. (v. 73).

Dans le septième chant de la *Jérusalem délivrée* (str. 46), le Tasse a une phrase semblable :

Che quel serraglio è, con mirabil uso,
Sempre all' entrar aperto, all' uscir chiuso.

4. Fertur horruisse mundus noctis æternæ chaos. (v. 81).

Virgile avait dit dans le quatrième chant des *Géorgiques*, en rappelant la mort de César : « Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem. »

5. O novum cæde stupenda vulneris miraculum !
Hinc cruoris fluxit unda, lympha parte ex altera. (v. 85).

Chamillard prétend que Prudence, dans ces vers, diffère du récit évangélique et admet que Notre-Seigneur a été percé de deux coups de lance, l'un au côté droit, l'autre au côté gauche.

D'abord, il n'est pas clairement marqué dans l'Évangile que Notre-Seigneur n'a reçu qu'un seul coup de lance. Saint Jean dit seulement : « Unus militum lancea latus ejus aperuit. » En admettant, ce qui est plus conforme à l'opinion générale, qu'un seul coup de lance a été donné, il est possible que ce coup ait transpercé à la fois le côté droit et le côté gauche. L'expression *cujus latus perforatum* appuierait cette hypothèse. Le fer de la lance, pénétrant par le côté droit, a pu arriver jusqu'au cœur et ressortir par le côté gauche. Cornélius à Lapide expose et adopte l'opinion de Prudence : « Vulnus hoc videtur totum latus Christi penetrasse, ut videlicet lancea hæc adacta per dextrum latus Christi, transierit per cor et pericardium, atque cuspis ejus exierit per latus sinistrum, ad papillam. Nam utrumque Christi latus fuisse transfossum tribus locis docet Prudentius, scilicet in *passione Christi*. » (Dittoch. Tetrast., 42).

Trajectus per utrumque latus, laticem atque cruorem
Christus agit : sanguis victoria, lympha lavacrum est.

Et *Peristephanon*, hym. 8° :

Ipse loci est Dominus, laterum cui vulnere utroque,
Hinc cruor effusus fluxit et inde latex.

Et *Cathemerinon*, hym. 9° :

Hinc cruoris fluxit unda, lympha parte ex altera.

Idem insinuat Cyprianus, tract. de passione Christi, cum ait : « *De latere tuo, o Christe, divisis limitibus, aqua et sanguis emanant.* » Hinc et Theophylactus hoc vulnus lateris vo-

cat τύπους, in plurali, idque confirmatur ex eo quod vulnus dextri lateris tantum fuit ut Thomas manus imponere posset. Quod autem Prudentius notat separatim per alterum vulnus sanguinem fluxisse, per alterum vero aquam, videtur significare quod per majus, sive patentius vulnus (quod procul dubio fuit in latere dextro), ob capacitatem tantum eruperit sanguinis ut aqua per se conspici nequiverit; per sinistram vero, utpote minus et pericardio vicinius, eruperit aqua.... Verum quia hoc lateris sinistri vulnus exiguum fuit, hinc non computatur, Christusque non sex sed quinque habuisse vulnera dicitur. » (Comm. in Joannem, cap. XIX.)

XI

NOTES DE L'HYMNE POUR LES FUNÉRAILLES.

1. Hinc maxima cura sepulcris. (v. 45).

« Pour mieux témoigner leur foi à la résurrection, dit Fleury, les premiers chrétiens avaient grand soin des sépultures et y faisaient grande dépense, à proportion de leur manière de vivre..... Les chrétiens enterraient les corps comme les juifs. Après les avoir lavés, ils les embaumaient, et y employaient plus de parfums, dit Tertullien, que les païens à leurs sacrifices. Ils les enveloppaient de linges très-fins ou d'étoffes de soie ; quelquefois ils les revêtaient d'habits précieux. Ils les laissaient exposés trois jours, ayant grand soin de les garder cependant et de veiller auprès en prières. Ensuite, ils les portaient au tombeau, accompagnant le corps avec quantité de cierges et de flambeaux, et chantant des psaumes et des hymnes pour louer Dieu et marquer l'espérance de la résurrection. On priait aussi pour eux ; on offrait le sacrifice, et l'on donnait aux pauvres le festin que l'on nommait agape et d'autres aumônes. » (Mœurs des chrétiens ; sépult.)

2. Candore nitentia claro,
Prætendere lintea mos est. (v. 49).

Ces vers permettent de croire que les chrétiens avaient aussi la coutume de tendre des voiles blancs dans l'intérieur des tombeaux. Signorius croit que les chrétiens avaient reçu cette pratique des juifs, qui décoraient ainsi les lieux choisis pour leur sépulture. Notre-Seigneur appelait les scribes des

sépulcres blanchis. Saint Paul, après s'être déclaré citoyen romain, dit au grand-prêtre, en présence du tribun : « Percutiet te Deus, *paries dealbate.* » (Act. XXIII, 3.)

3. Non mortua, sed data somno. (v. 56).

« Cimetière ne signifie autre chose que *dormitoire* ou *dortouër*, d'autant que la foy nous enseigne que les fidèles ne meurent point, mais seulement dorment pour quelque temps d'un doux repos, attendant qu'ils se réveillent heureusement pour jamais plus ne dormir, mais pour être perpétuellement jouissant de la gloire céleste. Auquel sens nous voyons que Notre-Seigneur et les apôtres ont souvent appelé la mort *dormition* ou sommeil, et les morts *dormants*. Et en l'Ancien-Testament ceste façon de parler se trouve fort fréquente pour ceux qui mouraient au Seigneur : *Il dormit avec ses pères.* D'ou procèdent toutes ces cérémonies et décorations des fidèles pour les morts, c'est à savoir pour rendre tout honneur aux corps capables de la résurrection à la vie éternelle, comme ayant esté les maisons de Dieu, les temples du Saint-Esprit et l'instrument par lequel les âmes ont reçu sanctification par le moyen des sacrements. Les cimetières ne sont pas simples sépulcres et réservoirs de corps morts, mais davantage sont lieux saints et sacrés, destinés pour les âmes des trespassés qui y reposent. D'où saint Augustin nous enseigne que les sépulcres sont appelés monuments, d'autant qu'ils admonestent les hommes de prier pour les morts. » (Sponde, les Cimetières sacrés.)

4. Minimi mensura pugilli. (v. 144).

Fabricius et quelques autres ont reproché cette expression à Prudence, parce que le poing ne leur paraissait pas une mesure; mais la *poignée* et la *pincée* étaient des mesures naturelles pour les anciens aussi bien que pour nous. Ils disaient *pugnum salis* pour indiquer une poignée de sel. —Venance Fortunat, pour exprimer la grandeur de Dieu, le représente : *Mundum pugillo continens.*

5. Gremio senis abdita sancti
Recubabit, ut illa Lazari. (v. 153).

Les diverses prières et antiennes qui composent la liturgie

romaine des funérailles remontent à une très-haute antiquité. Plusieurs d'entre elles, peut-être, étaient déjà usitées du temps de Prudence. Les deux vers où il dit que les chrétiens seront dans le sein d'Abraham comme le pauvre Lazare, peuvent se rapprocher des prières suivantes, chantées à la cérémonie des funérailles : « Suscipiat te Christus qui vocavit te, *et in sinu Abrahæ* angeli deducant te. » — « Chorus angelorum te suscipiat et *cum Lazaro quondam paupere* æternam habeas requiem. »

Plusieurs éditions portent : *Ut est Eleazar*, au lieu de : *Ut illa Lazari.* « Avec cette dernière variante, dit Arevolo, il y aurait une faute de quantité. » Quand Prudence parle du frère de sainte Marthe et de sainte Madeleine, il donne à son nom la quantité suivante : Lāzărus. Ici il s'agit du pauvre Lazare. Prudence ne parle de lui que dans ce passage. Ne peut-il avoir donné à son nom une quantité différente de celle qu'il a toujours employée pour le nom de saint Lazare, l'ami du Sauveur?

6. Titulumque et frigida saxa. (v. 171).

Le mot *titulus* désigne tantôt l'épitaphe gravée sur le tombeau, tantôt le tombeau lui-même.

Dans ses *Essais sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique*, etc., M. Villemain cite quelques fragments de l'*Hymne des funérailles*, qui lui suggère les réflexions suivantes :

« On sait ce qu'avaient été chez les Hellènes la plainte et la prière funèbres. Rome en avait exagéré l'impression par ses pleureuses à gages aux obsèques des puissants et des riches. La poésie la plus élégante, dans le siècle poli qui succédait aux proscriptions romaines, ne s'était pas refusé ce langage du deuil dans l'élégie et dans l'ode, et les noms d'Ovide et d'Horace nous le disent assez. Il n'est besoin de rappeler ce que même l'épicurien Horace a trouvé de touchant sur la brièveté de la vie et les regrets de l'amitié qui survit. Sa poésie moqueuse devient douce et charmante. La mélancolie qu'elle inspire, sans être la vertu, fortifie du moins les âmes par la résignation. Mais combien cette philosophie manque à la fois de grandeur et de tendresse ! combien elle ôte à l'imagination et au cœur ! S'agit-il du noble orgueil de l'esprit dans sa croyance à l'immortalité, quel mé-

compte devaient lui donner ces vers d'Horace sur un sage illustre : « O toi qui mesurais la mer et la terre et le sable infini, Archytas, te voilà réduit à un peu de poussière sur le rivage de Matine ! Il ne te sert de rien d'avoir abordé les régions de l'éther et promené dans le cercle des cieux ton esprit qui devait mourir ! » S'agit-il des meilleurs sentiments de l'homme, de la fidélité des souvenirs, le poëte n'attend pour l'ami qu'il a perdu qu'un perpétuel sommeil : *Ergo Quinctilium perpetuus sopor urget !* Ailleurs, il ne se promet à lui-même qu'une première larme sur sa cendre tiède encore. Tout cela est bien peu pour soutenir l'âme à la dernière heure et l'inspirer durant la vie. Mieux vaut, même dans les ruines du génie des Romains, recueillir une de ces épitaphes qu'avaient laissées les martyrs. Mieux vaut entendre de la bouche du lyrique chrétien sa belle invocation au Créateur, foyer des âmes humaines, et sa confiance dans la vie éternelle qui leur est promise. »

NOTES DE L'HYMNE POUR LE HUITIÈME JOUR AVANT LES CALENDES DE JANVIER.

1 Ex ore quamlibet Patris. (v. 17).

Prudence, dans ces vers, semble s'être souvenu de ces paroles de la sainte Ecriture : « Ego ex ore Altissimi prodivi, primogenita ante omnem creaturam. (Eccli. XXIV, 5.) Ce texte et autres semblables exposent et font connaître la génération éternelle du Fils de Dieu. Quelques saints Pères, cependant, ont rapporté ces paroles à la génération par laquelle le Verbe s'est fait chair.

2. Matura per fastidia. (v. 54).

Antoine de Lebrixa, dans ses Commentaires, expose très-bien le sens de ce vers : « ... Non quod Virgini contigerint fastidia, quæ prœgnantibus solent, de quibus Virgilius in Bucolicis : Matris longa decem tulerant fastidia menses; sed loquitur ex more aliarum fæminarum, sicut quod dicitur; enixa est puerpera, et alibi : enixa puerpera regem, non quod in partu fuerit ille nixus cum doloribus, qui aliis feminis contingunt, sed quod salva integritate peperit. »

3. Ex qua novellum sæculum. (v. 59).

On peut rapprocher des strophes suivantes de Prudence la quatrième églogue de Virgile. *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo*, dit l'ami de Pollion, plein du souvenir des pro-

phétiques oracles contenus dans les vers de la Sibylle de Cumes.

4. O sancta præsepis tui. (v. 77).

Buchner voit dans ces vers de Prudence une sorte de prophétie annonçant la vénération qui devait s'attacher de siècle en siècle à la crèche du Sauveur. Peut-être que le poëte fait simplement allusion au pieux respect dont cette crèche était l'objet, de son temps. La crèche en bois sur laquelle le Sauveur a été déposé est conservée à Rome. Ce précieux trésor, dont l'authenticité repose sur une ancienne tradition, reçoit de la piété des fidèles un culte incessant de vénération.

5. Adorat hæc brutum pecus. (v. 81).

La croyance populaire, qui suppose que l'âne et le bœuf réchauffèrent de leur souffle l'Enfant-Jésus déposé dans la crèche, remonte à une très-haute antiquité. L'Evangile ne fait aucune mention de ce détail transmis seulement par la tradition. Isaïe avait écrit (I, 3) : « Cognovit bos possessorem suum et asinus præsepe domini sui; Israël autem me non cognovit. »

6. Hunc quem latebra et obstetrix. (v. 97).

« Explicatio interpretum fere omnium est eamdem virginem fuisse obstetricem. S. Hieronymus contra Helvidium : nulla ibi obstetrix, nulla muliercularum sedulitas intervenit. Ipsa Maria involvit infantem, ipsa et mater et obstetrix fuit; nam ipsa collocavit eum in præsepio, ipsa pannis involvebat. Unde commenta refelluntur apocryphorum. —Verum negari nequit, quorumdam veterum hanc fuisse opinionem, quod obstetrix intervenerit. Legebatur enim in libris apocryphis... Ejusdem narrationis meminit Clemens Alexandrinus, eamque amplexus est S. Zeno... Nullum erit flagitium, si censeamus Prudentium, quod alii viri docti crediderunt, credidisse. » Arevalo.

7. Cum vasta signum buccina. (v. 105).

Pendant le temps destiné à préparer les fidèles à la fête de la naissance de Jésus-Christ, l'Eglise mêle la pensée du se-

cond avénement du Fils de Dieu au souvenir du premier avénement. Il devait en être ainsi déjà du temps de Prudence. Après avoir raconté la venue de Jésus-Christ sur la terre, sous les traits touchants d'un petit enfant, le poëte annonce la venue du Fils de Dieu à la fin du monde, la résurrection des morts, le jugement dernier. Ses strophes rappellent l'office du premier dimanche de l'Avent.

XIII

NOTES DE L'HYMNE POUR L'ÉPIPHANIE.

1. Hæc stella quæ solis rotam. (v. 5).

Un philosophe platonicien du troisième siècle, Chalcidius, dans son commentaire du *Timée*, ch. LXXV, parle ainsi de l'étoile et des mages dont elle guida la marche vers Béthléem : « Il y a aussi une autre histoire plus sainte et plus vénérable, racontant qu'une étoile parut pour annoncer non des maladies ni la mort, mais la descente d'un dieu secourable, pour la conservation de l'homme et le bien des mortels. Des sages Chaldéens, exercés à la contemplation des choses célestes, ayant aperçu cette étoile en voyageant pendant la nuit, cherchèrent, dit-on, le Dieu nouveau-né, et, ayant trouvé cette majesté cachée sous les traits d'un enfant, ils offrirent des présents convenables à un si grand Dieu. »

2. Tristis cometa intercidat. (v. 21).

Les anciens croyaient que l'apparition d'une comète annonçait d'inévitables malheurs. — Isidore s'exprime ainsi dans son livre *De natura rerum*, cap. XXVI : « Cometes stella est quæ velut comas luminis ex se fundit. Hoc cum nascitur aut regni mutationem fertur ostendere, aut bella, aut pestilentias surgere. De qua Prudentius ait : Tristis cometa intercidit. »

3. Salvete, flores martyrum. (v. 125).

Saint Augustin semble avoir lu ces vers de Prudence et s'en être souvenu dans son sermon 220 : « Quos Herodis impietas lactentes matrum uberibus abstraxit, qui jure dicuntur martyrum flores, quos in medio frigore infidelitatis exortos, velut primas erumpentes Ecclesiæ gemmas, quædam persecutionis pruina decoxit. »

XIV

NOTES DE L'ÉPILOGUE.

1. Epilogus.

Dans quelques éditions, ces vers sont placés en tête du *Peristéphanon*, dont ils forment le prologue. La plupart des éditeurs ont renvoyé ces vers à la fin des œuvres de Prudence, et en ont fait l'épilogue de tous ses poëmes.

2. Nos citos iambicos. (v. 7).

En donnant aux vers iambiques l'épithète de *citos*, Prudence est d'accord avec Horace, qui dit dans son *Art poétique* :

Syllaba longa brevi subjecta vocatur iambus,
Pes citus...

On lit ailleurs, en adoptant la variante proposée par quelques éditeurs :

Archilochum propero rabies armavit iambo.

3. . . . . et rotatiles trochæos. (v. 8).

Les trochées sont justement appelées *rotatiles*; leur nom même vient de *trochos*, qui signifie roue.

4. Multa divitis domo. (v. 13).

Le poëte rappelle ces paroles de l'apôtre saint Paul dans sa seconde épître à Timothée (ch. II, v. 20) : « In magna autem domo non solum sunt vasa aurea et argentea, sed et lignea et fictilia, et quædam quidem in honorem, quædam autem in contumeliam. »

Nous terminerons ces notes en empruntant quelques lignes aux pages consacrées à Prudence par Ozanam dans ses leçons

sur *La Civilisation au cinquième siècle.* — « Ce poëte, dont j'admire les vers, ne restera pas sans admirateurs. Le moyen âge lui rendra un culte égal à celui que reçoivent les plus illustres docteurs, Boèce, Bède, saint Boniface. Tous les écrivains du septième siècle se plaisent à emprunter ses vers pour servir d'exemple, à côté des plus beaux de l'antiquité. Plus tard, il est cité comme le premier et comme le plus illustre parmi les poëtes chrétiens. On voit enfin saint Brunon, archevêque de Cologne, un des hommes les plus savants de cette Germanie savante d'une époque mal connue, mettre dans la bibliothèque de son église un exemplaire de Prudence; et ce livre ne sortait pas de ses mains. Prudence fut en possession de cet honneur jusqu'à la Renaissance. La Renaissance entra dans l'école chrétienne; elle y trouva des poëtes chrétiens au-dessous des poëtes païens auxquels on avait accordé comme aux plus éloquents, la première place. Assurément Virgile et Horace y étaient restés dans cet honneur que l'antiquité leur avait fait, mais enfin on y trouvait des chrétiens, et comme leur langage n'avait pas toute la pureté cicéronienne, comme Prudence était convaincu d'avoir employé soixante et quinze mots qui n'avaient pas d'exemple dans les écrivains antérieurs, immédiatement toute cette foule de *barbares* qui, sous prétexte de christianisme, s'étaient introduits dans l'école, furent balayés, chassés, pour que les païens restassent maîtres du lieu. Il y avait aussi quelques raisons accessoires. Prudence avait quelques inconvénients, avec son culte passionné pour les martyrs. Ces hommages sans nombre rendus aux saints, c'étaient, pour le protestantisme, des témoins incommodes qu'il fallait faire disparaître... Soyons plus équitables. Que notre admiration soit assez large pour pouvoir rendre aux poëtes des premiers siècles chrétiens la justice qui, pendant si longtemps, ne leur fut pas refusée; et puisque Prudence, tout fervent qu'il était, avait la tolérance de vouloir que les statues mêmes des faux dieux restassent debout sur le Forum, demandons, nous, que les images des premiers poëtes chrétiens soient replacées, elles aussi, debout devant l'école. » — Puisse notre humble travail servir à réaliser le juste désir d'Ozanam !

FIN.

30079

LIBRAIRIE D'AMBROISE BRAY, ÉDITEUR,

Rue des Saints-Pères, 66.

POÉSIES DE PAUL REYNIER, précédées d'une Notice biographique, par l'abbé A. Bayle. 2e édition. 1 beau vol. in-18 anglais, avec portrait. 3 fr. 50

HYMNES PIEUX, par Paul Reynier. 1 vol. in-18. 80 c.

Ces Hymnes, extraits des *Poésies* de P. REYNIER, sont offerts à la jeunesse. Le sujet de ces pièces et leur mérite les feront rechercher des maîtres chrétiens.

LES PÈRES APOSTOLIQUES ET LEUR ÉPOQUE (Cours d'éloquence sacrée fait à la Sorbonne, 1857-58); par M. l'abbé Freppel. 1 fort vol. in-8°. 6 fr.

LES CÉSARS. Histoire des Césars jusqu'à Néron, et tableau du monde romain sous les premiers empereurs, par M. le comte Franz de Champagny. 3e édit., revue et augmentée. 3 beaux vol. in-8, 18 fr.; ou 3 vol. in-18 anglais. 10 fr. 50

SAINT THOMAS BECKET, archevêque de Cantorbéry et martyr; *sa Vie et ses Lettres*, d'après le Dr Gilles; précédées d'une Introduction de 250 pages sur les principes engagés dans la lutte entre les deux pouvoirs, par M. l'abbé C. Darboy, vicaire-général de Paris. 2 vol. in-8°. 12 fr.

ROME CHRÉTIENNE, ou *Tableau historique des Souvenirs et des Monuments chrétiens de Rome*, par M. Eugène de la Gournerie. 2e édition, augmentée de plus d'un tiers. 2 forts vol. in-8°. 12 fr.

— Le même ouvrage, 3e édition. 2 forts vol. in-18 anglais. 7 fr.

LES ORIGINES DE LA SOCIÉTÉ MODERNE, ou Histoire des quatre premiers siècles du moyen âge; par A.-M. Poinsignon, ancien professeur d'histoire, docteur ès-lettres. 2 forts vol. in-8°, sur papier collé. 12 fr.

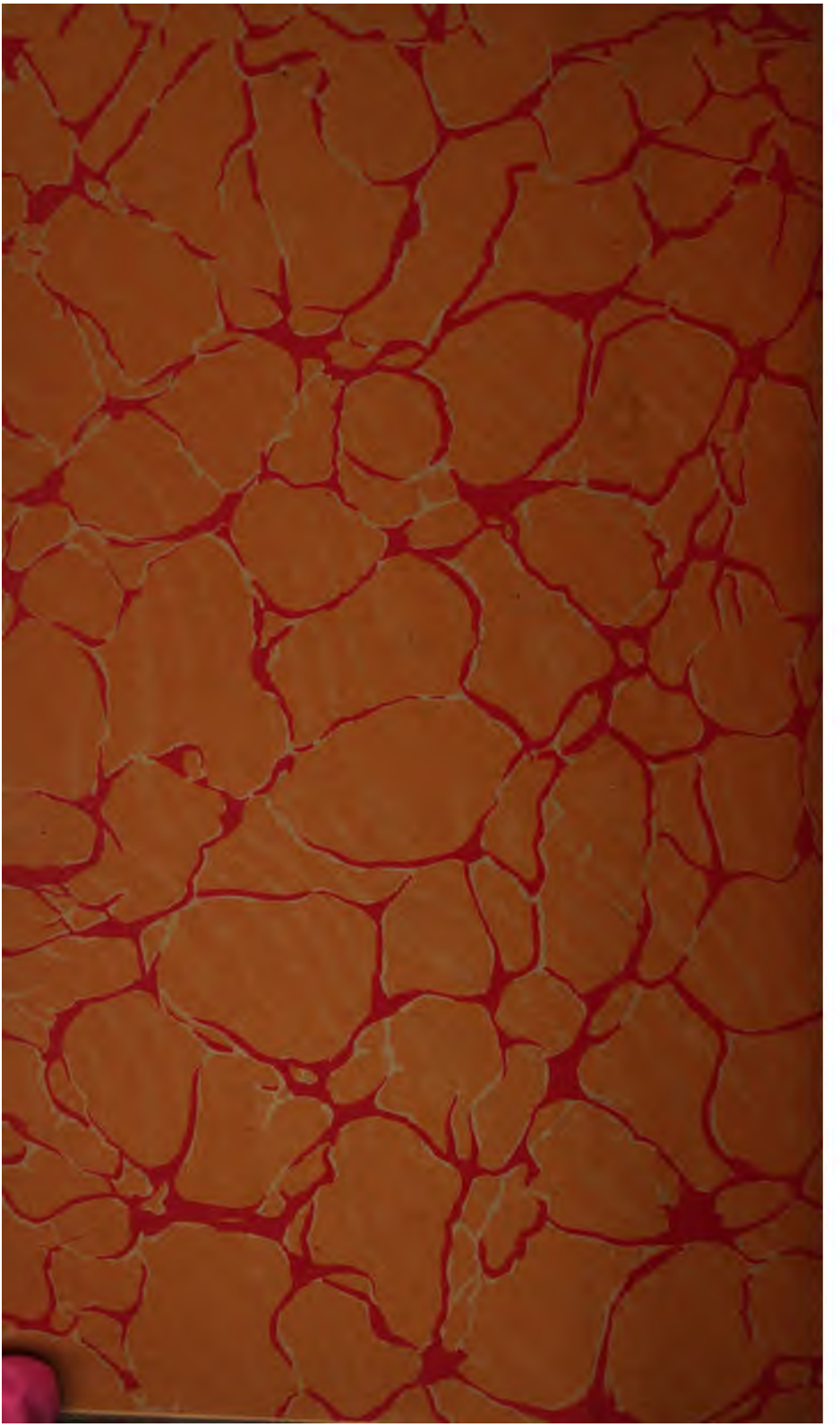
TABLEAU DES INSTITUTIONS ET DES MŒURS DE L'ÉGLISE AU MOYEN AGE, particulièrement au XIIIe siècle, sous le règne du pape Innocent III, par F. Hurter; suite et complément de l'*Histoire* de ce S. P. et de ses contemporains, du même auteur; trad. de l'allemand par J. Cohen; publié, précédé d'une Introduction et augmenté de Notes, par A. de Saint-Cheron. 3 forts vol. in-8°. 21 fr.

RETOUR A L'UNITÉ CATHOLIQUE par le Protestantisme. 2e édition d'un ouvrage intitulé : *la Réforme contre la Réforme*; traduit de l'allemand de Hœninghaus, par MM. S. et W., et précédé d'une Introduction par M. Audin. 2 forts vol. in-18 anglais. 7 fr.

LA PATROLOGIE, ou Histoire littéraire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne; œuvre posthume de J.-A. Moehler, publiée par F.-X. Reithmayer; traduit de l'allemand par Jean Cohen. 2 forts vol. in-8°. 12 fr.

Paris. — Imp. Bailly, Divry et Ce, rue Notre-Dame des Champs, 49.

ce



This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

~~JUL FEB 1 9 '37~~

~~Mail 3/13/37~~

~~DUE AUG 14 '39~~

~~DUE DEC 26 '39~~

~~DUE JAN 1 '40~~

~~DUE FEB 18 48~~
5

Lp 47.39.40
Etude sur Prudence suivie du Cathe
Widener Library
003998178
3 2044 085 226 108